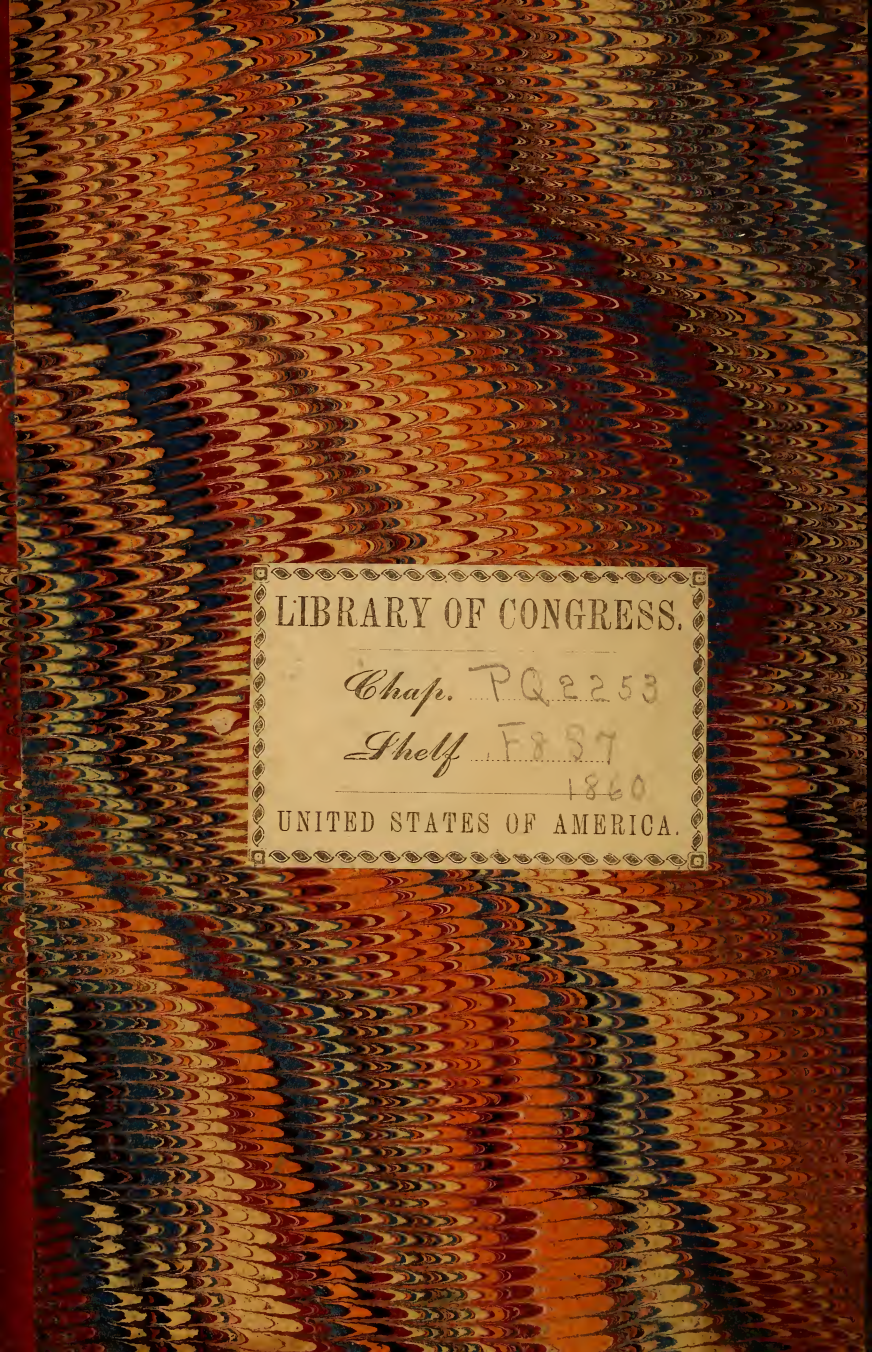

PQ 2253
.F8 S7
1860
Copy 1


LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ2253
Shelf F8S7
1860
UNITED STATES OF AMERICA.



OEUVRES DU MARQUIS DE FOUDRAS.

MARQUIS DE FOUDRAS.

SOUDARDS

ET

LOVELACES





PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.
JOHN PENINGTON & SON.
PHILADELPHIE.
1860

UNE DÉROUTE DE SOUDARDS.

I

L'auberge du Bonnet-Rouge.

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1792, la France, constituée depuis quelques semaines seulement en République, au grand effroi de l'Europe, trop tard alarmée, était dans l'obligation de courir à la défense de ses frontières, attaquées en même temps au nord, au Midi et à l'Est par les armées de la coalition formée à Pilnitz.

Sur toutes les routes qui conduisaient soit sur le Rhin, soit vers les Alpes ou les Pyrénées, on ne rencontrait que régiments de cavalerie et d'in-

fanterie en marche, volontaires nouvellement enrôlés rejoignant, au chant de la terrible *Marseillaise*, les corps déjà aux prises avec l'ennemi, canons, caissons, fourgons de vivres, chariots d'ambulance, enfin tout l'appareil émouvant et sinistre de la guerre, quand elle doit être longue et sérieuse comme celle qui venait de commencer.

Quelques villes situées dans le voisinage du théâtre des premières hostilités, lorsqu'elles avaient éclaté simultanément en Flandre, en Champagne et en Lorraine, servaient de lieu de rassemblement à des divisions ou à des brigades que la Convention dirigeait ensuite sur tous les points où le besoin de renforts se faisait plus particulièrement sentir.

Chaumont-en-Bassigny, chef-lieu du nouveau département de la Haute-Marne, était une de ces villes. Désignée par sa situation géographique, qui la place à la bifurcation de plusieurs grandes routes se rendant toutes aux frontières, elle avait déjà vu se renouveler, à diverses reprises, ses garnisons de quelques jours. Le 11e de ligne, *ci-devant Picardie*, l'un des plus anciens régiments de l'armée française, y était arrivé depuis la veille au soir. Or, comme il avait été complètement désorganisé par l'émigration en masse de ses officiers et

la désertion d'un certain nombre de ses meilleurs soldats, qui avaient voulu suivre sur la terre étrangère des chefs qu'ils aimaient, il avait été décidé au comité de la guerre, siégeant à Paris sous la présidence de Carnot, que ce corps ne se remettrait en route, pour rallier autour de Mayence l'armée du général Custine, qu'après qu'il aurait réparé tant bien que mal toutes ses pertes.

Déjà il avait reçu de nombreuses recrues pleines d'ardeur, et environ la moitié des officiers qui lui étaient nécessaires pour entrer en campagne.

Ces derniers, sauf de rares exceptions, étaient des hommes très-jeunes, fort braves, comme ils devaient bientôt le montrer sur les champs de bataille, tous enflammés jusqu'au fanatisme le plus farouche de l'enthousiasme révolutionnaire du moment, et croyant assez volontiers que le sans-gène des manières et le mépris de tout ce qu'on avait respecté en France pendant des siècles étaient des marques infaillibles de patriotisme.

Ils s'amusaient sans scrupule à renverser les croix qu'ils trouvaient sur leur chemin; lorsqu'ils reconnaissaient, sous un déguisement toujours gauchement porté, quelque pauvre prêtre, victime déjà désignée pour la persécution, ils ne se faisaient pas faute de l'appeler en riant *Calotin*, et ils

n'étaient jamais si joyeux que quand, en arrivant le soir à l'étape, le maire de l'endroit leur assignait pour caserne une église ou un couvent, l'un et l'autre abandonnés, cela va sans dire, mais pouvant toujours donner lieu à des plaisanteries impies ou à des profanations plus bouffonnes, au fond, que criminelles.

Au demeurant, les meilleurs fils du monde, comme l'a dit l'un de nos vieux poètes en parlant de je ne sais plus quel honnête vaurien qui rachetait ses gros vices par quelques petites vertus.

Quatre de ces héros futurs, que la gloire ou la mort attendait, dans un avenir plus ou moins prochain, logeaient et prenaient leurs repas dans l'hôtellerie la plus renommée de Chaumont.

Avant le 10 août, elle s'appelait l'hôtel de la Fleur-de-Lys, et elle portait pour enseigne le vieil écusson de la France ; mais, depuis l'abolition de la royauté, le mot d'hôtel, d'abord supprimé comme trop aristocratique, avait été bientôt remplacé par celui d'auberge, et, peu après encore, ce dernier servait de légende à un énorme bonnet rouge peint sur la même plaque de tôle d'où les armes royales étaient effacées, mais pas tellement, toutefois, qu'il n'en demeurât encore quelques vestiges sous la couche de vermillon étendue à la hâte.

Les quatre officiers dont nous venons de parler avaient terminé leur souper — les militaires soupaient encore dans ce temps-là — et, sans avoir quitté la table, ils s'entretenaient des affaires du temps autour d'un large et profond saladier plein jusqu'au bord d'eau-devie brûlée, sur laquelle couraient quelques petites flammes dont la teinte bleuâtre renvoyait des lueurs sinistres sur les physionomies naturellement joviales des quatre buveurs.

L'un d'eux se disposait à servir le liquide brûlant à ses camarades, lorsque la porte de la salle commune où ils se tenaient s'ouvrit brusquement, et donna passage à un individu qu'on pouvait reconnaître, à son assurance, pour être un des habitués de la maison et peut-être même un des amis de l'aubergiste.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ, très-grand, très-gros, avec une large face chaudement colorée, et des traits communs qui annonçaient cependant une certaine intelligence et une sorte de bonne humeur attirante et communicative. On voyait, à son costume et à la désinvolture de ses manières, qu'il avait dû voyager à cheval, et à la grande trompe à la Dampierre qu'il portait sur son

épaule gauche, qu'il était ou du moins qu'il voulait paraître chasseur d'importance.

Il salua avec un sans façon cordial les officiers rangés autour de leur saladier d'eau-de-vie brûlée, puis il alla s'installer à califourchon sur une chaise placée à l'un des coins de la cheminée, dans laquelle pétillait un grand feu de sarment, qu'une servante venait d'allumer à son intention.

— Voilà un gaillard qui me fait l'effet de ne pas engendrer la mélancolie, — dit le capitaine Reverchon au lieutement Larcher assis à côté de lui.

— Si nous l'engagions à boire un verre d'eau-de-vie avec nous à la santé de la Nation et à la prospérité des armes de la République? Je suis sûr qu'il accepterait notre invitation avec plaisir. Il a la figure d'un bon patriote, et il ferait un beau grenadier, ma foi !

Le lieutenant fut de cet avis, et il s'empressa de communiquer l'idée du capitaine à leurs camarades, qui se hâtèrent à leur tour de l'approuver du geste ou de la parole.

Il y eut alors un petit conciliabule à voix basse entre les quatre officiers, après quoi le capitaine se tourna vers le voyageur et lui adressa sa proposition dans le langage d'alors, lequel consistait à s'affranchir soigneusement comme on sait, de

toutes les formules de politesse et de savoir-vivre recherché, en usage sous le régime détruit.

L'étranger, ainsi qu'on l'avait prévu, accepta avec aussi peu de cérémonie qu'on venait d'en montrer à son égard, et il s'en vint, à cheval sur sa chaise, prendre place à la table des militaires. Il n'avait quitté ni sa trompe ni son chapeau.

On lui présenta un verre plein ; les *toasts* convenus furent portés avec enthousiasme, et, après l'échange de quelques phrases banales sur la pluie et le beau temps, la conversation s'engagea, dès le début, ardente et tumultueuse comme l'époque.

Elle roula d'abord sur les grands événements dont Paris avait été récemment le théâtre : la lutte du 10 août, la déchéance du *tyran*, son emprisonnement au Temple, les massacres de septembre, *indispensables* pour frapper de terreur les mauvais citoyens, et, enfin, l'établissement définitif du gouvernement républicain. Ces sujets épuisés, on passa à la chronique de la localité, que les officiers avaient intérêt à connaître, puisque leur séjour à Chaumont devait se prolonger pendant quelques semaines; bref, au bout d'une demi-heure, la confiance existait de part et d'autre comme si l'on se connaissait depuis longtemps.

Le nouveau-venu était un maître de forges des

environs, nommé Lormois. La révolution, pour laquelle il professait une tendresse dont le désintéressement pouvait paraître douteux au premier abord, lui avait été très-favorable, car, depuis deux années, il se dispensait patriotiquement de payer le prix du bail de ses usines, qui appartenaient à un ci-devant grand seigneur émigré. Devenu ainsi riche du soir au lendemain, sans s'être donné beaucoup de peine, comme on vient de le voir, pour acquérir la fortune, il avait pris certaines habitudes de luxe, et entr'autres le goût de la chasse à courre, bien qu'il fut entaché d'origine aristocratique. Toujours favorisé par les circonstances, il avait pu acheter, pour très-peu d'argent, les chiens et les chevaux du Ci-devant proscrit, et il s'ébaudissait dans les bois de ce dernier comme s'il en était déjà le maître, ce qui devait, au surplus, arriver tôt ou tard, puisqu'il était décidé à en devenir le légitime propriétaire quand la Nation les mettrait en vente.

Il fit ce petit exposé de sa situation présente et de ses projets futurs naïvement, sans la moindre jactance et comme s'il racontait la chose la plus simple du monde. Le ci-devant comte de Ranty, ancien possesseur des forêts et des forges qu'il lui avait affermées trois années auparavant, ayant été

mis hors la loi, n'avait plus le droit d'eu toucher le revenu, et quant à son équipage de chasse, puisqu'il était abandonné et qu'il pouvait courir le risque de mourir de faim, autant valait que ce fût lui, Lormois, qu'un autre qui eût profité de l'occasion, personne n'ayant d'ailleurs mis à la vente sur le prix offert par lui.

Les officiers ne trouvèrent rien à redire à cette morale, qui était celle de l'époque en général et la leur en particulier, et ce fut de très-bon cœur qu'ils complimentèrent le citoyen Lormois d'être, tout ensemble, fermier d'usines magnifiques pour lesquelles il ne payait pas un *rouge liard*, et maître d'une exeellente meute et de trois bons chevaux qui ne lui avaient pas coûté cher, d'après ce qu'il racontait.

— J'ai aussi pris le piqueur à mon service, — dit Lormois en riant aux éclats ; — monsieur La Branche, un aristocrate fini, qui porte encore la poudre et les ailes de pigeons, et qui est toujours au moment de me donner du monseigneur ou du monsieur le comte aussi gros que le bras.

Ce fut au tour des officiers d'éclater de rire, et ils s'en acquittèrent sans se faire tirer l'oreille, comme de très-joyeux compères qu'ils étaient tous les quatre.

— D'après tout cela, — reprit le capitaine Reverchon, quand l'hilarité se fut un peu calmée, — Vous devez porter la République dans votre cœur?

— Ah ! je vous en réponds, citoyen capitaine... Mais vous ne devez pas la haïr non plus, vous qui commandiez une escouade du temps des autres, et qui vous voyez à la tête d'une compagnie de grenadiers aujourd'hui, sans compter que vous serez peut-être général dans une dizaine d'années.

— Buvons donc encore une fois à la prospérité de ses armes ! — s'écria le lieutenant Larcher en brandissant son verre après avoir rempli de nouveau ceux de ses compagnons.

Pendant quelques instants on se remit encore sur le chapître de la politique, et chacun s'évertua de son mieux à débiter tous les lieux communs et toutes les maximes anti-sociales du catéchisme révolutionnaire. Au milieu de cette phraséologie grotesque, qui rappelait les séances les plus bouffonnes des clubs de bas étage du temps, brillèrent par intervalle des éclairs de véritable patriotisme qui eussent réjoui des oreilles honnêtes, s'il s'en fût trouvé là pour écouter ces cinq brise-raison de bonne foi ou peu s'en faut.

— Et maintenant — dit l'adjudant-major Buy, en

cherchant à donner à sa physionomie assez terne une expression de finesse railleuse, — en attendant qu'on vous fasse prendre un mousquet pour aller donner la chasse aux *Kinserliks*, ce qui ne manquera pas d'arriver un jour, vous en tuez tant que vous voulez de ces cerfs, de ces sangliers et de ces chevreuils, et vous devez faire de fameuses ripailles dans votre forge.

— Toujours quelques-unes de temps en temps, — riposta Lormois en clignant de l'œil et en posant son chapeau de travers sur son oreille.

— Je pense, — demanda le capitaine Reverchon, — qu'il n'y a plus, comme autrefois, de ces gardes encore plus insolents que leurs maîtres, pour vous dire *halte-là !* quand vous voulez passer d'un bois dans un autre?

— Eh bien ! citoyen capitaine, c'est ce qui vous trompe : il y en a encore, et, moi qui vous parle, je connais, à quatre lieues d'ici, une forêt où vous ne tueriez pas seulement un rouge-gorge sans avoir sur vos talons un grand drôle à mine patibulaire qui vous déclarerait procès-verbal... Je vous en parle savamment puisque j'en ai eu un.

— Je voudrais bien voir ça, — grommela le capitaine en mordillant sa moustache noire. — C'est sans doute quelque noble déguisé en démo-

crate, qui n'aura pas voulu émigrer pour conserver ses biens.

— Non, capitaine ; c'est une femme.

— Une femme ! — s'écrièrent les quatre officiers.

— Et qui plus est, une religieuse.

A ce mot de religieuse, les officiers se renversèrent sur le dossier de leurs chaises, et pendant quelques minutes la salle à manger de l'auberge du Bonnet-rouge retentit des plus formidables rires qui eussent jamais éclaté sous son plafond à solives enfumées.

Et au milieu de ce transport de folle gaîté, on entendait partir, comme autant de fuséees lancées au hasard, une multitude d'expressions empruntées au vocabulaire du jour, et dont la moins inconvenante était celle de *béguine*.

Durant ce temps-là, il y avait toujours une main qui fonctionnait pour remplir les verres, à mesure que d'autres mains les reposaient vides sur la table, de sorte que les têtes au lieu de se calmer, s'échauffaient de plus en plus.

Enfin le capitaine Reverchon, qui, en raison de son grade, se croyait obligé à montrer plus de tenue que ses inférieurs, réclama par un geste d'une gravité burlesque un moment de silence, et,

quand il l'eut obtenu à peu près, il dit au maître de forges :

— Citoyen Lormois, ce que vous faites-là est une violation flagrante des lois de la vraie fraternité républicaine. Vous arrivez ici inconnu, nous vous convions en bons camarades à vous asseoir à notre table, et quand vous avez trinqué une dizaine de fois avec nous, vous nous contez des bourdes grosses comme des maisons, qu'un enfant de dix ans ne croirait pas... Ça n'est pas gentil à vous, convenez-en ?

— Foi de patriote ! — repartit Lormois en frappant du poing son robuste thorax, qui résonna comme un muid à moitié plein, — je vous ai dit la vérité comme je la dirais à mon père.

— Mais la nation a mis, depuis plus d'un an, à la porte de leurs couvents tous les frocards et toutes les frocardes ! — hurla le sous-lieutenant Champagnat, qui n'avait rien dit jusqu'à ce moment. — De plus, leurs biens ont été vendus, il n'y a personne en France qui ne sache cela sur le bout de son doigt..... Vous vous gaussez de nous, camarade.

Cette animation passagère, qui n'était que le résultat de l'effet produit par le liquide violent bu à longs traits depuis plus de deux heures, fit place,

en ce moment, à une nouvelle crise de gaîté, et la conversation fut encore une fois interrompue. Le citoyen Lormois avait quelque chose de si ouvert dans sa rude physionomie, que les officiers ne pouvaient en définitive pas croire sérieusement qu'il eût voulu reconnaître leur cordial accueil par une espèce de mystification.

— Ecoutez-moi, camarades, — reprit-il d'une voix assurée, — je tombe d'accord avec vous que c'est un peu *drôle* tout de même qu'il y ait encore un couvent debout en France au jour d'aujourd'hui; mais si vous voulez seulement ouvrir cette porte et appeler le maître de l'auberge, il vous dira que c'est l'exacte vérité... Vous le questionnerez vous-mêmes, si vous ne vous en rapportez pas à moi pour cela.

Quand un homme offre résolument de fournir sur-le-champ la preuve de ce qu'il a avancé, il est excessivement rare qu'on ne s'en fie pas à sa parole à partir de ce moment.

En conséquence, les officiers, toujours le verre à la main, declarèrent au citoyen Lormois qu'il ne leur restait plus aucun doute, et ils se bornèrent à lui demander de joindre quelques explications au fait, vraiment extraordinaire pour le temps, qu'il venait de leur révéler.

— Je ne puis vous dire que ce que je sais, camarades.

— Mais nous n'en demandons pas davantage, et si cela nous met en goût de curiosité, rien ne nous empêchera d'aller voir nous-mêmes, un de ces matins, de quoi il retourne là-bas... S'il n'y a que quatre lieues, c'est une promenade pour des fantassins qui viennent de Brest et qui sont peut-être destinés à aller jusqu'à Berlin, voir si le nouveau roi de Prusse a une grande queue comme son prédécesseur.

— Apprenez donc, — reprit Lormois, — qu'il y a sur la route de Nancy par Neuchâteau un couvent de femmes, fondé depuis une dizaine d'années seulement, qui s'appelle l'abbaye de Clefmont. L'abbesse, une rude commère, qui n'a ni froid aux yeux ni mal à la langue, a prouvé, pièces en mains, lorsque l'on est venu lui signifier le décret de l'Assemblée concernant les communautés religieuses, d'abord que ces biens n'avaient pas cessé d'être sa propriété particulière, et que les béguines réunies autour d'elle étaient toutes des amies ou des parentes, parfaitement libres de se retirer ailleurs si bon leur semblait. Qu'en conséquence, il n'y avait pas lieu de vendre nationalement des propriétés ayant un maître protégé par la loi, ni de

l'obliger à renvoyer une société qui n'était soumise à aucune contrainte. Sa déclaration faite, comme je viens de vous le dire, elle s'est mise sous la protection du tribunal de Chaumont, et celui-ci a jugé qu'elle était parfaitement dans son droit, de sorte qu'il a bien fallu la laisser à peu près tranquille depuis ce temps-là.

— C'étaient sûrement des juges de l'ancien régime, — murmura sourdement le lieutenant Larcher.

— Et on n'a pas essayé autre chose pour la faire déguerpir? — demanda le capitaine Reverchon.

— Pardonnez-moi; plus tard on est venu faire les visites domiciliaires chez elle, en la menaçant pour lui donner l'idée d'émigrer; mais elle a encore tenu bon, et il n'a pas été plus facile de s'emparer de son saint frusquin de cette manière que de l'autre. Il paraît que ça ne lui fait rien du tout d'être suspecte, parce qu'elle prétend qu'elle n'a pas de reproche à se faire à l'égard de la nation. C'est une femme qui vous tiendrait tête au diable en personne.

— Mais, sacrebleu! il n'y a donc pas de patriotes dans le pays? — reprit le capitaine en faisant un geste de mépris et de mauvaise humeur.

— Il y en a, au contraire, beaucoup, citoyen

capitaine ; seulement l'abbesse vous les a tous ensorcelés les uns après les autres, si bien que, si quelqu'un s'avisait de la molester au jour d'aujourd'hui, le village entier de Clefmont s'armerait pour la défendre.

— Et comment donc s'y prend-elle, cette luronne-là, pour changer ainsi des hommes libres en vils esclaves? — poursuivit encore Reverchon.

— Elle s'y prend... elle s'y prend, ça n'est pas bien difficile à deviner : comme les anciens nobles s'y prenaient dans les temps. Elle leur donne du bois pour se chauffer l'hiver ; quand ils sont malades, elle va les voir et elle leur porte les drogues dont ils ont besoin... Il y a même des fois qu'elle les veille ; elle leur vend à bas prix du grain dans la saison des semailles ; elle habille leurs enfants ; enfin il n'y a pas sa pareille dans toute la France pour la malice. Au district ici ils *bisquent* comme des enragés, mais ils disent que tant que la Convention n'aura pas rendu un décret pour défendre aux riches de corrompre les pauvres par des présents, on ne pourra pas la mettre à la raison ni l'empêcher de continuer ses bassesses.

— La Convention... la Convention, c'est encore un tas de molasses et de chiffons propres à rien,

— marmotta le sous-lieutenant Champagnat entre plusieurs formidables hoquets.

— Capitaine, et vous camarades, écoutez-moi bien! — s'écria l'adjudant Buy. — Il m'est venu une idée premier numéro!

— Voyons! voyons! — répétèrent en chœur toutes les personnes présentes.

— Si j'ai bien compris le citoyen Lormois, cette mauvaise gaillarde, qui a l'air de se... ficher de la république, possède des bois considérables à une petite étape d'ici?

Lormois fit un signe de tête affirmatif, et l'adjudant-major poursuivit aussitôt :

— Et très-giboyeux, n'est-ce pas?

Second signe affirmatif de Lormois.

— Et elle prétend empêcher qu'on y chasse?

— Elle exige du moins qu'on se soumette à lui en demander la permission, que jamais elle ne refuse alors, — répondit le maître de forges.

— Eh bien! camarades, si vous voulez m'en croire, et si le citoyen Lormois est disposé à nous accompagner avec sa meute de chiens de Ci-devant, son piqueur Lâbranche et tout son tremblement, nous irons célébrer la fête de l'ex-saint Hubert chez madame l'abbesse de Clefmont; nous boirons son vin à *tire larigot* et nous cajolerons

ses nonnes, à qui nous ferons danser la farandole au clair de lune et chanter le *Ça ira* dans la chapelle du couvent... Certainement jamais on n'aura vu *noce* pareille.

A coup sûr, si l'adjudant-major Buy avait découvert un moyen infaillible de faire prisonnière toute l'armée prussienne, le duc de Brunswick en tête, avec l'unique secours du 11e de ligne, ses paroles n'auraient pu être accueillies avec plus de transports d'enthousiasme que celles qu'il venait de prononcer.

Lormois fit le tour de la salle à manger, en galopant sur sa chaise, et dégagea sa trompe pour se préparer évidemment à entonner une fanfare ; le capitaine Reverchon frappa sur la table deux formidables coups de poing qui firent bondir tous les verres, dont un se brisa en retombant ; le lieutenant Larcher se leva en criant Vive la République ! et le sous-lieutenant Champagnat, saisissant des deux mains le saladier aux trois quarts vide, se mit à barbotter bruyamment dans le liquide refroidi qu'il contenait encore.

A voir et surtout à entendre toute cette joie frénétique, on eût dit que les quatre officiers étaient au lendemain de leur première victoire, et que le maître de forges chasseur avait tué ou forcé, le

jour même, le plus terrible sanglier du pays.

Ce vacarme grotesque, bientôt augmenté de la fanfare incorrecte mais perçante du citoyen Lormois, dura un grand quart d'heure, et quand il commença à diminuer un peu, les têtes ne se calmèrent pas suffisamment tout de suite pour qu'il fût possible aux cinq buveurs de se livrer à l'examen réfléchi de la proposition de l'adjudant-major, adoptée provisoirement en principe et d'enthousiasme. On déraisonna donc pendant quelques instants encore, et le bon sens ne reprit à peu près son empire que quand toutes les voix des amateurs d'eau-de-vie brûlée furent assez enrouées pour ne plus leur permettre de chanter ou de crier.

— Camarade Buy, vous aviez bien raison de vanter votre idée : elle est magnifique ! — dit le capitaine Reverchon. — Êtes-vous bien décidé à être franchement des nôtres, citoyen Lormois ? — continua-t-il en se tournant vers le maître de forges, que sa monture de bois avait amené derrière lui depuis un moment.

— Cela ne fait aucun doute, — répondit résolument Lormois, — et si vous voulez, camarades, j'enverrai dès demain mon piqueur La Branche s'informer auprès des charbonniers de la forêt où se tiennent les animaux, et retenir nos logements

à la petite auberge de Clefmont, — *Au Rendez-vous des sans-culottes*, — on n'y est pas trop mal en prévenant d'avance.

— L'auberge de Clefmont! — s'écria le capitaine d'une voix retentissante, — mais ce sera le couvent, mille tonnerres! Le camarade Buy a dit que nous boirions le vin de l'abbesse et que nous ferions danser ses nonnes : il faut pour l'honneur de la République que le vin soit bu et que les nonnes sautent comme des cabris! Nous partirons d'ici tous ensemble dans l'après-midi du 2 novembre, et le soir-même nous tomberons comme des bombes à l'abbaye, où l'on trouvera bien moyen de nous donner des lits moëlleux et un bon souper... Nous verrons, madame la béguine en chef, si vous oserez refuser en face l'hospitalité à des défenseurs de la patrie, et leur faire déclarer procès-verbal le lendemain par vos gardes!

Pas une seule voix ne s'éleva pour contredire ce plan de campagne, et Lormois lui-même convint que, puisqu'on faisait tant que de prendre la liberté d'aller chasser dans les bois de l'abbesse de Clefmont, au mépris de toutes ses défenses, il n'en coûtait pas davantage d'aller s'établir sous son toit sans sa permission, d'autant plus que ses vastes propriétés étaient traversées d'un bout à l'autre par

une rivière où l'on pêchait d'excellentes truites et de superbes écrevisses, et que, dans une certaine partie de la forêt, on récoltait des truffes noires qui, cuites dans du vin vieux de Noncourt, formaient un régal à se lécher les lèvres pendant vingt-quatre heures.

— J'en étais sûr, — s'écria le capitaine; — si sa rivière ne nourrissait que des grenouilles, et si ses bois ne produisaient que des glands et des noisettes, madame l'abbesse n'aurait pas été aussi tenace dans la défense de ses droits.... Ces femelles-là, quand leur jeunesse est passée, ça ne vit plus que pour manger.

Cette aimable plaisanterie, qui eut le plus grand succès, comme il est aisé de le comprendre, en provoqua beaucoup d'autres du même genre, auxquelles chacun fournit son contingent dans la mesure de ses moyens, et cette nouvelle phase de l'orgie patriotique de l'auberge du *Bonnet-Rouge* se prolongea jusqu'au moment où le maître de forges fit observer qu'il serait peut-être bon d'appeler son piqueur La Branche, pour savoir de lui quelles chances on avait de faire à Clefmont une Saint-Hubert dont on parlerait longtemps dans le pays.

Bien que la chasse ne fut que le prétexte et non le véritable mobile de l'expédition projetée, les

quatre officiers se rangèrent à l'avis du citoyen Lormois, et maître La Branche reçut, par la servante, l'invitation de se rendre sur-le-champ à la salle à manger.

Il arriva bientôt, le chapeau à la main, l'œil souriant, la bouche en cœur, le buste incliné en avant, dans l'attitude du salut; enfin ayant dans toute sa personne cet extérieur de respect étudié qui caractérise le vieux serviteur de bonne maison.

C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, avec une mine chafouine qui pétillait d'intelligence et de malice, et une tournure pleine de distinction, malgré l'exiguité de sa taille. Il était soigneusement poudré, et portait encore la livrée de son dernier maître, le comte de Ranty: un habit-veste galonné en drap vert sombre, un gilet de panne écarlate, une culotte courte en peau de daim, nouée au-dessus de la cheville par un cordon de soie, des bas de laine bleu clair, et des escarpins à petites boucles d'argent.

Pour être en costume complet de piqueur, il ne lui manquait que ses bottes, son couteau de chasse et sa trompe, qu'il avait laissés dans la cuisine. C'était toujours dans cette tenue qu'il venait prendre autrefois les ordres de son maître, la veille des jours où l'on devait aller en expédition.

Il promena un regard sournoisement railleur sur les cinq gaillards encore attablés, et il attendit, dans un respectueux silence, qu'on lui fit savoir pourquoi on l'avait appelé.

— La Branche, — lui dit Lormois, après l'avoir toisé un moment avec cette satisfaction béate du parvenu qui croit être un personnage parce qu'il a des domestiques plus distingués que lui, — nous venons de décider, avec ces braves défenseurs de la Patrie, que nous célébrerions la fête du ci-devant saint Hubert.

— Ah! ces messieurs sont veneurs? — répondi La Branche d'un ton de surprise et en s'inclinant.

— Croyez-vous donc, l'ami, qu'il soit nécessaire, pour aimer la chasse, d'être marquis ou comte? — demanda le capitaine Reverchon, que les manières aristocratiques de La Branche semblaient avoir mis de mauvaise humeur.

— Je suis la preuve du contraire, monsieur le capitaine, — répondit le piqueur en s'inclinant de nouveau. — Et où ces messieurs désirent-ils faire leur partie? — ajouta-t-il en s'adressant à son maître.

— Dans la forêt de Clefmont. Nous partirons le 2 au soir, pour aller coucher à l'abbaye, et nous

chasserons, à partir du lendemain, aussi longtemps que cela nous amusera.

Aucun étonnement ne se manifesta sur la physionomie imperturbablement railleuse du piqueur, et Lormois reprit :

— Trouverons-nous beaucoup de gibier là-bas?

— Très-certainement, Monsieur, il y en a plus que jamais, puisque voilà près de deux ans qu'on n'y a découplé un chien, ni sonné *une à vue*. C'était notre réserve du temps de Monseigneur.

— Je vous ai déjà dit, La Branche, qu'il ne fallait plus vous servir de ces expressions qui sentent le servilisme d'autrefois.

— C'est cet habit, Monsieur, qui est cause que je retombe si souvent dans la même faute... Excusez-moi, et ces Messieurs aussi.

Pressé de questions, tantôt par son maître et tantôt par les officiers, La Branche, toujours s'inclinant après chacune ds ses réponses, sans cesser de promener de l'un à l'autre son œil narquois, finit par affirmer, autant que le lui permettait sa réserve de piqueur élevé à la bonne école, qu'on pouvait arriver quand on voudrait à Clefmont et découpler dès le lendemain, n'importe sur quel point de la forêt sans courir le risque de faire buis-

son creux et de revenir bredouille. Il savait depuis longtemps quel canton habitaient les vieux cerfs, quel autre hantaient les grands sangliers ; ainsi il était fort inutile de prendre la peine d'aller aux informations auprès des gens du pays avant le jour de la chasse.

Ayant de la sorte terminé son *dire*, qu'il entremêla malicieusement de force termes techniques, auxquels les officiers ne paraissaient pas comprendre grand'chose, il ajouta :

— Ces Messieurs comptent-ils suivre à cheval ?

— Nous sommes fantassins, — répondit brusquement le capitaine Reverchon, — et chacun de nous a à sa disposition deux jambes qui valent bien les quatre de votre Limousin ou de votre Normand, citoyen La Branche.

— Pour le sanglier, — reprit le piqueur, sans se troubler le moins du monde de la rudesse du capitaine qui, de plus, l'examinait du haut en bas avec une malveillance très-peu dissimulée, — ce sera peut-être mieux de chasser à pied, afin de garder les postes ; mais pour le cerf, ces Messieurs courront le risque de ne pas se trouver présents à l'hallali debout.

— Nous nous..... fichons pas mal de votre hallali, qu'il soit debout ou couché, — dirent les offi-

ciers en se questionnant du regard, pour se demander ce que pouvait signifier cette dernière expression, moins connue de tout le monde alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. — Ce que nous voulons surtout, — continua l'adjudant-major seul, — c'est boire; chanter et rire, et voir si cette fameuse abbesse, qui fait trembler tout le département de la Haute-Marne, aura le toupet d'envoyer ses malandrins de gardes aux trousses d'un bon patriote accompagné de quatre braves soldats de la République.

Ceci n'étant pas une question, La Branche garda le silence et exécuta un petit mouvement en arrière, comme s'il se disposait à se retirer, ce qu'il fit effectivement aussitôt que son maître lui en eut donné la permission par un geste qui ne trahissait pas un bien profond respect pour le dogme de l'égalité.

— Est-ce que vous comptez garder longtemps ce gaillard-là à votre service, citoyen Lormois? — demanda le capitaine. — Je vous avertis qu'il vous vendra à la première occasion, et je parierais tout ce qu'on voudra qu'il correspond avec ces brigands d'émigrés..... Je n'ai vu de ma vie figure plus sournoise que la sienne.

— Je n'ai pas à me plaindre de lui jusqu'à présent, — répondit le maître de forges, un peu em-

barrassé de cette apostrophe ; — mais si je m'apercevais de quelque trahison, je le renverrais sur-le-champ.

Cette satisfaction donnée sans hésiter au puritanisme révolutionnaire des officiers ramena la bonne humeur sur tous les visages. On fit demander à l'aubergiste du Bonnet-Rouge trois ou quatre bouteilles d'eau-de-vie et du sucre pour remplir une seconde fois le saladier, et l'on se remit à boire de plus belle, en formant une multitude de projets, tous plus fous les uns que les autres, pour employer joyeusement les quelques jours que l'on comptait passer chez les pauvres nonnes de Clefmont, qui ne se doutaient guère, à cette heure, du complot organisé contre elles.

La nuit était déjà très-avancée quand les buveurs se séparèrent pour regagner leurs lits en chancelant le long des escaliers et des corridors. Lormois rêva qu'il luttait corps à corps contre un sanglier monstrueux dont il finissait par triompher, et le capitaine Reverchon eut un songe plus flatteur encore, puisqu'il se vit transporté au *Moustier* de Clefmont, où madame l'abbesse lui offrait sa main, qui était très-potelée et très-blanche, et sa fortune, que le vertueux capitaine ne considérait plus comme un outrage à la République.

II

L'Abbaye et l'Abbesse.

Quelques heures seulement après la scène burlesque qui termine le premier chapitre de cette histoire, c'est-à-dire le lendemain matin au lever de l'aurore, trois hommes étaient arrêtés devant la porte principale de l'abbaye de Clefmont, et l'un deux venait de sonner discrètement pour avertir la tourière de service à l'intérieur.

La cloche vibrait encore dans l'espace silencieux, lorsqu'un petit guichet s'ouvrit vivement, et derrière la grille qui le formait on aperçut un

visage rond, frais et souriant de jeune religieuse.

— Ma sœur, — dit l'homme qui avait sonné, — madame l'abbesse est-elle visible? Je suis son garde-chef? le père Nicolas, et je lui amène un braconnier que nous venons de prendre à la Combe aux Renards.

— Notre mère abbesse est encore à matines, — répondit la religieuse d'une voix douce et timide, — quand elle en sortira, je la préviendrai.

Et le guichet se referma.

Alors on entendit quelques murmures plaintifs, et un pauvre diable placé entre les deux gardes qui l'avaient surpris en flagrant délit, se mit à supplier le père Nicolas et son compagnon de le laisser s'enfuir, jurant ses grands dieux qu'il ne recommencerait plus.

— Vous conterez vos raisons à madame l'abbesse, camarade, — répliqua le vieux garde, — et si elle veut vous accorder votre grâce, ça me fera plaisir, foi de père Nicolas! Mais vous avez tué une biche, et c'est une grosse affaire que je ne peux pas passer sous silence. Le seul service qu'il me soit permis de vous rendre sans manquer à mon devoir, c'est de déclarer que je ne vous ai jamais trouvé en faute avant ce matin.

Le braconnier se mit à gémir sourdement, et les deux gardes battirent la semelle pour se réchauffer, car la matinée était froide.

Une demi-heure s'écoula, durant laquelle la brise apporta à plusieurs reprises différentes les accents tantôt vagues et tantôt distincts d'une psalmodie mélodieuse, soutenue de temps en temps par les accords majestueux de l'orgue.

Puis cette harmonie cessa de se faire entendre, et peu d'instants après on tira de gros verroux dans l'intérieur de la maison; la porte roula lentement sur ses gonds muets, et la jeune religieuse qui s'était montrée déjà au guichet annonça que la mère abbesse venait de rentrer dans le grand parloir, où elle attendait son garde-chef.

Le père Nicolas, son compagnon et le braconnier s'engagèrent alors dans un long cloître, faiblement éclairé par quelques lampes expirantes qui luttaient contre les lueurs douteuses du matin, et étant arrivés au corps de logis principal de l'abbaye, ils trouvèrent une autre religieuse, jeune et fraîche comme la première, qui les introduisit dans la pièce où se tenait madame l'abbesse de Clefmont.

C'était une immense salle plus longue que large, voûtée à une vingtaine de pieds environ du sol, et

pavée de dalles en marbre gris et noir formant un damier en losange. Elle recevait le jour par huit hautes fenêtres en ogives, à petits carreaux violets et blancs qui étaient les couleurs de la communauté. Avant les mauvais jours de la révolution, de magnifiques tableaux et un Christ colossal de la plus merveilleuse beauté ornaient les murailles de cette pièce; mais ils avaient disparu depuis le pillage des maisons religieuses, bien que celle-là n'eût pas encore été sérieusement menacée du même sort, ainsi que nous l'avons dit. Ce lieu, nommé le grand parloir, n'avait plus d'autres meubles qu'un fauteuil de bois élevé de deux marches, et une trentaine de siéges plus bas, en bois aussi, rangés en demi-cercle à sa droite et à sa gauche.

En ce moment l'abbesse était seule, gravement assise sur le fauteuil à estrade dont nous venons de parler.

Elle portait une ample et longue robe de laine blanche, coupée sur la poitrine par une croix en étoffe violette.

Ses mains disparaissaient sous les manches de ce vêtement sévère et noble; le bandeau de toile qui couvrait son front en le pressant avec force descendait jusqu'au-dessous de ses sourcils, et la guimpe qui rejoignait la robe à la naissance des

épaules, cachait en partie ses joues, ne laissant à découvert que la portion saillante de son profil.

Un manteau violet et un voile blanc complétaient ce costume, dont l'ensemble était tout à fait imposant.

Anne de Bolviller, fondatrice et première abbesse de Clefmont, pouvait avoir, à cette époque, de trente-deux à trente-cinq ans, et autant qu'on en pouvait juger sous les bandeaux, les voiles, les guimpes et les jupes à plis multipliés qui cachaient ses cheveux, une partie de son visage, ses mains, ses pieds et toute sa taille, elle conservait encore des restes de beauté que bien des femmes beaucoup plus jeunes auraient pu envier. Elle avait de grands yeux noirs, pénétrants et doux, dont le regard offrait cette particularité singulière, qu'il intimidait facilement, bien qu'il ne fût jamais ni sévère, ni interrogateur, avec l'intention visible d'embarrasser. Il arrivait sans effort au fond des consciences, comme ces rayons à demi voilés qui parfois percent plus vite l'obscurité que le jet de lumière le plus éclatant. Son nez, légèrement aquilin, donnait de la gravité à sa physionomie, et sa bouche, aux lèvres peu saillantes, mais admirablement dessinées, annonçait une grande fermeté de caractère unie à une intelligence peu commune.

Les deux gardes et le pauvre braconnier s'étaient arrêtés respectueusement à une dizaine de pas du fauteuil, attendant que l'abbesse leur fît signe de se rapprocher d'elle.

Elle les examina en silence pendant quelques instants, puis elle dit, en montrant de la main une place moins éloignée de son siége :

— Faites-moi votre rapport, Nicolas, afin que je sache si j'ai devant moi un coupable incorrigible, ou un malheureux qui enfreint mes défenses pour la première fois.

Le vieux garde raconta en peu de mots que, se trouvant en embuscade, une heure avant le jour, avec son camarade Simonnot, ils avaient entendu un coup de fusil dans la direction de la Combe aux Renards, et qu'ayant couru en toute hâte de ce côté, ils étaient arrivés assez à temps pour arrêter le délinquant, qui avait déjà chargé sur ses épaules une jeune biche qu'il venait de tuer.

— Saviez-vous qu'il n'est pas permis de chasser dans les bois de l'abbaye de Clefmont ? — reprit l'abbesse en arrêtant son regard fascinateur sur le pauvre braconnier qui tremblait de tous ses membres. — Dites la vérité, — ajouta-t-elle, — car il ne vous servirait de rien de me la cacher.

— Je le savais, madame.

— Eh bien! pourquoi vous êtes-vous exposé à ce qui vous arrive?

— Parce qu'il y a chez nous une femme, cinq enfants, une vieille grand'mère et pas de pain.

— Vous n'êtes donc pas de Clefmont, que l'idée ne vous est pas venue de réclamer des secours à l'abbaye?

— Excusez-moi, madame l'abbesse: nous sommes de Resnel, où il n'y a plus personne pour faire la charité au pauvre monde, mais où il reste encore des méchants pour vous dire qu'on est bien bon d'aller tendre la main à la porte de l'abbaye, pour y recevoir une livre de viande et un pain, quand on peut tuer un cerf dont on vous donne un assignat de cinquante livres à Chaumont.... Voilà la vérité, comme je la dirais au bon Dieu, madame l'abbesse.... Ayez pitié de nous.

— Ainsi on vous a dit qu'il valait mieux prendre que demander, et, comme vous étiez dans le besoin, vous avez suivi ce mauvais conseil?

Le braconnier se couvrit le visage de ses deux mains, et en sanglotant il murmura:

— Oui, madame..... Quand je suis parti de chez nous hier soir, il n'y avait pas une miette de pain à la maison..... Mais quand nous devrions tous mourir, je ne recommencerais plus.

Pendant cet interrogatoire, aucune émotion ne s'était manifestée sur le visage grave et calme de l'abbesse, et cependant le coupable paraissait un peu moins inquiet de sa situation : il avait deviné la mansuétude sous cette apparente impassibilité de juge.

— Nicolas, — dit Anne de Bolviller, — vous irez ce matin même à Resnel, et vous rendrez compte à mon économe de ce que vous y apprendrez sur cet homme. Il aura mes instructions.

Elle fit un signe de tête qui signifiait évidemment qu'elle n'avait plus rien à ajouter, et les deux gardes se retirèrent, suivi du braconnier.

Si ce petit événement se fût passé quelques années plus tôt, alors que la France était calme, l'abbesse de Clefmont, cédant à la bonté de son cœur, aurait prononcé à l'instant même la grâce de ce coupable, malheureux et repentant ; mais, depuis que ses droits avaient été mis en question, elle s'était promis de ne jamais paraître rendre la justice ou exercer la charité par un sentiment de crainte, et il n'y avait pas encore d'exemple qu'elle eût manqué à cet engagement pris envers sa conscience.

Dans l'après-midi de ce même jour, M. Des-

mont, l'économe de l'abbaye, arriva de Resnel, où il avait voulu aller lui-même, et il fut immédiatement introduit dans le grand parloir.

L'abbesse s'y trouvait de nouveau, mais cette fois entourée de toute sa communauté, réunie en chapître sous sa présidence, pour traiter des intérêts de la maison.

— Ma révérende mère, — dit M. Desmont, — j'ai tenu à exécuter en personne les ordres que vous aviez donnés au vieux Nicolas.

Anne de Bolviller fit un signe de tête approbateur, et l'économe reprit aussitôt avec un accent ému :

— J'ai tout vu par mes yeux, et je puis vous affirmer qu'il n'y eut jamais misère plus grande que celle de ces pauvres gens. L'homme n'est pas un mauvais sujet, bien qu'il ait suivi les conseils des révolutionnaires de son village qui le poussaient à braver vos défenses. C'est un malheureux père de famille qui n'a songé qu'à empêcher sa vieille mère, sa femme et ses enfants de mourir de faim. Il vous a dit ce matin la vérité, il n'y avait pas de pain chez eux depuis vingt-quatre heures, quand il s'est décidé à emprunter le fusil d'un voisin pour venir se mettre à l'affût... C'est pitié de voir tout cela.

L'abbesse, que rien n'obligeait plus à se contraindre, puisqu'elle n'avait en ce moment autour d'elle que des cœurs fidèles et aussi faciles à toucher que le sien, leva les mains au ciel, et, d'une voix toute frémissante de la plus tendre compassion, demanda à son économe ce qu'il avait fait pour subvenir aux plus pressants besoins de ces infortunés.

— Ma révérende mère, je leur ai laissé un assignat de cent livres, et ils sont prévenus qu'ils peuvent envoyer ici chaque semaine chercher de la viande et du pain. Je leur ai remis aussi une permission pour couper du bois dans le triage des indigents. Jugez de leur surprise, eux qui s'attendaient à un procès-verbal. Quand je leur ai appris que vous n'étiez aussi sévère pour la chasse que parce que vous ne regardiez tout le gibier de vos bois que comme le bien des pauvres pendant ces temps de disette, ils se sont tous mis à prier pour vous en pleurant.

— Pourquoi leur avoir dit cela, Desmont?

— Pourquoi, ma révérende mère? Pour démentir les méchants qui vont répandant partout que vous avez le cœur insensible aux souffrances de vos semblables.

— Il suffit que Dieu et les malheureux sachent

le contraire... Allez, Desmont, et merci pour votre zèle charitable. Vous devinez toujours comment nous voulons être servies... Encore un mot. Quand ces gens de Resnel viendront, comme il y a des enfants et une femme âgée parmi eux, il faudra leur donner moitié seulement de viande de *fauve*. Recommandez cela à l'économat.

M. Desmont salua respectueusement l'abbesse et ses religieuses, puis il se retira.

L'abbaye de Clefmont, avec ses vastes dépendances qui renfermaient une école gratuite de jeunes filles pauvres, un petit hospice pour douze incurables, un four banal, que l'on chauffait pour tous les gens du village qui jugeaient à propos d'y apporter leur *michée*, et une buanderie publique ; l'abbaye de Clefmont, — disons-nous, — s'élevait au centre d'un magnifique enclos d'une centaine d'arpents d'étendue, entouré de hautes murailles. Au-delà de cette enceinte, exclusivement réservée aux religieuses et à leurs pensionnaires, infirmes et enfants, s'étendaient dans toutes les directions les masses considérables de forêts entrecoupées de terres labourables, de prairies, de cours d'eau et d'étangs, dont l'ensemble composait le riche patrimoine de l'abbesse. Anne de Bolviller, en se retirant du monde à vingt-deux ans pour fonder cette

communauté sous l'invocation de sa patronne, lui avait apporté ces beaux domaines ; mais, ainsi que l'avait dit le maître des forges, elle s'en était réservé la propriété en en consacrant le revenu à sa fondation. C'était cette circonstance tout à fait exceptionnelle qui avait fait que la loi qui dépouillait les communautés religieuses s'était trouvée impuissante à déposséder celle de Clefmont jusqu'alors. Les âmes simples du pays prétendaient qu'Anne de Bolviller ne s'était montrée aussi prudente que parce qu'elle avait eu la révélation des bouleversements politiques qui devaient arriver en France avant peu d'années.

La règle établie par elle n'avait rien de sévère, ce qui expliquait peut-être comment très-peu de ses compagnes l'avaient quittée lors de la suppression des ordres monastiques. Unies par le lien si puissant et si doux de la prière et de la charité, ces saintes femmes n'avaient profité des lois nouvelles qui les affranchissaient de toute obéissance, que pour rester librement ensemble. Anne de Bolviller avait reconnu ce dévouement en adoucissant encore sa règle déjà douce. Les religieuses pouvaient écrire plus souvent à leurs parents, presque tous exilés sur la terre étrangère, et leur vie, dans l'in-

térieur de la maison, s'écoulait d'une façon un peu moins monotone que par le passé.

C'est ainsi par exemple, que, deux ou trois fois par semaine, sous la conduite de l'abbesse, elles franchissaient toutes ensemble l'enceinte réservée, pour s'en aller, par les belles futaies qui se déroulaient en pentes gracieuses de l'autre côté des murailles, s'asseoir sur les bords gazonnés de la petite rivière qui traversait dans toute leur longueur les vastes domaines de l'abbaye. C'était le ruisseau poissonneux dont le maître de forges avait parlé avec tant d'enthousiasme à ses compagnons de l'auberge du Bonnet-Rouge.

Cette fin de matinée, anniversaire de la naissance d'Anne de Bolviller, avait été justement fixée d'avance pour une de ces innocentes parties de plaisir *extrà muros*, de sorte que, peu de moments après le départ de M. Desmont, toute la communauté, avec sa supérieure en tête, s'était mise en marche pour gagner les bois.

Bien que l'on fût à la toute dernière journée d'octobre, et sous ce rude climat du nord de la Champagne, dont la sévérité se fait quelquefois sentir dès le milieu de septembre, la température était encore d'une douceur presque printanière. Sous l'action d'un soleil devenu très-ardent à partir

de midi, la forte gelée blanche de la nuit précédente s'était transformée en une bienfaisante rosée qui avait ravivé la verdure des grands arbres et la fraîcheur des plantes, déjà un peu flétries par les premieres brises d'automne. Le ciel, en partie voilé par de légers nuages d'une blancheur lumineuse, brillait çà et là comme dans les plus beaux jours de l'été, et les oiseaux, dispersés à toutes les hauteurs du feuillage, saluaient sa splendeur par des sifflements joyeux. L'églantier, le sorbier et le houx commençaient à se couvrir de leurs baies étincelantes, autour desquelles voltigeaient les merles friands en poussant leur petit cri audacieux et railleur. Aucun autre bruit ne troublait le majestueux silence des bois que les servantes du Seigneur avaient à parcourir pour atteindre le cours d'eau, but de leur promenade. Elles s'avançaient sur deux files, doucement recueillies dans la satisfaction de leur promenade, et jouissant en paix de cette radieuse journée, l'une des dernières peut-être de leur existence commune, si parfaitement heureuse pendant près de dix ans. Parfois, un rire étouffé de jeune nonne, plus insoucieuse de l'avenir que ses compagnes, se faisait entendre, mais il cessait bientôt, ne trouvant pas d'écho pour lui répondre. Il y avait pourtant plus de gravité

que de tristesses sur les visages, et qui eût vu passer cette procession de femmes vêtues de longues robes blanches, n'aurait pas gardé un souvenir pénible de cette apparition, sans la poignante certitude que, dans un temps probablement peu éloigné, toutes ces saintes filles, si calmes en ce moment, seraient chassées de leur tranquille demeure, et sans doute cruellement persécutées.

Après une demi-heure de marche, on arriva sous un immense massif de vieux chênes qui bordaient la rivière dans la partie la plus pittoresque de son cours. Son onde pure comme le cristal courait sur un sable brillant, à travers des roches couvertes de mousse amoncelées dans son lit ; sur la rive opposée, un grand tertre de gazon se dressait comme un pic en miniature, et à son sommet s'élevait une petite chapelle rustique dédiée à sainte Anne, patronne de la communauté. Dès que les religieuses furent en présence du petit édifice, elle s'agenouillèrent en demi-cercle sur l'herbe scintillante, et, après une courte oraison, elles entonnèrent en chœur le cantique qu'elles chantaient chaque fois qu'elles venaient dans ce lieu.

Leurs voix étaient si suaves, que les oiseaux suspendirent à l'instant même leur ramage pour

écouter, et quand le chant cessa, on eût dit, à leur silence, qu'ils écoutaient encore.

— Mes sœurs, la récréation est commencée, — dit l'abbesse en se relevant la première.

Aussitôt, les religieuses se dispersèrent en différents groupes qui, sans trop s'éloigner les uns des autres, se mirent à errer sous le dôme de verdure formé par les vieux chênes.

Puis, elles revinrent au bord de l'eau s'asseoir autour de leur supérieure, que toutes paraissaient aimer comme on aime la mère la plus dévouée et la plus tendre, et la conversation s'engagea sur le passé, le présent et l'avenir de la communauté.

Quel ravissant tableau on eût pu faire de cette réunion de femmes dans un costume qni ne semblait dissimuler leur beauté que pour lui donner un caractère plus frappant de noblesse et de grâce! Tous les types les plus parfaits de la distinction féminine se trouvaient rassemblés là : la maturité de l'âge avec sa majesté sereine ; la jeunesse avec son éclat épanoui ; l'adolescence avec son charme ingénu, et l'enfance, — car deux ou trois nonnes avaient à peine quinze ans, — avec sa pureté séraphique, rien n'y manquait.

Et quel cadre! Des bois resplendissants de tou-

tes les riches teintes dont l'automne colore le feuillage, de l'eau limpide et murmurante, un frais gazon zébré çà et là de grands jets d'ombre et de lumière, et un ciel à demi voilé par des nuages légers et transparents, semblables à ceux que forme l'encens quand il monte vers les voûtes du temple au moment le plus solennel du sacrifice.

Bien que nos religieuses eussent à divers degrés de pénibles préoccupations dans l'esprit, comme il est aisé de le comprendre, leurs différents entretiens ne furent pas toujours tristes ou seulement graves, et l'abbesse, qui n'était jamais si contente que quand elle les voyait joyeuses, leur donna à plusieurs reprises le signal de la gaieté.

Il y avait quelques semaines déjà que les autorités du pays, absorbées par les nombreux devoirs que leur imposaient les grands événements qui s'étaient passés à Paris depuis le 10 août, laissaient l'abbaye de Clefmont parfaitement tranquille, et il n'en fallait pas davantage pour inspirer un peu de sécurité et de confiance en l'avenir à ces saintes âmes de religieuses qui avaient remis leur sort entre les mains de Dieu dès les premiers jours de la Révolution.

Elles se disposaient à reprendre le chemin de l'abbaye, afin d'y être rendues, suivant leur habi-

tude, avant le coucher du soleil, lorsque leur attention fut attirée tout à coup par un bruit d'une nature extraordinaire, et qu'aucune d'elles ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu.

C'était un cri qui n'avait rien d'humain, quelque chose comme un rugissement plein de menace. Il se prolongeait tantôt sombre et tantôt éclatant, mais en se rapprochant toujours.

Très-alarmées, les pauvres religieuses interrogèrent du regard leur mère abbesse ; mais avant que celle-ci ait eu le temps de leur répondre, un cri tout pareil à celui qu'elles venaient d'entendre retentit dans une direction opposée.

Presque au même instant, deux cerfs dix-cors de la plus grande taille se mirent à gravir, l'un à droite, et l'autre à gauche, le mamelon au sommet duquel s'élevait la petite chapelle dédiée à sainte Anne dont nous avons parlé.

Ils couraient par bonds furieux, la tête basse et frappant le sol de leurs formidables andouillers, comme s'ils cherchaient à les aiguiser pour le combat, et à mesure qu'ils se rapprochaient l'un de l'autre, ils bramaient avec plus de force et de fureur, à l'imitation des adversaires qui se provoquent par des injures avant de se frapper.

Le premier mouvement des religieuses, des

plus jeunes surtout, avait été de fuir; mais ne recevant pas le signal du départ de la bouche de leur supérieure, qui donnait toujours l'exemple du calme dans les circonstances difficiles, elles avaient fini par se rassurer un peu, tout en se pressant les unes contre les autres avec un reste d'instinctive terreur.

Les deux combattants, d'ailleurs, étaient à une distance assez grande pour qu'il n'y eût pas à craindre que, dans leur lutte prochaine, si acharnée et si furieuse qu'elle fût, ils vinssent en bataillant jusque sous les chênes à l'ombre desquels la communauté était réunie.

Si une femme de l'ancienne cour, ayant assisté autrefois aux fêtes d'automne de Fontainebleau ou de Compiègne, alors que la noble compagnie s'entretenait des rivalités amoureuses des cerfs, s'était trouvée avec ses filles à la place d'Anne de Bolviller, elle aurait eu peut-être un vague soupçon sur les causes et l'issue du duel qui allait s'engager; mais la digne abbesse n'y voyait pas autre chose qu'un spectacle sans danger pour l'innocence de ses compagnes, et cependant son œil, moins troublé par la peur, avait découvert dans les buissons qui remplissaient l'espace compris entre le mamelon et le ruisseau, trois ou quatre biches au cor-

sage élégant, dont les allures mystérieuses indiquaient, de la façon la plus claire, qu'elles prenaient un intérêt très-vif aux deux champions. Elles se montraient et se cachaient tour à tour, se dressaient gracieusement sur leurs pieds de derrière, afin que leur vue portât plus loin; puis, elles se rasaient dans les genêts touffus pour reparaître bientôt, et, dans ce petit manége, qu'elles accompagnaient de sifflements de la gorge qui ressemblaient assez à des soupirs, elles se rapprochaient toujours des deux adversaires, déjà sérieusement aux prises, eomme si elles s'attendaient à être le prix du vainqueur.

Plus loin, sur le sommet du mamelon, une petite harde de jeunes cerfs venait de se montrer, et les animaux qui la composaient ne semblaient pas moins curieux que les biches de connaître le résultat de la bataille.

Peut-être espéraient-ils qu'au lieu d'un vaincu, il y en aurait deux... Si vous voulez savoir pourquoi, cher lecteur, lisez la *Vénerie royale de Charles IX*.

Nous ne nous chargerons pas d'expliquer ici à quelle périlleuse épreuve la communauté de Clefmont aurait été inévitablement soumise, si un nouveau personnage, arrivant au moment cri-

tique, comme *le Deus ex machina* de l'antiquité, n'eût paru sur la scène avant le dénouement de l'idylle sanglante dont nous venons d'esquisser légèrement les préliminaires.

Ce personnage, que le hasard seul avait amené dans ce lieu, était le garde Nicolas.

Il lui suffit d'un regard pour juger combien la situation était scabreuse, et il n'eut pas besoin de réfléchir bien longtemps pour comprendre que s'il ne parlait pas à la minute même, le cri d'alarme que sa conscience lui commandait de pousser retentirait trop tard.

Mais de quels termes se servir pour être suffisamment clair et cependant ne l'être pas trop?

Il y avait là une difficulté qui en eût embarrassé bien d'autres que le bonhomme Nicolas.

Enfin, il prit son grand courage, et, franchissant à pas précipités l'espace qui le séparait des religieuses, il rejoignit l'abbesse au milieu d'elles, et il lui dit à l'oreille avec une précipitation pleine de trouble :

— Madame l'abbesse, partez bien vite!

Anne de Bolviller l'interrogea du regard, convaincue qu'il lui apportait quelque mauvaise nouvelle qu'il voulait cacher à ses compagnes, toujours plus promptes qu'elle à s'effrayer.

— Mais partez donc! — reprit-il. — Ce n'est pas votre place ici!... Comment vous expliquer cela, mon Dieu!... Ah! voilà! madame l'abbesse, quand les paysans de chez nous se marient, ils dansent... Mais quand c'est les cerfs, ils commencent par se battre... Vous êtes en ce moment à une noce. Ouf!

A ce mot de noce, Anne de Bolviller sentit instinctivement qu'elle avait, sans le vouloir, commis une grave imprudence. Elle resta calme cependant, et dans les mêmes termes qu'elle aurait employés quelques minutes plus tôt, elle ordonna à ses religieuses de se remettre immédiatement sur deux files pour retourner processionnellement à Clefmont.

Il était temps! car en cet instant même, le plus vieux et le plus robuste des deux cerfs venait de terrasser son rival, et l'œil en feu, les narines largement ouvertes, d'où s'échappait avec bruit le souffle orgueilleux de la victoire, sa superbe ramure ensanglantée rejetée en arrière, il arrivait triomphant au milieu des biches, comme un sultan qui entre dans son harem, le mouchoir à la main.

Un mauvais plaisant ne manquerait pas de dire que plus d'une nonne curieuse lança derrière elle

des regards furtifs en s'éloignant ; mais comme telle n'est pas notre pensée, nous nous abstiendrons de cette supposition malveillante sans nous inquiéter de l'opinion qu'on pourra prendre de notre simplicité.

Après l'office du soir, qui suivit de près le retour de la promenade, alors que les portes du couvent étaient déjà closes pour toutes les personnes étrangères à la communauté, la tourière accourut précipitamment dire à l'abbesse, qui venait de se retirer dans sa cellule, que M. l'économe était au guichet demandant à lui parler sans le moindre retard pour affaires urgentes.

Anne de Bolviller descendit en toute hâte au grand parloir, où M. Desmont la rejoignit peu de moments après.

Il était pâle, haletant, et sur son front inondé de sueur on lisait la souffrance d'une poignante anxiété.

Il tenait à la main un papier, qu'il tendit à l'abbesse en lui disant d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Lisez, ma révérende mère, et avisez sans le moindre retard au parti que vous voulez prendre... Jamais vous n'avez été menacée d'une manière

aussi grave, car cette fois ce ne sera pas à des gens du pays que vous aurez affaire.

L'abbesse se mit à lire tout bas, et quand elle eut terminé, elle répondit avec l'accent de la fermeté et de la confiance :

— Mais, mon cher Desmont, vous vous êtes encore alarmé trop vite : cette lettre n'est pas signée, et je suis convaincue que ce n'est rien de plus fâcheux qu'une nouvelle tentative pour me déterminer à émigrer, parce que la confiscation de nos biens ira alors toute seule... Je ne tomberai certainement pas dans ce piége, il est par trop grossier, vraiment. Le moyen de penser que de braves soldats qui s'en vont à la frontière pour se battre, songent à se détourner de leur route dans l'unique but de tourmenter de pauvres religieuses qui prient pour tous ceux dont la vie est en péril sans s'informer du parti auquel ils appartiennent.

— Au nom du ciel, ma révérende mère, ne restez pas dans cette illusion ! cet avertissement vient d'un ami en qui vous pouvez et devez avoir toute confiance, comme je l'ai moi-même.

— Il y a des amis craintifs, Desmont, et ceux-là sont quelquefois plus nuisibles que les téméraires... Nommez-moi celui-là puisque vous le connaissez, et comme je le connais sans doute aussi,

je verrai si je dois, ainsi que vous le dites, partager la bonne opinion que vous avez de lui.

— C'est La Branche, l'ancien piqueur de monsieur le comte de Ranty. Il est toujours resté bon, quoiqu'il soit entré au service de cette mauvaise tête de Lormois, le maître de forges.

— L'ancien piqueur du comte de Ranty ! ah ! vous n'êtes que trop dans le vrai, mon pauvre Desmont ! Si la lettre est de lui, il y aurait de la folie à n'en tenir aucun compte, sans toutefois s'effrayer plus que de raison.

Et l'œil noir de l'abbesse darda sur l'économe un regard interrogateur, étincelant d'une indomptable énergie.

— Ma révérende mère, il n'y a pas à hésiter : il faut, dès ce moment, vous préparer à partir.

— Partir... Et mes religieuses?

— C'est à vous seule qu'on en veut ; c'est votre courage dont on redoute l'exemple. Une fois qu'on vous saura loin d'ici, on ne s'opposera pas au libre retour de vos sœurs dans leurs familles.

— Jamais je ne les abandonnerai, et fuir toutes ensemble, c'est impossible ! au premier bourg que nous traverserions, nous serions arrêtées et emprisonnées.

— Mais que voulez-vous faire? Je vous le ré-

pète encore, il ne s'agira pas cette fois de vous débarrasser par de bonnes paroles et quelques présents de grain et de bois, de pauvres diables des environs plus criards que méchants, qui, au fond, vous aiment et vous respectent toujours. Vous aurez à lutter contre des soudards sans foi ni loi, qui regarderont comme une victoire et un acte de patriotisme d'outrager de malheureuses recluses bien coupables à leurs yeux, puisqu'elles ont osé braver jusqu'à ce jour la révolution, leur idole. Vous n'avez que deux résolutions à prendre, ma révérende mère : l'une douloureuse, mais sage, qui est l'émigration ; l'autre énergique, mais périlleuse et précaire, qui consiste à appeler à votre aide les braves gens de Clefmont dont vous êtes la bienfaitrice, et de vous défendre jusqu'à la dernière extrémité, d'abord derrière les murailles de votre maison, et ensuite dans vos bois.

— La défense serait de la folie, mon pauvre Desmont ; et quant à fuir seule sur la terre étrangère, en désertant d'un poste que ma longue résistance a rendu dangereux pour celles que j'y laisserais après moi, je ne saurais m'y résigner encore... Nous avons heureusement trente-six heures devant nous, suivant ce que l'on vous dit dans cette lettre... J'aviserai après avoir invoqué le secours des lu-

mières d'en haut, et je vous ferai connaître ma décision. Revenez me voir dans l'après-midi de demain, et jusque-là ne parlez de vos inquiétudes à personne, ni dans la maison ni au dehors.

On devine ce qui s'était passé.

L'honnête La Branche, justement effrayé du désordre que jetteraient dans l'abbaye de Clefmont une demi-douzaine de soudards y arrivant à l'improviste, et le soir peut-être, avec des intentions dont ils n'avaient pas fait mystère devant lui, comme on sait, l'honnête La Branche, — disons-nous, — s'était hâté de prévenir par un billet anonyme, mais dont l'écriture n'était pas déguisée, son ancienne connaissance Desmont du danger qui menaçait les pauvres religieuses. Il professait pour celles-ci une grande estime, parce que Anne de Bolviller le laissait chasser tant qu'il voulait dans ses bois, à l'époque où il était encore au service du ci-devant comte de Ranty.

L'intrépide abbesse, retournée dans sa cellule après sa courte entrevue avec son économe, passa le reste de la nuit en proie aux plus douloureuses perplexités. La responsabilité terrible de prendre un parti n'était pas ce qui troublait le plus sa conscience. Elle se demandait avec désespoir si Dieu ne se préparait pas à la punir de son orgueil pour

avoir résisté seule en France au torrent révolutionnaire qui avait emporté la religion et la monarchie. S'il ne se fût agi que d'elle, elle n'eût pas hésité à tenir tête à ce nouvel orage, bien qu'il fût plus sérieusement menaçant que tous les autres ; mais vingt familles lui avaient confié la vie, l'honneur et l'innocence de leurs enfants, et si ce dépôt sacré périssait entre ses mains, elle n'avait pas d'illusion à se faire, elle serait le véritable auteur de cette horrible catastrophe.

Au milieu de ces réflexions, qui étaient d'insupportables tortures pour une âme comme la sienne, l'indomptable énergie de son caractère reprenait parfois le dessus, et elle en revenait momentanément alors à l'idée que le billet reçu par monsieur Desmont, fût-il même du brave et fidèle La Branche, pouvait bien contenir un de ces faux bruits qui naissent et se propagent si facilement pendant ces temps de troubles, véritable âge d'or de la race des Alarmistes. Mais ces phases de sécurité étaient toujours courtes, et, après chacune d'elles, la malheureuse abbesse retombait plus profondément dans l'horreur de ses angoisses.

Elle employa toute la nuit à créer et à détruire des projets de salut pour ses chères compagnes,

et malgré ce labeur d'esprit, le retour de l'aurore la trouva encore indécise.

Après l'office du matin, durant lequel elle avait été bien distraite, comme il est aisé de le comprendre, elle eut la bonne pensée d'aller confier ses tourments à celle de ses religieuses qui se trouvait plus particulièrement investie de sa confiance, parce qu'elle avait la direction de ses œuvres de charité, telles que l'école gratuite, le petit hospice d'incurables et la distribution de vivres aux indigents du pays.

Cette religieuse était la doyenne de la communauté, sous le rapport de l'âge, et une personne d'une grande expérience. Anne de Bolviller avait été souvent dans le cas de s'adresser à elle depuis ses premiers démêlés avec les autorités révolutionnaires, et elle n'avait jamais eu à se repentir d'avoir suivi ses conseils qui unissaient toujours la prudence à la fermeté.

Elles passèrent deux heures en conférence secrète, et quand l'abbesse sortit d'auprès d'elle pour se rendre à la grand'messe de la Toussaint, les religieuses, qui avaient remarqué à matines l'état de souffrance morale et l'altération des traits de leur supérieure, furent, au contraire, frappées du calme

répandu sur son visage, tout resplendisssant de son imposante sérénité habituelle; et plus tard, lorsque monsieur Desmont se présenta, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, et qu'il montra à l'abbesse sa physionomie encore plus bouleversée par la peur que la veille, Anne de Bolviller l'accueillit avec un sourire qui, à la profonde stupéfaction du digne économe, ne trahissait pas la moindre inquiétude.

Les poltrons, et maître Desmont faisait partie de cette classe très-nombreuse même chez le peuple le plus brave de la terre, les poltrons regardent toujours le courage comme la plus indéchiffrable de toutes les énigmes.

— Quels sont vos ordres, ma révérende mère? — demanda-t-il en tremblant; car il mourait de frayeur qu'on ne lui commandât d'armer les habitants de Clefmont, ainsi que lui-même l'avait proposé la veille, bien convaincu que la témérité du conseil le ferait rejeter.

— Mes ordres? — répondit tranquillement l'abbesse, vous prendrez dans le grand vivier les six plus belles truites et les six plus beaux brochets de notre réserve; vous organiserez pour ce soir une pêche aux écrevisses; vous direz aux gardes de tuer au moins deux chevreuils à l'affût, et vous charge-

rez le vieux Nicolas de visiter toutes les *raquettes* (1) de la forêt. Il devra apporter demain matin les oiseaux qu'il trouvera pris, afin que l'on mette les plus gras de côté à la cuisine.

— Mais, ma révérende mère, — balbutia l'économe, — je ne vois pas que tout cela ait rapport à la communication que je vous ai faite hier... Auriez-vous reçu des nouvelles plus favorables ?

— Je n'ai entendu parler de rien depuis vous, et jusqu'à présent je suis tranquille... J'espère que les saints, dont nous avons célébré la fête aujourd'hui, nous protégeront, et que demain nous pourrons prier en paix pour les morts... S'il survient quelque chose de nouveau, je vous le ferai savoir.

Pendant que ceci se passait à l'abbaye de Clefmont, maître La Branche recevait les dernières instructions du citoyen Lormois, de plus en plus ravi de l'idée qu'il allait enfin goûter du fruit défendu de la chasse dans les bois de la terrible abbesse ; et les quatre officiers du 11e de ligne faisaient bruyamment leurs préparatifs pour l'expédition patriotique du lendemain.

Ils avaient recruté deux ou trois camarades, emprunté des vêtements plus commodes que leurs

(1) Piéges en bois de coudrier pour prendre les oiseaux d'automne.

uniformes, loué, ou plutôt mis en réquisition, sous prétexte du service de la République, les deux meilleures pataches de Chaumont, et ils se disposaient à passer cette dernière soirée à l'auberge du *Bonnet-Rouge*, pour célébrer, dans la compagnie de leur ami le maître de forges, leurs futurs triomphes, le verre à la main.

III

L'hospitalité.

Il était quatre heures de l'après-midi, le lendemain 2 novembre, lorsque les deux pataches de Chaumont déposèrent leur chargement d'officiers à la porte du petit cabaret de Clefmont qui avait pour enseigne — *Au rendez-vous des sans-culottes.* — Le maître de forges Lormois y était déjà rendu depuis le matin, avec son équipage au grand complet, et il avait été convenu que ce serait là qu'on se réunirait, pour aller ensuite tous ensemble carillonner à la porte de l'abbaye.

Les officiers, au nombre de sept, avaient déjeuné longuement et solidement avant de quitter la garnison, et, de plus, ils s'étaient arrêtés à tous les *bouchons* de la route, afin d'entretenir leur bonne humeur par de copieuses libations. Ils abordèrent donc Lormois en chantant leurs plus aimables gaillardises, et les premières paroles qu'ils adressèrent au maître du cabaret, furent pour lui ordonner d'apporter sur la table une douzaine de bouteilles de son *meilleur*.

— La nuit ne viendra pas avant une heure — dit le capitaine Reverchon en battant un entrechat — et ce sera bien plus drôle si nous débarquons à l'abbaye quand toutes les nonnes seront rassemblées au réfectoire.... Voyez-vous d'ici, camarades, quelle révolution ça va faire? Huit gaillards comme nous tombant au milieu de ces colombes! Ma parole d'honneur! je ne donnerais pas ma soirée du 2 novembre de l'an Ier de la République pour un assignat de trois mille livres!

Tous les officiers applaudirent bruyamment à ces bouffonneries, et le capitaine battit trois nouveaux entrechats, après lesquels il s'en alla, toujours chancelant, tomber assis sur l'un des bancs du cabaret.

Pendant ce temps-là, les douze bouteilles de-

mandées avaient été rangées sur la table, que tous les officiers entourèrent à l'instant même.

— Il faut convenir, citoyen Lormois, — dit l'adjudant-major Buy, — que vous avez eu une fameuse chance de nous rencontrer l'autre jour; car, sans nous, vous n'auriez jamais osé venir traîner vos guêtres par ici, tandis que dans notre compagnie vous allez pouvoir vous en donner impunément dans les bois de madame l'abbesse..... Va-t-elle faire la grimace tout à l'heure, cette satanée béguine qui se permet de contester aux bons patriotes le droit de chasser et de manger son gibier!

On ne saurait dire que cette boutade excita les rires de l'assistance, puisqu'ils n'avaient pas cessé un seul moment depuis l'arrivée de la bande joyeuse dans le cabaret. Lormois était bien un peu plus grave que les autres, parce qu'il n'avait pas bu en route; mais, à la sixième bouteille, il fut au diapason général, et l'on put prévoir qu'il ne tarderait pas à être aussi bruyant que ses camarades.

Le lieutenant Larcher, qui était, comme on va le voir, poète à ses heures, demanda la parole à son capitaine, et l'ayant obtenue, il se dressa de toute sa hauteur, mit son poing sur sa hanche, posa son petit tricorne à pompon rouge de travers sur son oreille droite, et entonna d'une voix de

stentor la chanson suivante, dont chaque couplet fut salué par des acclamations frénétiques.

La dame abbesse avait promis,
Aux émigrés ses bons amis,
Qu'on ne chasserait pas
Tant qu'ils seraient là-bas ;
Mais nous arrivons tous ici
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Elle se croit dans son couvent
A l'abri de tout accident.
Elle a caché ses vins,
Mis sous clé ses nonnains ;
Mais nous fouillerons tout ici
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

C'est une dame du grand ton,
Et fort revêche, assure-t-on.
On ne lui parle pas
Sans mettre chapeau bas :
Nous la saluerons donc aussi
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Avec ses nonnes, au lutrin,
On dit qu'elle chante en latin ;
Nous leur ferons chorus,

Mais, suivant nos vieux *us*,
Avec plus d'un refrain choisi
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Et quand elles voudront le soir
Se retirer dans leur dortoir,
Nous leur dirons sans bruit :
Mignonnes, bonne nuit ;
Si vous avez peur, nous voici
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Si les transports d'enthousiasme avaient été vifs après chaque couplet de cette bouffonnerie rimée dans le style poétique de l'époque, ils le furent bien plus encore lorsque le chanteur annonça par un petit salut adressé à son auditoire, qu'il était arrivé à la fin de son œuvre burlesque. Le capitaine Reverchon le pressa sur son cœur, puis il le passa à l'adjudant-major Buy qui en fit autant, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût été étreint sur la poitrine du buveur qui se trouvait à sa gauche après avoir commencé par sa droite. Alors les cris reprirent de plus belle, et l'on réclama de toutes parts une nouvelle audition des fameux couplets, en promettant que cette fois tout le monde en répéterait le refrain en cœur.

— Il n'y a rien à dire, lieutenant Larcher : c'est aussi beau dans son genre que le *Chant du départ!* — s'écria le capitaine. — Allons-nous rire ! allons-nous rire !

Sur ces entrefaites, la nuit était venue, véritable nuit du commencement de novembre, c'est-à-dire un peu brumeuse, mais douce et calme. Quelques étoiles brillaient faiblement parmi les nuages, et une petite lune voilée se montrait de temps en temps pour disparaître aussitôt. Au loin, dans la forêt de Clefmont, on entendait *raire* quelques vieux dix-cors sur la fin de leur *rut*, et gémir tristement deux ou trois hiboux qui faisaient leur chasse nocturne. Par moment, la brise apportait aussi les sons des cloches du couvent, qui appelaient sans doute les religieuses aux derniers exercices de la journée.

Le capitaine, qui était sorti à plusieurs reprises pour savoir si l'heure du départ était enfin venue, le capitaine, — disons-nous — rentra d'une dernière excursion sur la grande route, et il s'écria d'une voix de tonnerre :

— Camarades, il est temps d'aller surprendre l'ennemi ! Si nous attendions qu'il soit couché, ce ne serait pas généreux à nous... Nous voulons bien l'étonner un peu, mais pas trop.

Les officiers coururent prendre leurs fusils et leurs petits havre-sacs, qu'ils avaient placés dans les divers angles du cabaret, et en un clin-d'œil ils furent de nouveau réunis, et cette fois devant la porte.

La Branche y était déjà, entouré de tous ses chiens et tenant en main le cheval de son maître, Lormois lui ayant annoncé qu'il irait à pied jusqu'à l'abbaye, afin de ne pas se séparer de ses compagnons.

La distance à parcourir était d'un quart de lieue environ. On aurait pu l'abréger de quelques centaines de pas, mais il aurait fallu pour cela traverser le bourg de Clefmont, et le maître de forges avait fait observer très-sagement qu'il valait mieux se détourner un peu et ne pas donner l'éveil à une population parmi laquelle l'abbesse comptait de nombreux et fidèles partisans.

Le grand air, la marche et le silence qu'on s'était promis de garder pendant le trajet avaient insensiblement ramené la bande joyeuse à un état moral moins agité. De bruyante qu'elle avait été jusqu'alors, son ivresse était devenue presque grave, et bien que chacun des individus qui la composaient eût toujours une foule d'idées plus ou moins pantagruéliques dans la tête, tous se pro-

5

mettaient intérieurement de se présenter d'abord d'une façon convenable, quitte à rire plus fort ensuite et à faire tapage si on montrait de la répugnance à les recevoir.

Enfin on aperçut une immense réunion de bâtiments d'une hauteur imposante où ne brillait pas une seule lumière.

— Nous sommes arrivés, camarades, — dit à voix basse le maître des forges qui ouvrait la marche.

— Eh bien ! par où entre-t-on dans cette forteresse ? — demanda la capitaine.

— A vous parler franchement, je n'en sais rien ; mais La Branche va nous mener tout droit à la porte. Il irait, au besoin, les yeux fermés.

Le piqueur fut appelé, et quand il sut de quoi il était question, il donna ses deux chevaux à son valet de chiens, et ayant fait un vingtaine de pas sur sa droite, il ôta son chapeau, salua profondément et dit :

— Si l'un de ces messieurs veut prendre la peine d'approcher, je lui montrerai le cordon de la cloche.

— Si vous le voyez, tirez-le vous même, — grommela une grosse voix avinée.

Mais La Branche fit la sourde oreille, et alors le sous-lieutenant Champagnat, qui venait de l'interpeller, le rejoignit en deux bonds, passa rapidement la main sur la surface de la muraille, à hauteur d'homme, rencontra une petite chaîne terminée par un anneau, s'y suspendit, et à l'instant même une cloche au timbre perçant retentit dans l'intérieur du corps de logis devant lequel on se trouvait.

— Le sort en est jeté, — murmura Reverchon en s'élançant vers la porte, pour être le premier à répondre lorsque l'on viendrait ouvrir. — Allons-nous rire ! Allons-nous rire ! — ajouta-t-il.

Il avait à peine fini de parler, que le petit guichet déjà connu de nous tourna sur ses gonds, laissant voir derrière la grille un ravissant visage encadré dans un voile de fine laine blanche.

— Que demandez-vous ? — dit la tourière dont la figure séraphique n'exprima aucun trouble à l'aspect des moustaches noires et des yeux émérillonnés du capitaine Reverchon.

— L'hospitalité, ma petite nonne, — répondit-il résolûment.

— C'est une chose qu'on ne refuse jamais ici, —

reprit la religieuse, — surtout quand elle est réclamée par des pauvres.

— Et par des défenseurs de la patrie ?

— S'ils ont perdu leur chemin et qu'ils n'aient pas de quoi aller à l'auberge, je crois qu'on les recevra aussi... Combien êtes-vous ?

— Dix.

— Et qui dois-je annoncer à notre mère abbesse ?

— Des officiers du onzième de ligne, ci-devant Picardie, venant de Chaumont.

Le guichet se referma, et on entendit le pas rapide et menu de la tourière qui s'éloignait.

— Mille tonnerres ! si elles sont toutes comme l'échantillon que nous venons de voir, — dit l'adjudant-major Buy, après quelques secondes d'un silence général, — nous allons nous amuser comme feu le tyran Louis XV, le fariboleur... Quel bijou de femme ! Et ce costume, capitaine, comme ça doit être drôle... Je ne peux pas y penser sans voir danser trente-six chandelles devant mes yeux. Pourvu maintenant qu'on ne s'avise pas de nous refuser la porte après nous avoir fait si bonne mine par le trou de la serrure... Sacrebleu ! je crois que je m'arracherais la moustache depuis le premier poil jusqu'au dernier !

— Vous oubliez qu'il nous resterait toujours la ressource de prendre la place d'assaut et d'obliger la garnison de se rendre à discrétion, — répondit le capitaine, — et, entre nous, cela vaudrait peut-être mieux que de pénétrer ici par la volonté de celle qui y commande... Vous comprenez, camarades, — poursuivit Reverchon en roulant de gros yeux autour de lui. — Après la chamade battue, les lois de la guerre permettent de ne plus faire de quartier à personne... Il faut que tout le monde y passe... Mais pas de bêtises! il me semble que l'on revient par ici.

Effectivement on revenait; mais cette fois ce fut la porte elle-même qu'on ouvrit de toute la largeur de ses deux battants, et non le petit guichet qu'on entrebâilla avec précaution et lenteur.

Ainsi, il n'y avait plus le moindre doute à concevoir, les officiers étaient reçus sans hésitation.

La réligieuse qui avait excité les transports d'enthousiasme de l'inflammable adjudant-major était encore là, et à côté d'elle se tenait une de ses compagnes, son égale au moins en rayonnante jeunesse et en angélique beauté: c'était vraiment à croire qu'on les avait choisies tout exprès.

Chacune d'elles portait à la main une grosse

torche de cire jaune, dont la clarté, insuffisante pour le lieu, imprimait un caractère tout à fait solennel et presque imposant à la longue, haute et sombre voûte sous laquelle il fallait passer pour pénétrer dans la première enceinte intérieure de l'abbaye.

A la vue des deux charmantes religieuses, les officiers avaient levé presque tous ensemble leurs chapeaux, sans qu'il fût possible de dire qui d'entre eux s'était avisé de donner l'exemple de cette démonstration de courtoisie et de respect dont s'abstenaient assez volontiers les héros de ce temps-là.

Et au lieu de se précipiter tumultueusement et bruyamment par cette porte qui s'ouvrait avec tant de confiance devant eux, ils en franchirent le seuil en bon ordre et presque silencieusement.

Les deux tourières ne prononcèrent pas une parole tant que dura le défilé des singuliers hôtes qu'elles étaient chargées d'introduire, et, chose plus extraordinaire encore, aucun étonnement ne se peignit sur leurs physionemies placides et sérieuses lorsqu'elles virent déboucher, à la suite des officiers, deux chevaux et une quarantaine de chiens courants, en un mot tout un attirail de chasse.

Quand le dernier couple de la meute eut pénétré sous la voûte, et que les religieuses, après avoir attendu un moment, furent bien certaines qu'il ne restait plus ni bêtes ni gens dehors, l'une d'elles s'en alla tranquillement refermer la porte derrière nos godelureaux, stupéfaits de ce facile début de leur entreprise, puis elle poussa les énormes verroux qui assujettissaient d'une manière formidable les deux battants.

Revenant ensuite sur ses pas, elle chercha du regard le visage de l'homme qui lui avait parlé à travers le guichet, quelques instants auparavant, et ayant reconnu le capitaine Reverchon au milieu de ses camarades, lesquels se tenaient réunis en un seul groupe et immobiles, comme s'ils sentaient avoir besoin d'une permission quelconque pour pousser plus loin, elle lui dit d'une voix douce mais assurée :

— Messieurs, notre révérende mère abbesse nous a commandé de vous faire savoir qu'elle n'a rien à refuser à des hommes qui s'annoncent comme défenseurs de la France..... Veuillez nous suivre auprès d'elle, car elle désire apprendre de vous-mêmes ce qui lui procure l'honneur de votre visite à une heure aussi avancée.

Et, se remettant en marche avec sa compagne,

elle montra la route aux officiers, de plus en plus abasourdis.

Les loups étaient dans la bergerie ; mais la vérité exige que nous ajoutions qu'ils y semblaient aussi penauds que des moutons qui viennent d'être tondus.

Tous, chemin faisant, s'étaient arrangé le même petit programme dans la tête, d'après leur opinion sur les *béguines* en général.

Leur idée fixe était qu'on leur opposerait d'abord mille difficultés avant de les recevoir ; qu'on ne leur montrerait ensuite que les plus vieilles et les plus laides figures de toute la communauté, et qu'enfin, lorsque l'on se déciderait, par nécessité et par peur de pire, à les laisser entrer dans la maison, on ne leur ferait entendre que des phrases mielleuses et fausses comme l'hypocrisie elle-même, cette monnaie courante de tous les établissements religieux du monde, selon eux.

Au lieu de cela deux jeunes filles belles comme des anges cheminaient devant eux dans une sécurité aussi parfaite que si elles eussent été suivies par leurs compagnes, et ces gracieuses messagères leur avaient dit en termes dignes et simples, que l'on n'avait point hésité à leur accorder l'hospitalité qu'ils réclamaient.

Il résultait de tout cela que les pauvres diables, complètement dégrisés, ne savaient plus où ils en étaient.

Seul, le sous-lieutenant Champagnat, un intrépide qui avait gagné son épaulette sur le champ de bataille du 10 août, dans les rangs des sans-culottes marseillais, grommelait encore entre ses dents quelques plaisanteries inconvenantes; mais ses paroles ne trouvant plus d'écho, il les prononçait à voix plus basse de minute en minute.

Quant à Lormois, il paraissait, s'il est possible, encore plus déconfit que ses compagnons. Il s'était embarqué dans cette escapade de vauriens, bien convaincu qu'étant associé à des gens résolus et assurés de l'impunité, elle ne pouvait pas tourner mal pour lui, et maintenant il les voyait tous si changés, qu'il se sentait déjà atteint par un bon procès-verbal des gardes incorruptibles de madame l'abbesse de Clefmont, dans lequel on le nommerait seul, en désignant simplement les autres chasseurs comme des étrangers inconnus amenés par lui, ce qui l'obligerait à payer pour tout le monde.

On traversa d'abord une large cour; on passa ensuite sous une seconde voûte moins longue que la première, et l'on aperçut sur la droite un grand bâ-

timent isolé, au rez-de-chaussée duquel brillaient deux ou trois lumières.

— Messieurs, c'est ici l'économat, — dit la religieuse, — il est convenable d'y laisser vos chevaux et vos chiens. Ils y trouveront tout ce qui peut leur être nécessaire, et du monde pour aider vos gens.

Personne ne réclama contre cet ordre de la petite tourière à la voix douce, et La Branche se dirigea vers le bâtiment isolé, avec les chevaux, la meute et le valet de chiens qui lui servait de second piqueur. Il paraissait connaître parfaitement la localité.

On se remit de nouveau en marche et l'on franchit une troisième voûte. Celle-là donnait entrée dans l'intérieur du monastère, et elle aboutissait à une espèce de cloître éclairé de distance en distance, et qui se prolongeait assez loin pour que l'on n'en distinguât pas d'abord l'extrémité.

Les deux religieuses pressèrent alors le pas, bien que rien en elles n'annonçât qu'elles fussent plus effarouchées qu'au moment où elles s'étaient trouvées pour la première fois en présence des visiteurs. Elles prirent donc un peu d'avance sur ces derniers, et le sous-lieutenant Champagnat en profita pour dire à Reverchon :

— Ah ! ça, capitaine, est-ce que vous auriez peur de ces deux poulettes blanches et roses qui trottent devant nous, que vous ne soufflez plus mot?

— Moi peur, Champagnat? vous verrez cela tout à l'heure..... Mais ces grands murs me font froid dans le dos.

— Laissez donc, capitaine ; on s'y divertit peut-être mieux que dans la caserne. On connaît tout ça maintenant..... D'ailleurs, le vin est tiré, il faut le boire.

— On le boira, camarade, — répondit Reverchon, d'un ton de mauvaise humeur, qu'il cherchait vainement à dissimuler. — Ah ! il paraît que nous sommes arrivés, — ajouta-t-il, en montrant de la main les deux tourières arrêtées près d'une grande porte.

Evidemment elles attendaient pour l'ouvrir que les officiers fussent moins éloignés.

— Messieurs, — dit celle qui avait toujours parlé jusqu'alors, — vous allez vous trouver en présence de notre révérende mère.

Elle tourna une clé, et l'on aperçut l'intérieur du grand parloir éclairé comme pour un jour de cérémonie.

Faisant face à la porte, mais à l'extrémité opposée, l'abbesse était assise sur son fauteuil à estrade,

ayant autour d'elle toute sa communauté, rangée en demi-cercle sur les petits siéges de bois dont nous avons parlé.

Anne de Bolviller était revêtue des insignes de ses hautes fonctions. Elle tenait à la main droite une magnifique crosse en or massif ornée de pierreries étincelantes, et une longue croix, véritable chef-d'œuvre d'orfévrerie, brillait sur sa poitrine.

Jamais elle n'avait été plus imposante, et son entourage semblait ajouter encore à la dignité de son maintien.

Les officiers s'étaient arrêtés interdits, et le sous-lieutenant Champagnat, lui-même, bien différent de ce qu'il était quelques secondes auparavant, essayait de s'abriter derrière l'énorme carrure du maître de forges, qui, de son côté, aurait bien voulu avoir là un compagnon plus gros que lui pour en faire autant. Tous s'étaient découverts.

Reverchon comprit que s'il ne faisait pas bonne contenance, il était perdu de réputation vis-à-vis de ses camarades, et qu'il leur faudrait peut-être retourner coucher le soir même au *Rendez-vous des sans-culottes*. Il s'avança donc résolûment, toujours le chapeau à la main, et quand il se trouva en face de la fière Anne de Bolviller, il lui fit un petit salut de maître d'armes et lui dit d'un ton

dégagé, bien que sa voix fût un peu tremblante :

— Ma foi, citoyenne abbesse, avant que vous m'interrogiez, je vais vous avouer tout franchement la vérité, comme il convient à de vrais patriotes... Nous avons entendu dire qu'il y avait beaucoup de gibier dans vos forêts, et nous avons décidé que nous nous donnerions le plaisir de venir célébrer chez vous la fête du ci-devant saint Hubert, un bon vivant de l'ancien régime, en attendant que nous allions nous faire casser les os pour la défense de la patrie.

— La vieille politesse française aurait peut-être voulu, messieurs, que vous me fissiez d'abord part de votre projet, — repartit Anne de Bolviller, du ton froid et un peu sec d'une femme du plus grand monde qui donne une leçon délicate à des hommes mal élevés. — Dans les circonstances où nous nous trouvons, — ajouta-t-elle aussitôt, — vous n'auriez point éprouvé de refus, et je crois que cette manière plus courtoise d'agir eût ajouté à la satisfaction que vous vous promettez de votre séjour ici.

— Pour ce qui est de la vieille politesse française, citoyenne abbessse, — riposta Reverchon, dont l'assurance un peu forcée tournait insensiblement à la bonhomie, — c'est une chose que nous ne

connaissons guère, nous autres vrais républicains qui y allons tout à la grosse morguienne; mais nous sommes au fond de bons diables, et si vous vouliez seulement nous accorder place au feu, à la table et... à la chandelle pendant quarante-huit heures, et nous laisser chasser dans vos bois à notre fantaisie, ma parole d'honneur ça nous ferait plaisir, et la République, qui est grande et généreuse, vous en tiendrait compte dans l'occasion.

— Allons, messieurs, puisque vous êtes en humeur de franchise, convenez que tout ceci est une espèce de gageure que vous avez faite à table .. Vous vous serez dit que ce serait très-amusant de venir tourmenter de pauvres recluses, et vous n'aurez pas songé qu'elles n'ont déjà que trop de soucis.

En prononçant ces paroles, Anne de Bolviller laissa errer son regard pénétrant et fascinateur sur les officiers.

Ceux-ci baissèrent tous les yeux, à commencer par l'adjudant-major Buy, qui, le premier, avait conseillé l'équipée de Clefmont, et l'abbesse reprit, en s'efforçant de sourire pour cacher qu'elle était émue d'avance de la responsabilité que sa réponse allait faire peser sur elle :

— Eh bien! messieurs, cette gageure, vous la

gagnerez..... Ma maison, je la mets sous la sauvegarde de l'honneur d'officiers français, en me disant que des hommes qui vont se battre pour une sainte cause..... la défense du sol, ne peuvent avoir que de bonnes pensées dans l'âme..... On va vous conduire au réfectoire, et quand vous sortirez de table, les gardes de la forêt seront là pour prendre vos ordres ; ils auront celui de vous obéir en toutes choses.

Anne de Bolviller se leva avec ses religieuses, puis elle fit une révérence noble, grave et triste aux officiers, et, suivie de toute la communauté, y compris les deux tourières, elle disparut par une porte placée derrière son fauteuil, laissant ainsi ses hôtes seuls dans le grand parloir, tous beaucoup moins hardis qu'il ne l'étaient au *Rendez-vous des sans-culottes*.

Ils se regardèrent pendant quelques instants en silence, puis le capitaine Reverchon marmotta, en passant sa main devant ses yeux, comme un homme qui vient d'être ébloui au physique et interloqué au moral :

— Sacrebleu! cette gaillarde-là vous commenderait joliment une demi-brigade..... Qu'en pensez-vous, camarade Buy ?

— Je ne l'ai ni examinée ni écoutée, — répondit l'adjudant-major.

— Quoi ! vous n'avez pas remarqué cet œil noir qui vous perce comme une baïonnette, et cette parole qui a toujours l'air de vous dire : — *Marche droit ou sinon !* — Où donc aviez-vous l'esprit? Et vous, citoyen Lormois, qui m'avez laissé parler tout seul depuis que nous sommes entrés ici, ne croyez-vous pas comme moi qu'un chapeau à panache tricolore et une épée au côté iraient mieux à la citoyenne abbesse que son grand voile blanc et sa longue crosse flamboyante?

— Je n'en sais rien, capitaine; mais c'est une vaillante femme, et l'accueil qu'elle nous a fait prouve bien qu'il n'est pas facile de l'effrayer..... Enfin, elle nous a promis que nous pourrions houspiller librement ses sangliers et ses cerfs, je n'en souhaite pas davantage.

— Eh bien ! et les nonnes? Est-ce qu'il n'est plus question de les faire danser? — demanda le farouche Champagnat, qui avait retrouvé un peu d'assurance depuis que le regard de l'abbesse ne le tenait plus en arrêt.

— Nous verrons cela demain, — répondit Reverchon avec impatience. — Pour ce soir, camarades, il faut nous conduire comme des gens rai-

sonnables..... On nous témoigne de la confiance, il serait mal d'en abuser.

En ce moment, la porte par laquelle la communauté s'était retirée s'ouvrit, et deux religieuses, qui n'avaient pas paru encore, firent leur entrée dans le grand parloir.

Celles-là n'étaient ni jeunes ni jolies, et, dès qu'elles se furent montrées, les officiers comprirent que ce seraient elles qui les serviraient à table, et que peut-être ils ne verraient plus les autres.

— Elle est belle la confiance de la mère abbesse, — dit Champagnat au lieutenant Larcher, en se penchant à son oreille. — Le capitaine s'est laissé entortiller par cette rusée commère, et il caponne, maintenant. Si nous ne parvenons pas à lui remettre un peu de cœur au ventre, il est capable de vouloir nous mener à la messe demain avant de partir pour la chasse.

— Qu'il y ait seulement assez de vin à souper, et je réponds de lui, — répliqua Larcher à voix basse.

Champagnat fit encore entendre quelques grognements sourds, interrompus par la plus âgée des deux religieuses, qui dit :

— Si ces messieurs veulent passer au refectoire, leur collation est prête.

Et prenant un des nombreux flambeaux qui éclairaient le parloir, elle le remit à sa compagne, se saisit d'un autre, et toutes deux, marchant d'un pas de gendarme qui ne ressemblait guère au gracieux trottinement des petites tourières, précédèrent les officiers dans un large corridor, à l'extrémité duquel on apercevait l'entrée du réfectoire.

La collation était un véritable souper de chasseurs. Elle ne se composait que de pièces froides, mais elles avaient si bonne mine, qu'elles auraient donné faim rien qu'à les regarder. C'étaient des poissons monstrueux, des quartiers de venaison à l'avenant, une hure de sanglier d'une vérité d'expression effrayante, et enfin une montagne des fameuses écrevisses dont avait parlé Lormois, faisant face à une autre montagne des succulentes truffes qu'il avait aussi vantées.

La table était également garnie d'un nombre de bouteilles très-respectable.

— Mais c'est à croire qu'on nous attendait ! — s'écria Reverchon à l'aspect de ce festin.

— Vous ne voyez donc pas, capitaine, que c'est leur propre souper qu'elles nous ont cédé, — dit l'implacable Champagnat ; — voilà comme elles vi-

vent, et c'est pour cela qu'elles se mettent derrière les grilles... Ça tombe sous le sens.

Chacun prit place, et les deux vieilles religieuses entrèrent en fonction, en remplissant l'un des verres de chaque convive d'un vin exquis qu'aucun d'eux ne connaissait.

Il y eut quelques instants de silence presque complet, ainsi qu'il arrive toujours dans le début d'un bon repas. A peine entendait-on çà et là quelques exclamations enthousiastes sur l'excellence d'un plat ou la finesse d'un vin ; mais quand les appétits commencèrent à être satisfaits, et qu'il y eut sur la table plus de bouteilles vides que de pleines, les langues se délièrent peu à peu, et bientôt la conversation ressembla à celle qu'on avait tenue, trois jour auparavant, à l'auberge du Bonnet-Rouge.

Le capitaine se montra d'abord plus retenu de langage que ses compagnons, et l'adjudant-major semblait très-disposé à suivre son exemple. Le premier, cependant, ne tarda pas à se laisser entraîner aussi, et alors ce fut un feu roulant de quolibets et de plaisanteries sur les pauvres béguines dont on mangeait le souper sans scrupule, parce qu'on était convaincu qu'elles en avaient un meilleur encore.

Pendant ce temps-là, les deux vieilles religieuses faisaient leur service avec l'aplomb de maîtres-d'hôtel consommés : ici changeant les assiettes à propos, là portant lestement les plats d'une extrémité de la table à l'autre, sans qu'il fût nécessaire de les en prier, ayant l'œil à tout, et ne paraissant en aucune façon scandalisées des mille extravagances de caserne qui se débitaient autour d'elles.

Après les joyeux propos, vinrent les chansons joyeuses, mais cette fois chantées avec une certaine retenue ; puis les santés multipliées, parmi lesquelles on n'eut garde d'oublier celles de la citoyenne abbesse et de ses plus jolies compagnes.

— Camarades, — dit le lieutenant Larcher, qui venait de verser dans son verre les dernières gouttes d'une des bouteilles placées devant lui, — le vin va bientôt nous manquer.

— Eh bien ! — ajouta vivement Reverchon, — n'en demandons pas davantage pour ce soir. On nous a fait bon accueil ; nous avons eu un vrai souper de représentants du peuple en mission ; personne n'est venu nous prier de nous taire quand nous nous sommes mis à rire et à chanter ; tenons-nous en là, et renvoyons à demain la fête plus complète. Une dernière santé à la République, et prions ces vieilles mères de nous indiquer nos lits.

Il y eut bien quelques petites réclamations contre ces sages paroles, mais la majorité les approuva, et la santé proposée fut portée avec ce qui restait encore de vin.

— Et les gardes ! — s'écria le maître de forges.

— C'est juste, — reprit le capitaine.

Et, se tournant vers une des religieuses qui se trouvait en ce moment derrière lui, il lui demanda comment il fallait faire pour parler aux hommes à qui la citoyenne abbesse avait dû ordonner de préparer la chasse du lendemain.

La religieuse fit signe qu'elle était sourde.

Alors, Lormois s'adressa à l'autre, qui tira de sa poche un crayon et un petit carré de papier, pantomime qui signifiait évidemment qu'elle n'entendait pas non plus.

Un rire à faire fendre les voûtes solides du réfectoire éclata parmi les convives, et, pendant quelques minutes, aucun d'eux ne put retrouver assez de calme pour griffonner une ligne sur le petit carré de papier.

— Quel bon tour ! — s'écriait l'un en se tordant sur sa chaise.

— Quelle maîtresse femme ! — reprenait l'autre en renversant la tête.

Et tous se reprenaient à rire de plus belle, recon-

naissant que la malice était de bonne guerre et qu'il n'y avait pas moyen de s'en fâcher.

Enfin, le maître de forges prit le crayon et formula brièvement le désir de l'assistance. Il remit, toujours en riant, le papier à la pauvre sourde, et moins de cinq minutes après elle revenait, ramenant avec elle le père Nicolas, un autre garde et La Branche.

La conférence des officiers avec ces trois agents de leurs futurs plaisirs fut courte et ne donna lieu à aucun incident remarquable, si ce n'est une réponse du vieux Nicolas au maître de forges.

Au moment où le premier se retirait avec son compagnon et La Branche, Lormois lui dit d'un ton goguenard :

— Eh bien ! Nicolas, mes chiens vont pourtant chasser dans tes bois, et tu ne me feras pas de procès-verbal.

— Ce coup-ci, non, monsieur Lormois, — répondit Nicolas en toisant de la tête aux pieds le jeune veneur — mais si jamais vous y revenez seul, sans avoir à me montrer une bonne permission de madame l'abbesse, vous êtes *ben* sûr de votre affaire... Vous n'êtes pas un défenseur de la patrie, vous, pour que tout vous soit permis. Pour demain, comme vous serez en bonne société, vous pourrez

vous divertir *tout votre content*. Messieurs, je vous salue de tout mon cœur.

Après le départ des gardes, le lieutenant Larcher et le sous-lieutenant Champagnat, qui, depuis quelques instants, complotaient à voix basse dans un coin, se rapprochèrent de leurs camarades, et le premier dit à Reverchon :

— Ah çà ! capitaine, est-ce que nous allons maintenant nous coucher sans rire un peu ?

— Vous savez que cela avait été convenu tout à l'heure, — repartit le capitaine avec un léger embarras.

— D'accord ; mais ce n'est pas ce qui avait été décidé l'autre jour et ce matin, citoyen capitaine... Vous même, ce soir, quand on tirait la cloche pour nous annoncer, vous vous frottiez les mains à l'idée de la nuit folichonne que nous passerions, et au lieu de cela, nous avons soupé tranquillement comme des pères de famille qui ont la goutte, et nous nous disposons maintenant à nous mettre dans nos toiles, justement à l'heure où il est si bon de vivre... Parole d'honneur, ce n'était pas la peine de nous déranger pour si peu de chose. A Chaumont nous aurions du moins notre eau-de-vie brûlée, et chacun de nous sa bonne amie en rentrant au logis... Nous venons donc, le camarade

Champagnat et moi, vous proposer de prendre tous des flambeaux sur cette table, où il n'en manque pas, Dieu merci ! et de nous promener dans la maison jusqu'à ce que nous trouvions l'endroit où les colombes dorment la tête sous l'aile... Et voilà !

— J'appuie la motion du préopinant, — dit Champagnat en se servant du langage des clubs, qu'il avait beaucoup fréquentés avant de porter la pique et la carmagnole des Marseillais qui devaient le conduire bien plus vite à l'épaulette que s'il eût fait la guerre en Champagne sous Dumouriez, ou en Flandre sous Dillon ou Rochambeau.

— Et nous sommes prêts à la défendre chaudement, sacrebleu ! — s'écrièrent ensemble les trois officiers qui n'assistaient pas au fameux souper de Chaumont, où l'escapade en voie d'exécution avait été organisée, mais que l'on avait conviés à y prendre part, ainsi que nous l'avons dit.

Ceux-là étaient des volontaires des tout premiers enrôlements de septembre, à qui l'on avait donné par élection des grades en route, parce qu'ils avaient un peu plus de fanatisme révolutionnaire encore que leurs camarades.

— Puisqu'il en est ainsi, — s'écria à son tour Lormois, qui avait été piqué au vif du cas mé-

diocre que faisait de sa personne le vieux garde, sans doute très-fidèle interprète de sa maîtresse dans cette circonstance, — je suis des vôtres, et je soutiens qu'on rira de nous partout où l'aventure sera connue, si, après avoir tant bavardé sur ce que nous ferions ici, nous rentrons à Chaumont sans pouvoir nous vanter seulement d'avoir embrassé une nonne et bu à notre fantaisie... Voilà mon opinion, camarades.

— Ça vous a poussé bien vite, citoyen Lormois, — dit Reverchon, à qui le maître de forges avait semblé plus particulièrement s'adresser. — Mais on vient de vous molester, — ajouta-t-il en mettant du premier coup le doigt sur la plaie, — et vous avez le droit de chercher une bonne malice pour vous *revenger*... Je persiste à dire, camarades, qu'il eût mieux valu nous conduire comme des gens tranquilles le premier jour ; mais, puisque la proposition du citoyen Larcher est adoptée à l'unanimité ou peu s'en faut, je ne me séparerai certainement pas de vous... Tous les jours on prêche la sagesse, et quand on trouve l'occasion de faire une sottise on se laisse entraîner. Qu'en pensez-vous, camarades Buy?

— Je pense que je vous suivrai, capitaine, — répondit l'adjudant-major, dont la physionomie ne

s'était pas déridée un seul instant depuis l'arrivée dans l'abbaye.

— Mais qui nous conduira? — reprit Reverchon. — En bonne conscience, nous ne pouvons pas demander à ces deux pauvres vieilles sourdes de nous montrer le chemin pour aller faire les cent dix-neuf coups dans le quartier de la jeunesse du couvent.

— Eh bien! sacrebleu! — repartit Larcher, — nous marcherons au hasard jusqu'à ce que nous ayons trouvé la pie au nid. Maintenant, — ajouta-t-il en frappant du poing sur la table, — capon qui s'en dédit!

— Allons, flambeaux en main! — s'écria Reverchon, qui, voyant bien que toute résistance de sa part n'aurait pas d'autre résultat que de compromettre son autorité déjà très-peu respectée, comme le lecteur a pu s'en apercevoir, pensa qu'il valait encore mieux diriger tant bien que mal le mouvement que de tenter d'y mettre obstacle.

Et, prenant résolûment sur la table une girandole à trois branches, il marcha d'un pas ferme et avec un air fanfaron vers celle des portes du réfectoire qui lui parut conduire dans l'intérieur de la communauté.

Il va sans dire que tous les officiers et Lormois

suivirent l'exemple qu'il donnait et s'attachèrent à ses pas.

Quant aux deux religieuses présentes à cette scène, soit que la vivacité de gestes qui avait accompagné la discussion dont nous venons de parler ne les eût pas, à défaut d'oreilles, averties de ce qui se passait, soit qu'elles eussent reçu l'ordre de ne s'opposer à rien et même de paraître indifférentes à tout, elles restèrent dans une immobilité complète, et ni l'une ni l'autre ne prononça une seule parole de surprise pendant que les coureurs d'aventures s'éloignaient.

Ceux-ci cheminèrent durant quelques instants dans un petit corridor qui les mena tout droit à la cuisine de la maison, lieu dont ils ne se souciaient guère pour le moment, car ils avaient largement soupé.

La cuisine était déserte.

Ils revinrent sur leurs pas, errèrent au hasard dans divers passages qui eussent été plongés dans une obscurité profonde sans les lumières qu'ils portaient, et finirent par trouver un large escalier de marbre, à l'aspect majestueux, et éclairé de distance en distance par des lampes en cuivre de forme antique : là ils s'arrêtèrent un instant pour délibérer.

— Je parie, capitaine, — dit Larcher, — que les cellules sont là-haut... Vous qui vouliez rire et danser, vous allez pouvoir vous en donner à cœur joie.

— Dame ! Vous avez raison, camarade, — repartit Reverchon avec un empressement un peu contraint. — Eh bien ! montons vite.

Ils montèrent sur la pointe du pied pour ne pas donner l'éveil, et se virent bientôt à l'entrée d'un autre corridor.

Celui-là était long, large et éclairé de la même manière que l'escalier.

De plus, dans toute son étendue, on apercevait à droite et à gauche des portes placées régulièrement à quelques pieds les unes des autres.

— Voilà bien les cellules, — reprit Larcher à voix basse, — et le corridor est assez large pour faire une belle salle de bal... Allons, capitaine, donnez-nous l'exemple en frappant à l'une de ces portes ; invitez votre danseuse et commençons par la *Monaco*, qui les effarouchera moins que la *Carmagnole*... Je me charge de la chanter.

Le capitaine fit trois ou quatre enjambées, puis il s'arrêta court en voyant l'intérieur d'une cellule dont la porte était restée ouverte.

Il se retourna vers ses compagnons en faisant un geste qui signifiait, — *il n'y a personne.*

Puis, avançant de quelques pas encore, il indiqua de la même manière que la seconde cellule était ouverte et inhabitée comme la première.

Tous les officiers se pressèrent alors autour de lui, et reconnurent qu'il en était de même d'un bout du corridor à l'autre.

— Les oiseaux sont dénichés, — murmura le capitaine à l'oreille du lieutenant-poète, — et c'est nous qui sommes traités *à la façon de Barbari, mon ami.*

— Elles sont cachées quelque part, — répondit Larcher, — et nous les trouverons toutes ensemble, ce qui vaudra encore mieux pour nos projets de danse.

— Cherchons donc encore, — reprit Reverchon.

On se remit en marche le long du corridor, toujours passant devant des cellules vides, dont on apercevait le petit lit blanc et la croix de bois noir appliquée contre la muraille au-dessus d'un grossier prie-Dieu, et l'on arriva ainsi jusqu'à une

haute porte cintrée, sous laquelle se glissait un assez vif rayon de lumière venant de l'intérieur.

— Pour cette fois, nous les tenons ! — grogna sourdement le farouche Champagnat, — Allons, capitaine, en avant !

Reverchon posa la main sur la serrure.

IV

La chasse.

Le capitaine Reverchon, ainsi que nous l'avons dit, avait donc posé la main sur la serrure ; mais, avant de faire jouer le pène, il tourna la tête vers ses compagnons rangés derrière lui, dans l'attitude de l'impatience et de la curiosité, comme il est aisé de le comprendre, et il leur dit avec précaution, de manière à n'être entendu que d'eux seuls :

— Ah çà ! mes braves camarades, pas de bêtises au moins... C'est bien assez pour une fois de les faire danser.

Il y eut autour de lui un petit murmure de paroles inintelligibles dont les intonations étaient diverses, selon qu'elles exprimaient l'approbation ou le mécontentement, et au milieu desquelles on put reconnaître les premières mesures de la *Monaco*, que fredonnait le lieutenant Larcher, qui s'était offert, comme on sait, pour la chanter à l'ouverture du bal projeté.

Il n'y avait rien de précisément hostile dans ces dispositions des officiers, et cependant Reverchon semblait prêt à hésiter de nouveau au moment de pousser plus loin l'aventure. Il était très-pâle, et le sourire résolu et quelque peu railleur qu'il cherchait à fixer sur ses lèvres, avait une expression de contrainte qui n'existait pas sur les visages de ses compagnons, à l'exception toutefois de celui de l'adjudant-major Buy, dont la physionomie était mécontente jusqu'au sinistre.

Enfin il ramena lentement à lui l'un des battants de la haute et large porte cintrée, et le premier objet qui frappa les regards des huit personnes présentes, fut un Christ plus grand que nature et d'une perfection merveilleuse d'imitation, sur sa croix formée de deux arbres grossièrement équarris comme celle du Calvaire.

Puis, au-dessous de cet émouvant symbole du

salut de l'humanité, on vit un autel très-simple, éclairé par de nombreux cierges, et au bas des cinq ou six marches qui servaient à l'officiant pour y monter, toute la communauté agenouillée sur les dalles du chœur, dans un profond recueillement.

Quelque soin qu'eût pris le capitaine, la porte, en s'ouvrant, avait fait un peu de bruit, et cependant aucune des saintes recluses ne paraissait se douter qu'elle eût en ce moment tant de témoins de sa pieuse méditation.

A ce spectacle, qui devait sembler très-inattendu à des gens dont les idées sur les maisons religieuses de femmes ne brillaient pas par une grande justesse, ainsi qu'on a pu le remarquer dès le début de cette histoire ; à ce spectacle, — disons-nous, — Reverchon lâcha brusquement la serrure, comme si elle était devenue tout à coup aussi brûlante que du fer rouge, et, faisant trois pas en arrière, il dit avec l'accent d'une ferme détermination:

— Entrez là si ça vous amuse, camarades ; mais moi je ne vous en donnerai certainement pas l'exemple.

— Ni moi non plus, mille tonnerres ! — murmura l'adjudant-major en promenant des regards

farouches et presque menaçants de Larcher à Champagnat et de Champagnat à son digne acolyte Larcher.

Ceux-ci ne tinrent aucun compte de cette improbation très-significative quoique muette, et ils s'ébranlèrent bras dessus bras dessous pour pénétrer dans l'intérieur de la chapelle ; mais, comme ils allaient en franchir le seuil, la voix grave de l'orgue éclata en sons majestueux au-dessus de leurs têtes, et après un court prélude de l'expression la plus touchante, les religieuses se mirent à entonner un des plus beaux hymnes de leur office du soir.

Les deux mécréants, physiquement émus, ne reculèrent pas avec la courageuse franchise du capitaine, mais ils eurent la pudeur de s'arrêter court, et il fut facile de voir que s'ils n'étaient pas énergiquement soutenus, ils renonceraient aussi à leur coupable entreprise.

Il y eût donc tout naturellement quelques instants d'incertitude, d'embarras et presque de honte parmi la petite bande, si résolue à mal faire peu de minutes auparavant. Les officiers et Lormois se questionnaient du regard avec une sorte de trouble, les uns, plus surpris que réellement touchés, cherchant des encouragements qu'ils ne trouvaient

pas, et les autres s'excitant de la façon la plus visible à des sentiments honnêtes qui ne pouvaient pas se produire encore avec une énergie suffisante pour éclater franchement au dehors.

L'adjudant-major Buy était dans un état tout à fait violent. Ses traits, bouleversés jusqu'à le rendre méconnaissable, exprimaient quelque chose de plus extrême et de plus douloureux que le remords, si profond et si sincère qu'on le suppose. Tantôt il examinait avidement les religieuses, comme s'il cherchait à distinguer l'une d'elles dans la foule prosternée de ses compagnes, et tantôt il écoutait les chants avec une attention dévorante, comme s'il espérait reconnaître plus particulièrement une voix au milieu de toutes les autres, et soit qu'il regardât, soit qu'il prêtât l'oreille, on voyait bien que ce n'était plus la simple curiosité, mais la passion qui absorbait toutes les facultés de son âme.

Les accords imposants de l'orgue se soutenaient grandissant toujours, et les voix harmonieuses des recluses montaient progressivement de manière à n'être pas étouffées par eux. Bientôt les uns et les autres se développèrent avec tant de puissance, qu'aucun bruit n'aurait pu les dominer. Alors Reverchon, prenant bravement son parti, repoussa avec force, le premier à droite et le second à

gauche, Larcher et Champagnat qui lui barraient le chemin, et, attachant sur eux, afin de les contenir si cela était nécessaire, son œil étincelant de menace, il referma la porte qu'il s'était décidé à ouvrir quelques minutes auparavant.

Puis il se posta fièrement en face de ses camarades, les bras croisés sur sa robuste poitrine, que gonflait le souffle entrecoupé de l'indignation contenue avec effort, et il leur dit d'un ton où l'amertume du reproche et du dédain se mêlait à la souffrance de la honte :

— Je ne crois pas plus que vous à toutes ces momeries de dévotes qui ne savent comment passer le temps ; mais je sens là — ici le capitaine frappa sur son cœur, — que je n'oserais de ma vie regarder ma bonne vieille mère dans le blanc des yeux, si je troublais ces pauvres femmes au milieu de leurs chansons et de leurs patenôtres... Allons, camarades, demi-tour à gauche et pas accéléré du côté du réfectoire, d'où nous n'aurions dû sortir que pour aller nous coucher... Croyez-moi, il n'y a pas d'affront à battre en brèche devant des béguines, même quand elles sont trois contre un.

Peu de moments après ils étaient tous dans la pièce du rez-de-chaussée où ils avaient soupé, et ils y trouvaient encore les deux vieilles religieuses

qui venaient de remplir auprès d'eux les fonctions d'écuyers tranchants et d'échansons. Toujours indifférentes, en apparence du moins, à ce qui se passait autour d'elles, elles étaient pour l'instant occupées à débarrasser la table des reliefs du repas.

Reverchon demanda par signes le crayon et le petit carré de papier, et quand il les eut il exprima en son nom et en celui de ses camarades, leur désir d'être conduits dans les logis qui leur étaient destinés.

Il fut obéi avec un empressement de bon aloi qui ne semblait nullement dire : — *Nous allons donc enfin être débarrassées d'eux pendant quelques heures,* — et, par le même chemin qu'ils avaient suivi en arrivant, leurs guides muets les menèrent au premier étage du bâtiment de l'économat, dans deux belles chambres ayant chacune quatre grands lits et des meubles très-convenables.

Ce dernier soin rempli, les religieuses se retirèrent sans avoir prononcé une seule parole : c'était à croire qu'elles n'avaient pas seulement perdu l'ouïe.

Reverchon s'attendait à une scène de violence de la part de ses compagnons, qu'il avait abandonnés et contrecarrés dans leurs projets, et il était bien

décidé à leur tenir tête, encore qu'il fût au fond un peu confus de la faiblesse qui avait brusquement succédé à sa jactance ; mais tout se borna à quelques railleries vulgaires de Larcher et de Champagnat sur la terreur que lui inspiraient les yeux noirs de la citoyenne abbesse de Clefmont, et à deux ou trois observations du maître de forges pour rappeler qu'il ne s'était pas trop écarté de la vérité le jour où il avait dit, qu'Anne de Bolviller était une maîtresse femme qui avait des ruses et des ressources pour se tirer de tous les mauvais pas.

Huit bons vivants que le hasard groupe dans deux pièces contiguës ne s'avisent guère de se coucher tout de suite, surtout après des incidents de la nature de ceux que nous venons de rapporter et à la veille d'une journée qui en verra infailliblement naître de plus bizarres encore. On resta donc quelque temps réuni ; puis on se visita de chambre à chambre pour échanger de grosses plaisanteries sur la situation, qui y prêtait, il faut bien en convenir ; enfin, après s'être lancé force traversins à la tête et force eau froide dans les jambes, on se sépara en très-bonne intelligence pour aller dormir le plus vite possible, chacun, pour un motif ou

pour un autre, étant fort impatient de voir luire l'aurore du lendemain.

Ce fut la fanfare du réveil, parfaitement bien sonnée par le second de La Branche, dans la cour de l'économat, qui mit tout le monde sur pied au petit jour. Nos godelureaux, accoutumés à répondre, chaque matin, à la même heure, à l'appel retentissant de la Diane, furent prêts et rassemblés dans la même pièce aussi promptement que s'il s'agissait de former un peloton pour repousser une attaque de l'ennemi, et comme ils se disposaient à descendre, dans l'intention de diriger une reconnaissance vers la partie du couvent habitée par les nonnes, ils furent accostés par M. Desmont, qui venait se mettre à leurs ordres et leur apporter les compliments de la révérende mère abbesse.

Le digne économe était tiré à quatre épingles dans son habit de ratine caca dauphin à larges boutons d'acier ; il balança à droite et à gauche sa tête poudrée à frimas, et il avait fixé de son mieux sur sa bouche, un peu tremblottante d'une émotion qui ressemblait à de la peur, ce sourire équivoque des gens naïfs qui croient avoir une mission périlleuse à remplir.

Les officiers lui firent un accueil brusque mais cordial, et quand il leur annonça qu'il les accom-

pagnerait à la chasse, après avoir assisté à leur déjeuner, qu'on leur servirait dans le réfectoire de l'économat, le capitaine lui serra rudement la main en l'assurant, au nom de tous ses camarades, qu'on serait aussi charmé de l'avoir pour compagnon au bois qu'à table, car il avait l'air d'un bon et franc patriote, quoiqu'il fût vêtu et coiffé comme un ci-devant.

— Eh bien ! — lui dit Lormois, en se rengorgeant à se faire éclater la poitrine, ainsi qu'un pigeon amoureux, — je vais pourtant découpler ma meute tout-à-l'heure dans cette fameuse forêt de Clefmont où il m'était même défendu de me promener la canne à la main.

— C'est vrai, citoyen Lormois, — répondit Desmont à qui la réception amicale des officiers avait rendu un peu d'assurance, — mais c'est que madame l'abbesse croit que vous allez partir aussi pour la guerre avec ces messieurs, et comme elle n'a rien à refuser aux défenseurs de la patrie, vous comprenez que...

— Je suis capable de les suivre à la frontière, — interrompit le maître de forges en se rengorgeant de plus belle. — Ah ! — poursuivit-il, — je savais bien que j'arriverais tôt ou tard à houspiller vos sangliers et vos cerfs comme les ci-devant

nobles vos bons amis... Mais pas de rancune, citoyen Desmont, et donnons-nous la main comme de vieilles connaissances destinées à devenir des amis.

En ce moment une grosse paysanne; dont la coiffe rabattue sur les yeux et l'ample fichu montant jusqu'au menton avaient quelque chose de la sévérité monastique, vint annoncer que le déjeuner était prêt.

Malgré les façons cérémonieuses de l'économe, que le sans-gêne des patriotes ne parvenait pas à mettre complètement à l'aise, et le sombre visage de l'adjudant-major, qui ne s'était toujours pas déridé depuis la veille, ce repas matinal fut gai, et quand on se leva de table pour s'acheminer vers le rendez-vous, éloigné d'un petit quart de lieue seulement de l'abbaye, tout le monde était d'aussi bonne humeur que si les uns n'eussent pas eu de mauvais desseins d'abord, et que l'hospitalité qui leur avait été donnée par les autres, représentées en ce moment par M. Desmont, fût parfaitement volontaire.

La meute était là, toute frémissante d'impatience, sous la garde du second piqueur, déjà à cheval, la trompe à la main.

Quand les officiers parurent, il entonna la fanfare

du départ, immédiatement suivie de celle de la Saint-Hubert, et l'on partit pour la forêt en longeant le monastère, c'est-à-dire le bâtiment de l'abbaye qu'habitaient les religieuses, et où les visiteurs avait d'abord été reçus la veille.

C'était vraiment un curieux spectacle que la marche joyeuse dé cette fête cynégétique côtoyant l'asile où de saintes recluses priaient sans doute à cette heure, l'âme en proie à bien des terreurs diverses ; car, malgré la bonne contenance qu'elles avaient faite le soir précédent, et la conduite à tout prendre assez convenable que leurs hôtes avaient tenue pendant la première nuit, il était bien difficile que les pauvres femmes ne fussent pas encore très-inquiètes sur les suites de l'envahissement de leur demeure par des soldats qui ne se piquaient point de professer un grand respect pour les couvents et pour les religieuses.

Quand on passa auprès de la chapelle, que nos vauriens reconnurent aux sons de l'orgue qui retentissaient encore dans l'intérieur, comme la veille au soir, le piqueur suspendit de lui-même la fanfare qu'il sonnait, et personne ne fut assez hardi pour lui dire de la reprendre sans s'inquiéter si elle gênait ou non la grave musique dont on entendait les accords derrière les murs que nos veneurs

improvisés auraient bien voulu traverser de leurs regards.

Il va sans dire que tant que l'on fut dans l'enceinte de l'abbaye, les yeux des officiers se portèrent successivement sur toutes les ouvertures, soit porte, soit fenêtre, soit lucarne, où un visage de nonne aurait pu apparaître furtivement; mais ils eurent beau écarquiller leurs paupières et promener leurs prunelles ardentes du soupirail des caves jusqu'aux chatières des toits, ils ne découvrirent pas le moindre petit bout de voile flottant à la brise du matin. Reverchon en fit tout haut la remarque avec une sorte de dépit; à quoi Larcher et Champagnat ne manquèrent pas de répondre que s'il tenait tant à dire bonjour à mesdames les béguines, il ne devait pas les quitter la veille après leur avoir dit bonsoir.

A cette terrible parole, le pauvre Desmont passa brusquement au vert de jaune qu'il était, et tous les officiers, toujours à l'exception de l'adjudant-major, se mirent à rire comme des écoliers en maraude.

— C'est vrai, camarades, que nous avons été un peu simples hier soir, — reprit le capitaine, qui avait partagé de très-bonne grâce l'hilarité presque générale; mais, — ajouta-t-il en se penchant

vers les deux mauvais sujets, — nous avons encore le temps de prendre notre revanche.

— Vous dites cela maintenant, capitaine, — grommela sous son épaisse moustache rousse le sans-culotte Champagnat, — mais quand vous verrez les quinquets noirs de l'abbesse braqués sur vous, et que vous entendrez miauler ses nonnes, je suis bien sûr que vous serez tout retourné, et que vous nous ferez encore une fois de la morale comme hier soir... Enfin, à votre aise; seulement, tout ce qui se passe ici n'étant pas du ressort de la discipline militaire, nous vous prévenons que nous n'en agirons qu'à notre tête.

— Eh bien! soit, camarade, — reprit le capitaine en faisant claquer ses doigts.

Si le pauvre économe eût entendu ce dialogue, Dieu sait de quelle couleur il serait devenu; mais, interpellé en ce moment par Lormois, son attention avait été tout naturellement distraite de la conversation des officiers, et il put ainsi se remettre du trouble que lui avaient causé les paroles de Reverchon, dont l'attitude aussi bien que le langage semblaient indiquer qu'il ne se souvenait plus de son courageux et honnête mouvement de la soirée précédente.

Fièrement campé sur un gracieux cheval limou-

sin, dépouille aussi, comme l'équipage, du ci-devant comte émigré, le grand et gros maître de forges était vraiment magnifique de ridicule épanoui. De temps en temps il jetait par dessus son épaule gauche un regard voilé de mépris sur ses compagnons cheminant à pied derrière lui, puis il contemplait avec cette béatitude bête du parvenu qui est encore gêné dans les entournures de sa récente fortune, son équipage, rangé en demi-cercle autour des jarrets du cheval de son piqueur en second. Parfois, il interrompait son entretien avec Desmont pour adresser la parole à ses chiens favoris, en employant à tort et à travers les quelques termes de vénerie qu'il avait appris de La Branche, et s'il ne portait pas sa trompe à ses lèvres, il la tenait du moins appuyée sur sa cuisse droite, comme un homme qui ne veut pas être pris au dépourvu par un de ces petits événements de chasse qui sont une occasion de fanfare.

Il pouvait être environ neuf heures lorsqu'on atteignit le lieu du rendez-vous, jolie maisonnette de garde bâtie sur le bord de la rivière, à proximité des cantons de bois où se tenaient les sangliers dans la saison où l'on se trouvait.

Chemin faisant il avait été décidé qu'on tirerait dès qu'on en rencontrerait l'occasion, afin de ména-

ger la vigueur de l'équipage, auquel Lormois voulait absolument faire forcer un cerf dix-cors dans la journée du lendemain, ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis qu'il remplaçait le comte de Ranty dans la vénerie de la province.

Quand la petite troupe déboucha de la cavalière qui aboutissait à la maisonnette du garde, La Branche était déjà de retour de sa quête matinale, et il n'attendait plus que la venue de son maître et de ses compagnons, pour en faire connaître les résultats.

De si loin qu'il aperçut la bande joyeuse, il ôta courtoisement son petit tricorne galonné, et composa son maintien et sa physionomie, qui en avaient l'un et l'autre un urgent besoin, car le digne homme venait justement de goguenarder de tout son cœur avec les gardes de madame l'abbesse sur le chapitre des drôles de veneurs qu'ils allaient voir bientôt à l'œuvre.

Il réussit si bien dans la tâche de se donner une attitude convenable, que quand Lormois, du haut de son limousin, lui fit signe d'approcher, il s'avança d'un air aussi confit en respect qu'il aurait pu le prendre pour aborder le comte de Ranty son ancien maître.

Il salua l'assistance, en promenant un regard mo-

deste et soumis sur toutes les personnes qui la composaient, remit avec dignité le cordeau de son limier à l'un des gardes, se planta dans la posture que les professeurs de danse et les maîtres d'armes appellent la troisième position, et là il attendit, suivant l'usage invariablement adopté par les piqueurs élevés à la bonne école, qu'on voulût bien l'autoriser à parler.

— Eh bien ! La Branche, qu'as-tu de satisfaisant à nous apprendre? — demanda Lormois qui venait de se rappeler tout à coup avoir entendu dire que les grands seigneurs du régime déchu, quand ils étaient en humeur de rire, daignaient parfois faire à leurs gens l'honneur de les tutoyer.

La Branche s'inclina de nouveau en faisant un pas en avant, dégagea sa tête du collet de son habit vert galonné, toussa deux ou trois fois, s'inclina encore et répondit avec lenteur afin d'appuyer sur chacune de ses paroles :

— Je crois, Messieurs, que je suis à même de donner à nos chiens une voie *de bon temps*. Le *gibier noir* a été très en mouvement toute cette nuit, parce que le gland commence de tomber des chênes. Mon limier a d'abord connaissance par les *hautes erres* de plusieurs *hardes* d'animaux qui s'en vont fuyant depuis hier soir. Plus tard, il se rabat

très-chaudement sur un *tiers-an pigache bien armé*, qui avait fait son *souil*, sur le matin, à la queue de l'étang des Castors, ainsi que je l'ai reconnu. Il nous aurait certainement procuré une fort belle chasse, mais je le retrouve plus loin en compagnie d'une laie et de marcassins qui ont encore *la livrée*, et alors je cesse de donner suite. Un peu après le lever du soleil, je continue ma quête aux alentours des forts taillis, et je trouve presque aussitôt les *mangeures* et *les boatis* d'un animal que je juge, d'après mes faibles connaissances, *très-grand vieux* sanglier, *quartenier* au moins, peut-être *solitaire*. Là-dessus, je me dis, — *La Branche, mon garçon, voilà ce qu'il te faut pour contenter des veneurs tels que ceux que tu dois avoir l'honneur de servir aujourd'hui*; — je prends alors mes *grands devants*, et je reconnais que mon animal reste derrière moi. Je reviens sur son *contre-pied*, je le raccourcis d'une vente d'une centaine d'arpents, il n'est pas venu jusque-là; je le raccourcis encore, Ravageau *tire sur le trait*, *mord la branche*, son poil se hérisse sur son dos, les pies et les geais font le diable autour de nous, et je comprends à tout ce manége que mon sanglier est tranquillement dans sa *bauge* à deux ou trois portées de pistolet de là. Nous nous retirons sans bruit, je *brise* partout où j'en

revois, je visite les *arrières* de l'enceinte, pour bien m'assurer qu'il n'y a pas de *faux rembucher*, et si rien n'est arrivé depuis ce temps-là, nous pouvons découpler de confiance et nous préparer à une rude journée.

Reverchon, qui avait écouté ce long discours en argot cynégétique avec une stupéfaction aussi complète que s'il eût été prononcé en langue chinoise, se pencha à l'oreille de Lormois, qui, lui, avait eu l'air de tout parfaitement comprendre, et lui dit :

— Seriez-vous, par hasard, au courant de tout ce qu'il nous a débité-là, citoyen, que vous paraissez si satisfait? Moi, j'ai cru un moment que le drôle, en sa qualité d'aristocrate, se moquait de nous. Je n'ài jamais entendu, depuis bientôt dix ans que je roule ma bosse un peu partout, semblable *baragouinage*.

— C'est le langage du métier de veneur, — répondit le maître de forges en prenant un petit air capable et en toisant du haut en bas l'ignorant capitaine avec un bienveillant mépris.

— C'est aussi bête que la théorie! — s'écria le capitaine, qui n'avait pas remarqué le ton dédaigneux de son interlocuteur; — mais, bah! — poursuivit-il, — de même qu'il n'est pas nécessaire de savoir *débagouler* la charge en douze temps pour

faire un bon soldat, je croisqu'on peut se dispenser d'apprendre tout ce grimoire de votre piqueur pour se bien divertir à la chasse.

— C'est possible, — répondit négligemment Lormois.

Puis, se retournant vers La Branche, qui se tenait immobile attendant ses ordres, il lui adressa quelques phrases entortillées qui semblaient lui donner ses instructions pour l'attaque, mais qui, en définitive, le laissaient complètement le maître de la diriger au gré de sa vieille expérience.

— Les armes de ces Messieurs sont-elles convenablement chargées? — demanda La Branche en interrogeant tout le monde d'un seul de ces regards pénétrants qui sont communs à presque tous les piqueurs. — Il est de mon devoir de les prévenir que, suivant mes connaissances, l'animal doit être dangereux.

— C'est bon! c'est bon! — répondirent les officiers, — dangereux ou non, votre *ermite* ne nous fera pas peur... Mille tonnerres! ce n'est pas un bataillon carré! Ne vous inquiétez que d'une chose, c'est de nous le montrer à bonne portée : le reste nous regarde.

La Branche salua, car il saluait toujours, et il alla se mettre à la tête de sa meute, sur un signe

que lui avait fait son maître de les conduire sur-le-champ à sa brisée.

Quand on eut bien examiné l'enceinte et reconnu que la voie ne laissait rien à désirer, le vieux Nicolas, sur l'ordre de M. Desmont, pria les tireurs de vouloir bien le suivre jusqu'à un chemin que le sanglier franchirait sans doute lorsqu'il aurait quitté sa bauge.

Arrivé là à leur tête, il les plaça successivement dans les postes les meilleurs, en leur recommandant à voix basse de ne faire ni mouvement, ni bruit, et de rester le ventre au bois et l'arme prête à faire feu jusqu'à ce que la chasse eût passé, si elle venait de leur côté, ce qui était à peu près certain.

Ces préparatifs d'embuscade étaient à peine terminés, que l'on entendit en même temps les premiers sons de la trompe de La Branche et les cris de Lormois et du second piqueur, qui venaient de découpler en une seule masse leurs quarante chiens sur la brisée. Les aboiements de la meute se mêlèrent immédiatement à ces bruits émouvants déjà, et avant que quelques secondes se fussent écoulées, une terrible bataille se livrait autour de la bauge du solitaire, qui avait attendu bravement l'ennemi. Un chien fut tué, plusieurs reçurent des blessures

plus ou moins graves ; mais La Branche et le maître de forges se jetèrent résolument au fort, et le sanglier, effrayé par leur présence, se décida à fuir dans la direction des tireurs, ainsi que le vieux Nicolas l'avait prévu.

C'était effectivement une bête monstrueuse, du plus formidable aspect.

Ce fut Reverchon qui l'aperçut le premier.

Sans expérience aucune, mais brave comme un César, le capitaine le tira en pointe sans lui donner le temps de se montrer en plein travers, et il le manqua de ses deux coups.

L'animal alors, comme s'il eût deviné qu'il avait affaire à des maladroits, longea d'un bout à l'autre toute la ligne des tireurs, au lieu de rebrousser chemin ou de continuer à percer droit devant lui, et il reçut ainsi une douzaine de nouveaux coups de fusil, partis de six mains différentes également inexpérimentées, dont pas un seul ne fut assez bien dirigé pour l'atteindre.

Cette fusillade n'avait pas fini de gronder dans les profondeurs de la forêt, et la fumée ne s'était pas encore élevée au-dessus des plus hautes branches du taillis, que déjà La Branche accourait au grand galop d'un côté, tandis que le vieux Nicolas,

qui s'était sournoisement tenu à l'écart, arrivait de l'autre.

Quoique la chasse s'en allât bon train, preuve certaine que le sanglier n'était pas moins bien portant qu'avant le feu de peloton qu'il venait de recevoir presque à brûle-bourre, le malin piqueur et son digne compère le garde eurent l'air de croire qu'il pouvait être mortellement blessé, et ce fut très-sérieusement en apparence qu'ils examinèrent, les uns après les autres, tous les endroits où l'on avait tiré. Quelques-unes des balles avaient frappé en terre : deux ou trois à six pieds de hauteur dans les gaulis ; de tout le reste, on ne retrouvait pas la moindre trace, ce qui fit insinuer à La Branche que l'animal pouvait bien l'avoir emporté dans ses *armures* : il va sans dire qu'il n'en croyait pas un mot.

— Maintenant, Messieurs, — ajouta-t-il en montant à cheval pour rejoindre la chasse qui s'éloignait rapidement, — suivez de votre mieux le père Nicolas ; conformez-vous à ses avis, il vous mettra certainement à même de prendre votre revanche avant la fin de la journée..... Quant à mes chiens, ils ne lâcheront pas pied, je vous le jure, foi de La Branche !

Et il disparut sous bois en sonnant de joyeux

bien-aller, qu'on entendit jusqu'au moment où il les remplaça par des cris qu'il adressait à ses chiens, au milieu desquels il se retrouvait de nouveau.

Il faut rendre cette justice à nos officiers, que s'ils avaient été tireurs peu habiles, ils se montrèrent intrépides et persévérants marcheurs. Les côtes les plus rapides et les fourrés les plus épais ne les rebutèrent pas. A deux ou trois reprises même, sur de très-vagues indications que leur donnait le vieux garde, ils coururent à perdre haleine pendant un quart de lieue pour gagner la tête de la chasse, qu'ils trouvaient invariablement passée quand ils arrivaient sur le point indiqué. Plus avisés, ils auraient soupçonné peut-être qu'il existait un complot organisé pour les empêcher d'être redoutables au retour en les mettant sur les dents; mais l'idée de cette ruse de guerre ne se présenta à l'esprit d'aucun d'eux. Ils avaient d'ailleurs pris goût à cette lutte contre une sorte de monstre dont l'aspect, bien plus terrible qu'ils ne l'avaient supposé, leur faisait entrevoir un triomphe qui flattait leur amour-propre. Les cris féroces des chiens et les accords retentissants de trompe, que la brise leur apportait par intervalle, ensemble ou séparément, avaient fini par agir sur ces natures énergiques comme le bruit du tambour battant la charge. Le

solitaire, pour ces gens à tête chaude sans cervelle, était devenu une manière de duc de Brunswiek, qu'ils voulaient poursuivre à outrance jusqu'à ce qu'ils se fussent trouvés une seconde fois face à face avec lui. Quand la meute semblait se rabattre sur eux, ils s'embusquaient derrière un buisson ou un arbre, chacun au gré de son inspiration, examinaient l'état de lenrs amorces, passaient l'ongle sur les deux pierres de leur fusil, et attendaient, en retenant leur souffle, l'ennemi qui trompait toujours leur espérance. Lorsqu'ils rencontraient le maître de forge galopant sur son limousin couvert d'écume, ce qui leur arriva plusieurs fois dans la matinée, ils le remerciaient avec une effusion bruyante et cordiale du plaisir tout nouveau qu'ils lui devaient ; enfin, ils en étaient venus à traiter avec une considération presque respectueuse maître La Branche, qui accourait de temps en temps leur sonner des *bien-aller* aux oreilles pour les tenir en haleine jusqu'au dernier moment, et qui ne les quittait jamais sans leur décocher, toujours chapeau bas, quelques-unes de ces bonnes railleries de piqueur dont on ne saisit bien le sens que quand on est depuis longtemps rompu au métier.

L'équipage de Lormois faisait merveille, comme s'il eût été aussi du complot dont nous avons dit

un mot en passant. Jamais il ne s'était montré plus criant, plus mordant, plus persévérant depuis qu'il avait acquis de la renommée en Champagne, cette terre classique de la chasse au sanglier. Le solitaire avait beau essayer tour à tour du système de la course rapide sans regarder derrière lui, et de celui de la marche lente en se retournant de moment en moment pour montrer sa formidable hure, toute rouge encore du sang des premières victimes frappées à l'attaque, rien ne décourageait cette vaillante et savante meute qui se rappelait toujours les leçons de son premier maître, l'un des plus courageux et des plus habiles veneurs de France. Il y eut cependant un change sur un ragot, au bout de deux heures de chasse à peu près; mais cinq à six vieux chiens de tête gardèrent la bonne voie, et La Branche, à force de courir, de crier et de distribuer une grêle de coups de fouet à droite, à gauche, en avant et en arrière, finit par rompre les étourdis, qu'il entraîna ensuite au triple galop sur les pas des infaillibles.

Alors la chasse redevint aussi animée que si elle ne durait pas déjà depuis quatre heures.

Les officiers, que le hasard avait rendus témoins de la belle manœuvre cynégétique que nous venons de raconter en quelques lignes, s'étonnèrent

grandement qu'il y eût des chiens dont l'odorat était assez subtil pour pouvoir distinguer l'odeur du sanglier qu'ils suivaient depuis le matin de celle de l'animal qui les avait surpris en passant à l'improviste sous leurs nez. Ils ne pouvaient aussi cesser de s'émerveiller que La Branche eût deviné si vite qu'il y avait deux chasses, et il fallut que le digne piqueur leur donnât, du haut de son cheval, l'explication de ces deux faits, explication à laquelle ils ne comprirent pas un mot, mais qui les intéressa vivement, parce que la passion survenue à un certain degré de violence se contente de peu.

M. Desmont, quoiqu'il n'eût plus ses jambes de quinze ans, ne s'était pas séparé jusqu'alors de nos officiers, auxquels il présentait de temps en temps et particulièrement après chaque traite un peu longue, une énorme gourde pleine de vieux kirschwaser de la forêt Noire, que portait en bandoulière un jeune gars alerte et bien découplé, qui semblait n'avoir pas d'autres fonctions. Les futurs exterminateurs des *Kinserlicks* trouvaient décidément l'économe de l'abbaye le meilleur homme du monde, et n'acceptaient jamais son généreux liquide sans boire à sa santé, en lui déclarant qu'ils le tenaient, lui, pour un excellent patriote, et la citoyenne abbesse, sa maîtresse, pour une bonne

républicaine, qui n'avait que le tort d'être restée béguine et de continuer, en dépit de la loi, à cacher ses nonnes, toutes jolies comme des amours, à l'exception des deux vieilles sourdes du réfectoire.

Et tout en causant et buvant, on marchait, on marchait à travers cette immense forêt de Clefmont, presque partout montagneuse, on traversait la rivière, souvent ayant de l'eau jusqu'aux genoux, ce qui causait toujours un peu de roideur dans les membres quelques instants après, et on s'arrêtait parfois, trempé de sueur, dans des carrefours de futaies où le vent était bien plus froid qu'ailleurs. Tout cela n'empêchait pas de rire, de bavarder et de se promettre une soirée gaie, après une matinée des plus amusantes.

Mais on a beau avoir du *cœur au ventre*, un moral insouciant et robuste, et être accoutumé de longue date à faire quinze ou vingt étapes de suite sur un grand chemin, on ne court pas impunément tout un jour dans des sentiers montueux et rocailleux, et sous des taillis qui donnent autant de besogne aux bras qu'aux jambes, sans compter que la tête est parfois obligée de se mettre de la partie pour les percer.

Il arriva donc que, vers les trois heures de l'après-midi, nos officiers, fort gaillards jusque-là,

commencèrent à éprouver quelques symptômes très-visibles d'épuisement de leurs forces.

Ils continuèrent cependant à suivre la chasse, qui était toujours aussi vive que peu d'instants après l'attaque du matin; mais ils ne cherchaient plus à se devancer les uns les autres par émulation d'ardeur, et quand ils s'arrêtaient pour écouter, ils étaient plus volontiers disposés à croire qu'il valait mieux attendre sur le point où ils se trouvaient que de se remettre tout de suite à cheminer. Dans ces occasions-là, le père Nicolas, que son grand âge n'empêchait pas d'arpenter le terrain avec une vigueur soutenue de Huron, et l'économe, qui, sous le prétexte doublement légitime de sa soixantaine et de son embonpoint, avait pris depuis peu le cheval du second piqueur, étaient invariablement d'avis que le moment de l'hallali approchait, et que dans une semblable circonstance il fallait à tout prix serrer les chiens de près, comme il est d'usage dans les armées de se diriger sur les points où le canon gronde le plus fort, parce qu'il y a à parier que c'est là que se décidera le sort de la bataille. Nos officiers alors se résignaient à faire une nouvelle pointe du côté où criait la meute; seulement, quand il leur arrivait, au milieu de ces suprêmes efforts, de voir passer Lormois sur son li-

mousin, ils ne lui montraient pas des physionomies aussi gracieuses dans leur expression de joie et de reconnaissance que le matin, et même le farouche Champagnat lui décocha deux ou trois fois au passage l'épithète de *chien d'aristocrate*.

La nuit vint sans amener un changement dans l'état des choses, tel que nous venons de le rapporter. Le solitaire persistait dans son système de longues *refuites* alternant avec de courts abois, durant lesquels il y avait toujours quelques chiens blessés, et dont M. Desmont et le père Nicolas tiraient un merveilleux parti pour ranimer passagèrement l'ardeur de nos pauvres officiers, qui tout décidément n'en pouvaient plus. Ils juraient, sacraient, maugréaient en se traînant à la file par les chemins et sentiers, déjà noyés dans la brume du soir, mais cependant aucun d'eux jusque-là n'avait prononcé le mot fatal de *retraite*, qui est le *sauve-qui-peut* des chasseurs en détresse, et tous se flattaient encore qu'ils pourraient assister au dénouement du drame, dont ils avaient vu les débuts et suivi de loin les diverses péripéties, et même y prendre part dans la mesure de l'énergie physique qui leur restait.

Ils venaient de gravir avec des efforts inouïs une côte caillouteuse, et pour gagner une petite vallée,

au fond de laquelle le solitaire tenait de nouveau tête aux chiens, ils n'avaient plus qu'à descendre une pente gazonnée qui eût été un repos pour leurs pieds endoloris, lorsqu'ils aperçurent à la clarté douteuse du crépuscule à son déclin, La Branche qui accourait à eux au galop.

— Il va sans doute nous apprendre quelque chose de nouveau, — dirent en même temps M. Desmont et le vieux garde Nicolas, en reconnaissant leur ami La Branche qui venait droit à eux de toute la vitesse de son cheval, ainsi que nos lecteurs l'ont vu à la fin du chapitre précédent.

— S'il pouvait donc nous annoncer que le moment est enfin arrivé d'aborder à la baïonnette cet ennemi qui nous a tant fait courir, — murmurèrent les officiers entre eux et à voix basse.

— Messieurs, — cria du haut de son cheval le piqueur en se découvrant, — si nous nous entêtions plus longtemps ce soir après ce diable de sanglier, nos chiens seraient tout à fait hors d'état d'avoir l'honneur de vous faire prendre un cerf dans la journée de demain. Mon maître me charge donc de vous avertir qu'il va rompre... et, tenez, le voilà justement qui sonne et appelle là-bas de toutes ses forces... C'est une bien belle chasse que vous avez eue là, messieurs, — continua-t-il d'un

ton tout à la fois respectueux et goguenard, — et je pense qu'elle vous aura procuré beaucoup d'agrément. L'hallali vous a manqué, c'est vrai, mais vous pouvez y compter pour celle de demain. Je suis entièrement à vos ordres maintenant pour vous ramener à l'abbaye : nous trouverons monsieur au bas de cette petite colline.

— Et combien aurons-nous de chemin à faire en prenant le plus court? — demanda Reverchon, qui venait de se laisser tomber tout de son long sur l'herbe humectée de la rosée du soir, à l'exemple de ses compagnons, déjà étendus autour de lui dans les différentes attitudes de la fatigue parvenue à ce degré de violence qui fait qu'elle ne songe plus à dissimuler.

— Trois petites lieues seulement, monsieur le capitaine, — répondit La Branche, en s'inclinant sur le cou de son cheval; — mais par exemple ça monte toujours un peu, et il y a une grande côte caillouteuse qui est bien difficile. Vous aurez moins de peine à la gravir à pied que nous à cheval.

— Trois heures et toujours monter! Mille tonnerres! plutôt bivouaquer à cette place sans feu ni vivres! Qu'en pensez-vous, camarades?

Les camarades, à l'unanimité moins un, furent

d'avis que s'il y avait plus d'une demi-lieue de distance à parcourir pour regagner Clefmont, c'était une entreprise au-dessus de leurs forces, et qu'en conséquence ils aimaient mieux aussi passer toute la nuit à la belle étoile et écouter crier leurs ventres jusqu'au lendemain, que de se remettre en route avec la perspective d'un trajet tel que celui dont le citoyen piqueur venait de les entretenir.

— Quoi! nous n'aurions pas le cœur de retourner à l'abbaye, où nous sommes sans doute attendus! — s'écria avec le ton de l'indignation l'adjudant-major Buy, en se soulevant sur un de ses coudes. — Reposons-nous ici pendant quelques minutes; prions le citoyen Desmont de nous prêter encore une fois sa gourde, qui ne doit pas être tout à fait vide; mais ensuite reprenons coûte que coûte le chemin de la maison.

Si ces énergiques paroles ne soulevèrent pas d'objections, le morne silence qui les accueillit prouvait du reste qu'elles n'étaient du goût de personne. Alors M. Desmont éleva doucement sa voix craintive et proposa aux chasseurs exténués de les conduire dans une des fermes de l'abbaye, où ils ne seraient certainement pas traités comme au couvent même, mais où ils recevraient une hospitalité

plus que suffisante pour de braves militaires accoutumés à bien d'autres hasards.

— Et votre ferme elle est bien loin d'ici, citoyen économe? — demanda Reverchon.

— Deux portées de fusil seulement, messieurs. Si la nuit était moins sombre, vous pourriez voir le toit de la grange dans ces grands chênes qui sont à votre droite.

Un profond soupir de soulagement sortit de la poitrine de six des sept officiers, et l'adjudant-major prononça entre ses dents, serrées par la colère, une demi-douzaine de jurons formidables.

Il aurait volontiers couru le risque de passer six mois à l'hôpital, pour revoir, le soir même, les murailles de l'abbaye de Clefmont, mais il sentait bien qu'il ne pouvait y retourner seul, et la résolution que venaient de prendre ses camarades l'exaspérait.

Pendant que ceci se passait, on entendait, dans le fond de la petite vallée, Lormois et son piqueur en second qui sonnaient force appels et criaient à tue-tête pour rompre les chiens, dont quelques-uns tenaient évidemment le sanglier aux abois. Peu à peu ces bruits lointains cessèrent, et alors La Branche annonça que son maître était parvenu probablement à rassembler toute sa meute, et

qu'il devait attendre ces messieurs au bas de la colline.

— C'est justement le chemin le plus court et le plus facile pour gagner la ferme de Ravière, — se hâta d'ajouter l'économe en prenant la parole à son tour. — Monsieur La Branche, — poursuivit-il, — puisque vous ne faites rien ici, vous devriez précéder ces messieurs là-bas, pour dire à madame Bouquet de préparer à souper pour une douzaine de personnes, et autant de lits qu'elle pourra.

Le piqueur s'éloigna au grand trot pendant que la gourde de M. Desmont circulait parmi les chasseurs couchés sur l'herbe, et quelques minutes après, toute la bande éclopée se mit à descendre la petite colline sous la conduite du père Nicolas, dont le pas était encore assez gaillard pour le maintenir sans trop de peine à côté du cheval que montait l'économe, lequel cheminait à une portée de pistolet en avant.

— Dites donc, monsieur Desmont, — marmotta le vieux garde, en marchant sur la pointe du pied pour s'approcher davantage de l'oreille de son interlocuteur, — nous avons joliment réussi pour aujourd'hui. Sont-ils las! sont-ils las! — continua-t-il en désignant du geste pardessus son épaule les officiers qu'on entendait geindre, trébucher et

jurer sourdement à une vingtaine de pas en arrière.
— Madame l'abbesse va être *ben* contente d'être débarrassée comme ça de ce *ch'ti* (1) monde. Elle voulait pas me croire à ce matin quand je lui disais qu'elle ferait peut-être bien d'envoyer des vivres chez les Bouquet, et elle m'a répondu : — *Vous aurez beau faire, mes enfants, vous ne les empêcherez pas de revenir coucher ici ce soir.* — Ah ! ils pourraient *ben* y coucher, monsieur Desmont ils ne songeraient guère à la malice dans l'état qui sont. La Branche nous a crânement *ben* arrangé tout ça.

Le père Nicolas aurait sans doute continué encore longtemps sur ce ton, mais on atteignait en ce moment le fond de la vallée, où se trouvait déjà le maître de forges qui avait fini de rallier jusqu'au dernier chien de sa meute.

Celle-ci se tenait à quelques pas de lui sous la garde du second piqueur, qui était obligé de lui présenter à chaque instant le fouet pour maintenir les plus ardents de la bande qui voulaient absolument retourner au sanglier, laissé par eux dans un fort peu éloigné de là.

— C'est le jour qui nous a manqué, camarades,

(1) Terme de mépris en patois champenois et bourguignon.

— cria Lormois, quand les officiers l'abordèrent clopin clopant.

— A vous il n'a manqué que le jour, — répondit Reverchon, — mais à nous qui avons marché depuis ce matin comme des dératés, il nous manque aussi les jambes maintenant. C'est bien amusant la chasse, mais ça doit l'être bien plus encore quand on est à cheval. Ceci sans reproche, citoyen Lormois.

— Est-ce que vous renonceriez à recommencer demain? — répondit celui-ci.

— Nous ne renonçons à rien, mille tonnerres! Mais pour ce soir nous sommes tous crevés de fatigue; et, pour ma part, je verrais un *Kinserlik* en haut de la montagne, ou la plus jolie nonne de l'abbaye de Clefmont, à votre choix, que je n'aurais pas le cœur de la remonter.

— Un peu de courage, messieurs, — dit l'économe, de sa voix la plus insinuante. — Nous serons à la ferme avant cinq minutes, et là vous verrez comme un bon feu vous remettra vite. Tenez! cette grande lumière, c'est l'ouverture qui se trouve justement en face de la cheminée.

Les regards des officiers prirent tous cette direction, et les plus fatigués d'entre eux témoignèrent leur satisfaction de la façon la moins dissimulée.

— Nous ne retournons donc pas à l'abbaye ? — demanda le maître de forges, qui, tout naturellement, n'était pas du complot ourdi par son piqueur, M. Desmont et le vieux Nicolas.

— Il ne tient qu'à vous d'y aller coucher, — repartit le capitaine.

— Si vous faites cela, citoyen Lormois, je vous suivrai, — dit l'adjudant-major d'un ton résolu.

Cette proposition ne fut nullement du goût de notre maître de forges, qui était toujours dans la conviction que du moment où il se séparerait de la masse de ses compagnons, la terrible abbesse lui ferait faire un procès-verbal ; force fut donc au pauvre adjudant-major de refréner encore une fois son violent désir de revoir certaine tourière qui était pour lui toute l'abbaye de Clefmont, et il suivit, la tête basse et l'œil farouche, les autres chasseurs, que l'économe venait d'engager à se remettre en marche pour franchir la très-petite distance qui les séparait encore de leur gîte improvisé.

L'aspect réjouissant qu'offrait l'intérieur de la ferme, éclairée par un feu splendide, fut déjà un commencement de repos pour nos veneurs presque forcés, des mains obligeantes leur avaient préparé

d'avance des siéges autour du foyer, et une hôtesse accorte s'était hâtée de leur dire qu'ils étaient les bien venus sous son toit.

Tout annonçait d'ailleurs que l'hospitalité de Ravière serait sous tous les rapports suffisamment réparatrice. Des broches tournaient déjà, toutes chargées de viandes, devant l'immense cheminée ; la fermière s'agitait aux alentours d'un vaste fourneau d'où s'échappaient des tourbillons de vapeur très-agréables à l'odorat de gens à jeun depuis le matin, et l'on entendait sur le plancher sonore des pièces de l'étage supérieur, des bruits de pas précipités qui semblaient dire : — *Il y a là haut deux ou trois Maritornes aux mains rouges et aux yeux effarés qui font des lits à tour de bras.*

Quand La Branche eut installé son équipage dans la chaude bergerie qui devait lui servir de chenil pour jusqu'au lendemain matin, il vint rejoindre les chasseurs dans la grande salle commune de la ferme, où il se tint d'abord à l'écart, en serviteur bien appris qu'il était et en observateur d profession.

Durant toute cette chasse, dirigée par lui de manière à amener inévitablement le résultat que nos lecteurs connaissent par les paroles du vieux Nicolas à M. Desmont, La Branche n'avait pas laissé échap-

per une seule occasion de goguenarder les nouveaux amis de son maître. Ceux-ci cependant avaient fini par lui savoir gré, grâce à leur profonde ignorance des règles de la vénerie, de la peine qu'il avait paru prendre afin de leur faire passer une journée aussi agréable que possible, tout en les fatiguant outre mesure, par excès de zèle sans doute. Ils ne l'eurent donc pas plutôt aperçu dans le coin obscur où il se cachait pour mieux jouir de son triomphe, qu'ils le firent venir dans le cercle formé par eux autour de la cheminée, et qu'ils se mirent à causer avec lui en bons camarades.

La Branche, toujours en employant force termes techniques, eut réponse à tout. Il expliqua de la façon la plus claire en apparence comment sur douze ou quatorze coups de fusils, tirés presque à bout portant sur un animal d'une taille monstrueuse, aucun ne l'avait atteint assez gravement pour ralentir sa course. Il compara sans le moindre scrupule l'*armure* d'un très-vieux sanglier à ces cuirasses à l'abri de la balle que tous les militaires connaissent, et il trouva le moyen de persuader à ces maladroits, que pour avoir manqué leur animal, ils n'en étaient peut-être pas moins de très-habiles tireurs. Arrivant ensuite à la partie projetée pour le lendemain. il leur fit comprendre

que le cerf ne s'attaquait qu'à l'arme blanche, et qu'il était de leur devoir de ne se servir contre celui qu'ils chasseraient que de leurs sabres d'officiers, dont ils ne s'étaient pas séparés, heureusement. Dans tout cela, il ne fut pas une seule fois contredit par son maître, qui, à la vérité, n'en savait pas beaucoup plus en fait de chasse que les braves du onzième de ligne.

Le feu avait produit son effet, et quand la fermière vint annoncer que le souper était prêt dans la pièce voisine, nos piétons, si recrus naguère, purent espérer qu'après une bonne nuit, ils seraient de force à chasser de nouveau le lendemain, et même à retourner à l'abbaye après la mort du cerf, dont La Branche répondait sur sa tête.

Ce fut dans ces dispositions qu'ils passèrent à table, les pieds toujours endoloris, les jambes encore un peu roides, mais le cœur tout ranimé et l'imagination réjouie par des pensées agréables. Seul, l'adjudant-major continuait à rester sombre et silencieux, plus même qu'il ne l'était depuis la veille.

Grâce aux provisions envoyées à tout hasard par l'abbesse, d'après le conseil du malin père Nicolas, le festin improvisé de madame Bouquet aurait pu contenter des gens plus difficiles que nos officiers,

et même que le citoyen Lormois, qui n'était pas accoutumé à faire grande chère chez lui, tout futur aristocrate qu'il fût. La soupe au fromage était onctueuse et de haut goût; les tranches de jambon passées à la poêle cuites à point; la matelote de truites savoureuse, et le quartier de veau rôti, entouré de poulets et de dindonneaux, ses camarades de broche, aurait suffi à lui seul à satisfaire les vigoureux appétits de nos huit affamés.

Ceux-ci avaient certainement depuis le matin rêvé et caressé l'espoir d'une autre fin de journée, et cependant une demi-heure ne s'était pas écoulée encore, qu'ils étaient tous, sauf toujours le morose Buy, d'une gaîté franchement épanouie, beaucoup plus naturelle que celle qu'ils avaient montrée pendant leur souper du soir précédent. Sans se rendre compte de ce qu'ils éprouvaient, il y avait en eux une sorte d'allégement d'esprit qu'ils ne se souvenaient pas avoir ressenti la veille au milieu de leurs coupables folies, et qui venait à leur insu de la conviction où ils étaient que leur présence ne pouvait être un sujet de trouble pour personne dans cette demeure rustique, où il n'y avait à effaroucher que la pudeur de madame Bouquet, magnifique commère aux yeux noirs et aux hanches rebondies. Larcher et Champagnat eux-mêmes,

bien assis et largement abreuvés d'un petit vin clair et pétillant de Thivet qui arrivait sur la table dans d'énormes brocs qu'on semblait remplir à une source inépuisable ; Larcher et Champagnat, — disons-nous, — ne songeaient aux *Béguines* de Clefmont que pour se féliciter intérieurement de n'avoir pas eu, dans l'état où ils étaient, trois lieues à faire pour réaliser leur projet de danser la Monaco avec elles. Tous ces envahisseurs de couvents et tous ces séducteurs expéditifs de nonnes effrayées étaient, grâce à l'influence heureuse de cette bonne et saine passion de la chasse qui s'était emparée d'eux tout à coup, devenus de vrais disciples de saint Hubert, ne songeant point à mal pour le moment, et se réjouissant avec bonhomie à l'idée de prendre le lendemain sur un cerf la revanche du tour que leur avait joué le solitaire en les promenant, sans autre résultat qu'une horrible fatigue pour eux, depuis le matin jusqu'au soir.

Ce retour à de bons sentiments reposait-il sur un fond bien solide? C'est ce que la fin prochaine de cette histoire nous apprendra.

Tous les hommes qui ont beaucoup chassé dans leur vie savent par de nombreuses expériences que tel qui se serait volontiers mis au lit en arrivant dans un gîte quelconque après une journée très-

fatigante, n'est plus aussi pressé d'aller dormir quand une fois il est à table en bonne et joyeuse compagnie.

En pareil cas, d'abord, on est presque toujours prodigieusement altéré, et, ensuite, on éprouve une certaine répugnance à quitter sa chaise, si dure qu'elle soit, même pour un matelas moelleux, qu'il faut aller chercher souvent à un autre étage.

Nos lecteurs ne seront donc nullement surpris quand nous leur dirons que la soirée était déjà fort avancée lorsque nos chasseurs commencèrent à s'entretenir vaguement de la nécessité de réparer leurs forces au moyen de quelques heures de paisible de sommeil.

M. Desmont, sans combattre précisément ce désir, exprima celui de boire à la santé des hôtes de madame l'abbesse de Clefmont, sa digne maîtresse, avec un liquide un peu plus généreux et d'une origine moins obscure que le petit vin rosé de Thivet qui circulait autour de la table depuis le commencement du souper.

Et comme il vit sur les visages des huit convives que sa proposition était du goût de tout le monde, il fit un signe à la belle fermière pour l'appeler à lui, et ils échangèrent quelques paroles à voix basse.

Madame Bouquet sortit, et trois minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'elle revenait avec son mari, portant à eux deux un énorme panier rempli de bouteilles de vin de Champagne, mousseux sans doute, car il était soigneusement ficelé et goudronné.

— C'est un présent que j'ai reçu pour mes noces de monsieur l'économe, — dit la fermière, en baissant ses yeux égrillards qui n'en brillèrent que mieux quand elle releva ses paupières. — Je le gardais pour une bonne occasion, — continua-t-elle en enveloppant tous les officiers dans un regard coquet jusqu'à la provocation, — mais comme je n'en trouverais jamais une meilleure que celle-ci, buvez-en tout votre content, messieurs ; ça nous fera plus de plaisir, à mon homme et à moi, que si nous le buvions nous-mêmes.

— Ah ! ah ! citoyen Desmont, — s'écria le capitaine, pendant que ses camarades s'emparaient des bouteilles et se disposaient à en faire sauter les bouchons avec le plus de fracas de possible, — vous faites comme cela des cadeaux aux jeunes filles qui se marient... Et qu'en pense la citoyenne abbesse? Un économe de couvent, ça devrait être toujours vertueux.

M. Desmont, qui s'était peut-être un peu dé-

parti, ce soir-là, de sa sobriété habituelle, soit par entraînement, soit par calcul pour gagner la confiance des hôtes de l'abbaye ; M. Desmont repoussa assez mollement l'attaque du jovial Reverchon, et il prit même pour lui répondre un petit ton de fatuité hypocrite qui réjouit fort toute l'assistance, déjà de très-bonne humeur.

On se remit donc à boire de plus belle, et le vin des noces de madame Bouquet fut reconnu digne de ses beaux yeux ; puis on fit venir de la cuisine, où ils soupaient de leur côté, La Branche et le père Nicolas, pour les remercier encore de toute la peine qu'ils s'étaient donnée afin de faire faire une maîtresse chasse aux défenseurs de la patrie ici présents. On leur offrit ensuite des verres pleins ; on trinqua avec eux au nom de la fraternité républicaine, et on promit au brave piqueur de ne pas oublier, le lendemain, sa recommandation de n'attaquer le cerf qu'à l'arme blanche.

En un mot, ces bonnes dupes n'avaient pas encore montré autant de reconnaissance à leurs mystificateurs, dont le sang-froid, prudent et goguenard tout ensemble, ne se démentit pas un seul instant.

Il n'était pas loin de minuit quand on quitta la table ; mais comme les nuits sont longues au mois

de novembre, on avait au moins six ou sept heures de repos complet en perspective, et sous l'heureuse influence du vin de Champagne, chacun pensait qu'il ne lui en fallait pas davantage pour rentrer en possession de sa vigueur habituelle.

Avant de se séparer, tout avait été bien convenu avec La Branche, qui s'était de nouveau engagé à avoir au rapport du lendemain, qu'il viendrait faire à la ferme même, le plus magnifique de tous les dix-cors de la forêt de Clefmont, où il n'en manquait pas de beaux et de robustes.

Des gens qui ont marché tout un jour et bu tout un soir ne se livrent pas à de bien longues conversations quand une fois ils se trouvent en présence de leur chevet. A peine donc nos officiers parlèrent-ils de l'Abbaye, où ils comptaient cependant toujours retourner à la fin du jour suivant, et rester même vingt-quatre heures encore pour chasser une troisième fois.

On eût dit vraiment qu'il avait suffi de cette poursuite infructueuse du sanglier pour les transformer subitement en veneurs passionnés, de simples bambocheurs qu'ils étaient la veille.

Avant l'aube, et tandis que ces nouveaux convertis au culte de saint Hubert remplissaient du bruit de leurs ronflements sonores l'étage supérieur

de la ferme, M. Desmont, La Branche et le père Nicolas achevaient de boire un pot de vin blanc au coin du feu de la cuisine.

Ils étaient serrés les uns contre les autres comme des gens qui ont à échanger quelques communications importantes.

— Eh bien! mes enfants, — dit le premier à voix basse, tout en suivant du coin de l'œil la fermière qui allait et venait en jupon court dans son rez-de-chaussée pour préparer le déjeuner de ses hôtes encore endormis, — croyez-vous, moyennant tout ça, que vous réussirez aussi bien qu'hier?

— Je vous répondrai là-dessus ce soir, — repartit le piqueur, avec la réserve de sa profession, — mais nous ne négligerons rien pour ça, le vieux et moi... Nous allons toujours leur donner un fameux cerf à courir, et le bon Dieu fera le reste. En attendant, ils sont déjà bien plus raisonnables, ces croqueurs de nonnes. Voyez-vous, monsieur Desmont, il n'y a rien de tel que la chasse pour vous ranger un homme tant mauvais qu'il soit... Enfin, j'ai encore bonne idée pour aujourd'hui.

Là-dessus maître La Branche but un dernier coup de vin blanc, non sans avoir soulevé courtoisement son petit tricorne galonné, puis il s'en alla

passer la botte au cou de son limier favori Nestor, lequel dormait philosophiquement, assis sur son derrière, devant le feu, et il s'éloigna, suivi de son compagnon le garde, laissant l'économe en tête-à-tête avec madame Bouquet, dont le mari était déjà parti pour les champs.

Peu après, le jour se leva radieux, salué par les mille petites chansons mélancoliques ou joyeuses des rouges-gorges, des grives, des roitelets, des pinsons et des mésanges dispersés dans les vieux chênes qui entouraient la ferme de Ravière et ses vastes dépendances.

Bientôt le soleil montra à son tour son disque rouge au-dessus de l'horizon boisé, et ses premiers rayons firent étinceler comme une broderie de perles et de diamants la gelée blanche qui couvrait le sol et les feuilles que le vent d'automne n'avait pas encore flétries et emportées au loin.

— Je vas vite éveiller ces messieurs, — dit madame Bouquet, en se dirigeant vers l'escalier après avoir jeté un regard rapide sur un miroir suspendu à l'angle de la cheminée.

— J'irai moi-même, — répondit vivement le vertueux Desmont, en la retenant par sa jupe, — ça pourrait peut-être contrarier Bouquet... Ces officiers républicains, ça n'a pas de retenue.

Et il monta au premier étage.

Il trouva tous les chasseurs debout, réunis dans une seule pièce et causant avec une certaine vivacité.

On devine qu'il aurait bien voulu savoir de quoi il était question avant sa venue, mais dès qu'il s'était montré à la porte, un profond silence avait succédé brusquement au bruit de la discussion.

Il dissimula de son mieux sa curiosité un peu inquiète, et il s'avança dans la chambre, le sourire sur les lèvres.

— Vous venez nous annoncer qu'il est temps de partir, citoyen Desmont, — s'écria gaîment le capitaine.

— Nous sommes prêts, comme vous voyez, — dit le lieutenant Larcher, — et aussi dispos que si nous n'avions fait hier qu'une petite promenade de santé.

— Ma foi! nous avons été parfaitement traités ici, — reprit Reverchon, — mais cependant nous vous prévenons que nous voulons, coûte que coûte, aller coucher à l'abbaye ce soir, après la chasse, quand elle devrait finir encore plus tard que celle d'hier.

En prononçant ces dernières paroles, le capi-

taine promena sur ses camarades un regard qui avait l'air de leur dire : *Je commence déjà à vous tenir la promesse que je vous ai faite.*

On descendit ; on lutina à qui mieux mieux la brune et piquante fermière ; on déjeuna ensuite joyeusement, copieusement, et cependant un peu à la hâte, et, les pipes allumées, on s'en alla attendre sur le seuil de la ferme, le retour de La Branche qui ne pouvait plus être très-éloigné du rendez-vous indiqué par lui.

Dès qu'on l'aperçut à l'extrémité d'une des larges allées qui aboutissaient au domaine de Ravière, tous les chasseurs saluèrent son apparition par des cris d'allégresse, et Lormois ordonna sur-le-champ à son second piqueur d'aller coupler ses chiens et de lui amener son cheval.

Des veneurs de profession n'auraient pu montrer de plus impatients visages que ceux de nos officiers lorsque maître La Branche les aborda, le chapeau à la main.

Le rapport du chef d'équipage fut encore, s'il est possible, plus savant et plus détaillé que la veille : il est vrai qu'il avait à faire connaître les faits et gestes du roi pacifique de nos forêts.

Le digne piqueur n'omit rien. Il raconta d'abord comment il avait eu premièrement connaissance

de son animal, et de quelle manière il l'avait successivement jugé *par le pied*, les *portées*, les *foulées*, les *abattures* et les *fumées*. Il présenta même au capitaine Reverchon, quelque peu surpris d'un semblable hommage, un échantillon de ces dernières, mollement couché sur un lit de fougère sèche dans le pavillon de sa trompe. Il décrivit ensuite avec une sorte de poésie les allées et venues de son dix-cors dans les jeunes blés où il avait passé une partie de la nuit au *gagnage*, et en le ramenant en forêt il expliqua toutes les ruses du compère avant de se *rembucher ;* bref, il finit par donner le signalement exact de sa taille, de son port et de ses allures, car il l'avait fait bondir afin de le voir par corps, pour être plus sûr qu'il était bien animal *très courable*.

— Mais si vous l'avez fait bondir, — interrompit alors le capitaine Reverchon, — qui vous répond qu'il n'est pas à deux lieues de nous maintenant ?

Un sourire d'une finesse aristocratique passa sur les lèvres railleuses de La Branche, qui reprit en s'inclinant :

— Excusez-moi, monsieur le capitaine ; mais le cerf, lorsqu'on l'a mis sur pied avec précaution, ne va jamais bien loin. Le mien doit être à la *reposée*

à vingt pas au plus de l'endroit où je l'ai vu..... C'est le même, — continua-t-il en s'adressant plus particulièrement à l'économe, — qui nous a tué trois de nos meilleurs chiens dans un *faux hallali courant*, la veille du jour où mon ancien maître a passé *de l'autre côté*..... Vous devez vous souvenir de cette chasse, monsieur Desmont; car je crois bien me rappeler que vous y étiez.

L'économe fit un signe affirmatif, et La Branche reprit de nouveau pour clore le compte-rendu de ses opérations du matin :

— J'ai laissé le vieux Nicolas à la dernière de mes *brisées*, et deux de ses gardes rôdent tout autour de mon enceinte pour empêcher les pâtres d'en approcher avec leurs bestiaux. N'ayant plus que cela à craindre maintenant, nous sommes à peu près sûrs d'attaquer, messieurs..... Je vais casser une croûte, et je serai entièrement à vos ordres. La journée sera encore rude, si je ne me trompe; mais avec des veneurs tels que vous, tout ira bien.

Pendant que La Branche *cassait sa croûte* sous la forme d'une bonne carcasse de dindonneau, à laquelle tenaient encore une aile et une cuisse, nos chasseurs achevaient leurs pipes devant la porte de

la ferme, tous réunis en un seul groupe, et causaient joyeusement.

— Ça doit vous faire joliment plaisir, citoyen Lormois, — disait Reverchon au maître de forges, qui avait déjà enfourché son limousin, — de penser que vous allez chasser un cerf qui a tué trois chiens à un-ci-devant... Et quel honneur pour vous si vous alliez le prendre !

— Je le prendrai ou j'y laisserai ma peau ! — répondit le nouveau riche en mettant son chapeau de travers.

— Ça vaut bien ça, — reprit le capitaine. — Comptez que nous vous soutiendrons le mieux que nous pourrons. Nous sommes bien reposés, et nous venons de décider, mes camarades et moi, que pour être plus légers à la course et plus libres de nos mouvements dans la bataille, si nous avons le bonheur d'y assister, nous n'emporterons d'ici que nos épées... Citoyen Desmont, vous aurez bien la complaisance, n'est-ce pas, de nous faire transporter tous nos fusils à l'abbaye, où vous savez que nous tenons à coucher ce soir.

L'économe s'inclina en signe d'engagement de faire ce qu'on venait de lui demander, et la conversation joyeuse des officiers recommença pour ne plus être interrompue jusqu'au moment où La

Branche, ayant fait descendre sa dernière bouchée de pain et de viande à l'aide d'un dernier verre de vin, prit sa trompe et entonna la fanfare du départ, le pied dans l'étrier.

La distance à parcourir pour gagner l'enceinte où le dix-cors avait été remis n'était pas très-longue, mais il se trouvait, vers le milieu du trajet, une côte excessivement rapide à gravir, par un sentier tellement resserré entre deux gaulis épais, qu'il n'y pouvait passer à la fois qu'un cavalier, qu'un piéton ou qu'une couple de chiens.

Quand la troupe des veneurs fut arrivée là, les différents groupes qui la composaient durent nécessairement se diviser avant d'entrer dans le sentier.

Le piqueur en second ouvrit la marche, ayant derrière son cheval l'équipage deux par deux; Lormois venait ensuite précédant La Branche ; sur les pas de ce dernier, s'avançaient à la file les officiers du onzième de ligne, parmi lesquels se tenait M. Desmont, qui les quittait le moins possible, afin de chercher à découvrir dans leurs discours quelque chose de leurs projets. La marche était fermée par l'adjudant-major Buy et le sous-lieutenant Champagnat.

Depuis quelques instants, le premier s'était mis

à ralentir son pas, et bientôt son compagnon et lui se trouvèrent un peu en arrière du reste de la colonne qui escaladait lentement la pente presque à pic du défilé.

— Camarade Champagnat, — dit l'adjudant-major en se retournant brusquement pour se planter en face de l'ex-héros du 10 août; — il n'y a ici que vous et moi qui ayons du sang sous les ongles. Reverchon est une girouette que chacun fait tourner à sa guise; Larcher crie beaucoup, mais au fond il a peur du capitaine, et quant aux autres, il ne faut pas en parler : ils ne songent plus qu'à la chasse.

— Et vous, citoyen Buy, à quoi songez-vous ? — répondit Champagnat, — je peux bien vous le demander après votre conduite d'avant-hier.

— C'est vrai, Champagnat, que je n'ai pas été franc du collier; mais je m'en repens depuis que je vois comment ça tourne, et si vous voulez me jurer que vous n'avez pas les mêmes intentions que moi, je vous seconderai vigoureusement ce soir quand le moment d'agir sera venu.

— Eh bien ! laissez-moi passer devant vous, et contez-moi toute votre affaire en marchant; car si nous restions en arrière, on se douterait que nous complotons.

Le conseil était sage et il fut suivi. Lorsque l'échange des places eut été accompli, les deux interlocuteurs se remirent en mouvement pour rejoindre leurs compagnons qui avaient déjà gagné du terrain, et l'adjudant-major reprit la parole.

Il raconta à l'ancien sans-culotte qu'il était amoureux jusqu'à la folie de la jolie petite tourière qui avait ouvert le guichet, le soir de leur arrivée au couvent ; qu'il voulait absolument la revoir, l'enlever et l'épouser, et que s'il avait, l'avant-veille, soutenu le capitaine dans ses caponneries, c'est que lui, Buy, avait craint que dans un *branle-bas général* l'objet de sa passion ne tombât entre d'autres mains que les siennes.

— Ah ! c'était de la jalousie, — dit Champagnat, quand l'autre eut terminé sa confession et l'aveu de ses projets d'enlèvement. — Eh bien ! *nom de nom !* j'aime mieux ça. Qu'est-ce que vous voulez de moi, maintenant ? Que je n'aille pas sur vos brisées et que je vous aide à faire votre coup ? C'est convenu ; mais, sacrebleu ! si vous ne nous soutenez pas ce soir, Larcher et moi, quand nous sommerons le capitaine de remplir les engagements qu'il a pris envers nous ce matin, j'essayerai d'attraper votre nonne dans quelque coin, et du diable

si c'est vous qui avez sa première contredanse, camarade Buy.

— Comptez sur moi — dit l'adjudant-major avec une sombre résolution.

— Tâchons donc de nous retrouver deux ou trois fois encore pendant la chasse, — reprit Champagnat, — pour achever de convenir de nos faits... Faudra-t-il dire un mot à cette tête folle de Larcher?

— Oui, et ne négligez rien pour qu'il soit des nôtres... Maintenant pressons un peu le pas, car il me semble que l'on nous attend là-haut.

Effectivement l'équipage et tout le gros des veneurs venaient d'atteindre le plateau auquel aboutissait le sentier rapide, et sur l'observation de l'économe, que deux de ces messieurs n'avaient pas rallié encore, on s'était arrêté un moment pour leur laisser le temps de rejoindre, ce qui ne fut pas long.

— A présent, du silence, je vous prie, — dit La Branche, — car nous ne sommes plus très-loin de ma brisée.

Et comme le chemin était devenu large, il rassembla ses chiens en une seule masse compacte, et il prit les devants avec son second et Lormois, qui

n'était pas assez poli pour régler sa marche sur celle des piétons.

Ceux-ci, au surplus, firent si bien diligence, qu'il ne fut pas nécessaire de les attendre plus de trois ou quatre minutes sur le point de l'enceinte où l'on devait découpler. Là, le courtois et railleur La Branche leur montra à tous, ainsi qu'il eût fait s'il se fût trouvé en compagnie de veneurs consommés, la dernière *rentrée* de son animal, ses *portées*, ses *foulées*, etc., etc., et s'adressant ensuite au capitaine Reverchon, qu'il jugeait sans doute le plus qualifié des amis de son maître présents, il lui demanda s'il croyait, comme lui-même, qu'un tel dix-cors fût parfaitement *courable*.

— Permettez, mon camarade, — repartit Reverchon avec une brusquerie pleine de bonne humeur, — que je ne vous réponde que quand je l'aurai vu courir... Ma science ne va pas plus loin que cela.

Ce petit dialogue avait eu lieu à demi-voix, et il n'eût pas été prudent de le prolonger, même de cette manière, car déjà les chiens, qui avaient *flairé la branche* et aspiré à diverses reprises les émanations que leur apportait le vent, commençaient à donner des signes d'impatience d'une nature assez bruyante. Le piqueur, voyant cela, consulta pour la

forme son maître du regard, et Lormois ayant fait signe qu'il pouvait attaquer sur-le-champ, il mit pied à terre avec son second, pour procéder dans les règles à cette opération délicate.

On lâcha d'abord le vieux limier qui avait fait le bois le matin, et dès qu'il eut donné trois ou quatre coups de gueule très-chauds, on lui envoya un renfort d'une demi-douzaine de vétérans, en compagnie desquels il eut promptement chassé le dix-cors de sa *chambre*. Quand on jugea au redoublement des cris de cette sage et solide avant-garde, que l'animal était lancé, on découpla tout le reste de l'équipage, trépignant et hurlant d'ardeur, et les trompes firent leur partie dans ce concert, que nos officiers entendaient pour la seconde fois, et qui les ravissait à leur faire craindre de ne pouvoir plus s'en passer à l'avenir.

— Messieurs, — leur cria La Branche en se disposant à remonter à cheval pour gagner la tête de la meute, —je n'ai pas autre chose à vous dire que de vous engager à marcher toujours dans la direction où vous entendrez des chiens ou des trompes; puis, si vous vous trouvez à l'hallali, il y a deux manières de frapper le cerf : un coup de pointe vigoureux au défaut de l'épaule pour arriver au cœur,

ou un coup de revers sur l'arrière-main pour lui couper les jarrets.

Lormois lança son limousin vers une jeune taille, du côté de laquelle le dix-cors semblait se diriger, et M. Desmont engagea les veneurs à pied à le suivre, lui, leur promettant l'assistance du père Nicolas si ses forces trahissaient son bon vouloir avant la fin de la journée.

On chemina gaîment dans un sentier qui traversait diagonalement une futaie d'une vaste étendue. Les bruits de la chasse arrivaient toujours aux oreilles de nos officiers, comme pour les maintenir en haleine, et en effet ils paraissaient de minute en minute plus ardents et plus légers. Ce fut bien autre chose encore lorsque, parvenus à l'extrémité de la futaie, dont la lisière bordait une petite plaine d'un quart de lieue de large, ils virent défiler toute la chasse à une portée de fusil devant eux. Le cerf d'abord franchissant les sillons, la tête haute ; l'équipage volant sur ses traces en remplissant l'air de ses réjouissantes clameurs, et enfin, derrière la meute, La Branche et son second sonnant d'incessants *bien aller*, au milieu desquels Lormois, qui les suivait, jetait de temps en temps une note fausse : le tableau était ravissant et complet dans son genre.

La belle aurore du matin avait tenu toutes ses promesses. Le soleil était étincelant sans répandre toutefois une chaleur incommode ; une légère brise du nord-est courait silencieusement dans l'espace, portant ainsi, sans les couvrir, les enivrantes rumeurs du drame cynégétique dont la vieille forêt de Clefmont allait être encore le théâtre, et le sol, plus sablonneux que caillouteux dans ce canton, offrait à nos chasseurs à pied un nouveau délassement à leurs fatigues de la veille.

C'était une de ces rares journées de tout point favorables, comme saint Hubert en accorde quelquefois à ses disciples favoris.

A midi, quoique le cerf eût déjà fait beaucoup de chemin, les officiers n'avaient pas cessé d'entendre les cris de la meute et les fanfares des piqueurs, et ils s'étaient trouvés encore une fois sur le passage de la chasse elle-même.

Un peu plus tard dans la journée, Champagnat se rapprocha de l'adjudant-major, à qui il jeta brusquement ces mots dans l'oreille :

— J'ai parlé à Larcher : il nous soutiendra et il répond des trois autres... Il faudra bien que le capitaine marche.

V

Au sanglier le mière.
Au cerf la bière (1).

Environ vers les trois heures, alors que le soleil, toujours brillant, commençait à se rapprocher d'une manière inquiétante de l'horizon, le vieux Nicolas, qui assistait l'économe dans ses fonctions de guide, s'arrêta tout à coup et dit :

— Il me semble, monsieur Desmont, qu'il y a un petit bout de temps que nous n'avons entendu ni

(1) Vieux dicton français.

chiens ni trompes..... Ca paraissait bien venir par ici, pourtant, mais tout de même il serait peut-être sage d'écouter un peu avant de nous remettre en route, car si nous perdions la chasse maintenant, il y en aurait pour tout le reste de la journée.

On était en ce moment au sommet d'un mamelon très-élevé et couvert de bruyères et de genêts, au pied duquel s'ouvraient deux larges et profondes vallées se dirigeant l'une vers le Midi et l'autre vers le Nord.

Il y avait donc nécessité absolue de bien choisir entre ces directions diamétralement opposées, puisqu'il était impossible que la chasse fût en arrière.

Les veneurs se dispersèrent aussitôt à quelques pas les uns des autres, afin de prêter l'oreille avec plus de recueillement, et, au bout de sept ou huit minutes, ils se réunirent de nouveau pour se communiquer le résultat de leurs observations orales.

Tous ceux qui avaient écouté dans la direction du Nord étaient à peu près sûrs de n'avoir rien entendu qui fût de nature à les éclairer, mais leurs compagnons croyaient la chasse vers le Midi, le vent, qui avait changé depuis l'attaque, leur ayant apporté quelques sons vagues qui ressemblaient à

des aboiements interrompus et peu nombreux.

— Eh bien ! marchons vigoureusement par là, — reprit le vieux garde en étendant son bras vers la gauche ; — c'est, d'ailleurs, la refuite habituelle des cerfs de chez nous.

On se mit donc à descendre le mamelon à grands pas, puis l'on s'engagea dans d'épaisses broussailles qui garnissaient le fond de la vallée, et au milieu desquelles courait la petite rivière poissonneuse de la forêt de Clefmont dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises depuis le commencement de cette histoire.

Tout à coup, le vieux Nicolas, qui cheminait en avant sans prononcer une parole, fit halte une seconde fois, et s'écria avec l'accent de la satisfaction :

— Vous aviez raison, monsieur le capitaine : voilà La Branche qui sonne des *requêtés* devant nous. Il y a un défaut, et le cerf ruse parce qu'il est sur ses fins. Allongeons le pas, messieurs, afin de nous trouver présents lorsqu'on le relèvera, parce que l'hallali ne tardera guère après.

Si la charge eût battu sur un champ de bataille, nos officiers auraient montré difficilement une ardeur plus vive que celle dont ils parurent animés en cet instant ; ils s'élancèrent en poussant de

grandes acclamations de joie, et ils eurent promptement laissé derrière eux le brave économe.

Quant au vieux garde, il s'était mis à les suivre résolûment, et après un bon quart d'heure de course rapide, ils eurent la satisfaction de se voir tous au milieu des chiens, effectivement en défaut dans un taillis marécageux qui s'étendait sur les deux rives du petit cours d'eau.

Lormois, La Branche et le second piqueur étaient là aussi, cherchant à qui mieux mieux à retrouver leur animal, que le chef d'équipage regardait comme forcé si l'on parvenait à démêler ses ruses et à le remettre debout.

Malheureusement, il y avait d'autres bêtes de son espèce et des sangliers dans le même canton, ce qui troublait nécessairement la meute dans son travail, et obligeait les veneurs à une grande prudence, pour éviter un change qui serait funeste au point où en était la chasse.

— Pas de cris, messieurs, — dit La Branche, — jusqu'à ce que nous soyons sûrs que notre dix-cors est bien relancé. Si nous en venons à bout, son affaire sera ensuite bientôt faite. Séparez-vous, regardez dans chaque buisson, et de temps en temps assurez-vous que vos épées ne tiennent pas

trop dans le fourreau... Avec un cerf, qui n'a pas besoin de dégaîner, il faut être alerte.

— Pour ce qui est de cela, vous pouvez être tranquille, citoyen piqueur, — s'écrièrent les officiers, — nos épées n'ont pas la goutte.

Et chacun tira de son côté dans le taillis, que les chiens foulaient en tous sens en donnant de loin en loin quelques coups de voix qui faisaient battre un moment les cœurs.

La recherche fut longue, pénible et souvent entravée par des complications fâcheuses. A chaque instant, des biches, des daguets et des *hères* bondissaient devant la meute, et toujours quelques étourdis à leur première saison de chasse se précipitaient sur les traces de ces bêtes de change, et il en résultait une courte phase de désordre qui troublait passagèrement les vieux chiens occupés à la quête sérieuse de leur animal. Celui-ci, dont on retrouvait fréquemment le pas très-reconnaissable, avait passé une vingtaine de fois au moins d'un côté de la rivière à l'autre, s'était promené dans le courant, ainsi que l'attestait la teinte jaunâtre de l'eau, et quoiqu'il y eût de grandes probabilités pour qu'il ne se fût pas *relaissé* très-loin de là, sa voie était partout froide comme s'il était perdu depuis longtemps.

Sur ces entrefaites, M. Desmont, resté en arrière, avait rejoint, et ayant rencontré La Branche, il s'était empressé de lui dire, en regardant autour d'eux pour s'assurer que d'autres ne pourraient pas l'entendre :

— Si c'est ici que la chasse doit finir, mon camarade, il n'y aura pas moyen d'empêcher tous ces gaillards-là d'aller coucher à l'abbaye ce soir. Le son de l'horloge arrivera jusqu'à eux, ils le reconnaîtront, je n'en doute pas, et alors madame l'abbesse aura une seconde fois leur visite.

— Je n'ai pas pu faire mieux, — répondit le piqueur, — je me suis jeté plus de dix fois, au risque d'être culbuté, devant ce diable d'animal, pour le forcer à rebrousser chemin, il a passé sous le pavillon de ma trompe sans paraître seulement me voir. Espérons que saint Hubert nous viendra en aide d'une autre manière, monsieur Desmont..... Mais, assez causé..... voilà le vieux Rustaud qui donne chaudement..... Excusez-moi si je vous quitte.

Et La Branche lança son cheval dans le plus épais du taillis en criant de toute la force de ses poumons :

— *Tu dis vrai, mon Rustaud! il s'en va par là, mon ami.*

Quelques chiens qui accoururent à la voix du vétéran et mêlèrent immédiatement leurs cris aux siens, confirmèrent le savant piqueur dans la pensée que son cerf ne tarderait pas à être remis sur pied. Il multiplia donc ses encouragements à son équipage, ajouta les excitations des vigoureux *requêtés* de sa trompe à celles de ses paroles, et, tout en allant et venant, à la suite de sa meute toute ralliée, il prévenait les officiers qu'il trouvait disséminés dans le taillis, de se préparer à jouer leur rôle dans le dénoûment du drame, qui ne pouvait plus être très-éloigné.

Evidemment, cette dernière voie retrouvée par le vieux Rustaud était la bonne, et cependant près d'un quart d'heure s'écoula encore avant que ce vaillant chien, qui menait tout naturellement la tête, fût arrivé aux buissons mêlés de roseaux au milieu desquels le dix-cors, après mille détours, était venu se *relaisser*, il y avait une heure environ.

Il bondit enfin, faisant jaillir autour de lui l'eau bourbeuse du marécage dans lequel il avait rusé avec une sagacité vraiment infernale, et il passa à travers les chasseurs, non plus la tête haute comme le matin, mais la ramure dirigée en avant d'une façon tout à fait menaçante.

Du reste, à le voir courir, il ne semblait pas aussi près de se rendre que l'avait dit La Branche, qui, cependant, ne s'était point trompé en s'avançant ainsi.

L'animal comprit que, pour ruser de nouveau, il fallait nécessairement qu'il prît encore une fois de l'avance sur l'équipage. Il fit donc une longue pointe à une vitesse insensée, toujours suivi par les trois hommes à cheval, et quand les piétons le rejoignirent à leur tour, le soleil allait se coucher, et la meute était encore une fois en défaut.

Ainsi la même scène se reproduisait, seulement elle avait pour théâtre le pied du monticule au sommet duquel s'élevait la chapelle de Sainte-Anne. On se souvient que la petite rivière passait là aussi et que le mur du parc de Clefmont n'était pas très-éloigné.

Les officiers ignoraient encore cette dernière circonstance, qui n'eût pas manqué de réjouir le plus grand nombre d'entre eux.

Le dix-cors avait de nouveau passé et repassé l'eau à diverses reprises, de sorte que les chiens le cherchaient tantôt sous la belle futaie qu'avaient traversée les nonnes quatre jours auparavant, lors de leur dernière promenade dans la forêt, et tantôt dans les broussailles qui couvraient certaines

parties du monticule et les bords de la rivière.

Tout naturellement une portion de la meute quêtait aux alentours de la chapelle et l'autre sous les grands chênes.

La Branche semblait se multiplier. A chaque instant on le voyait faisant sauter son cheval d'une rive à l'autre, sonnant, criant, sondant du regard les buissons, interrogeant le sol, et se désespérant parfois du peu de jour qui lui restait encore pour achever sa victoire.

Il ne pouvait guère conserver d'illusions à cet égard, car l'angelus venait de sonner distinctement à l'abbaye de Clefmont.

— Mais c'est la cloche du couvent, capitaine ! — dit l'adjudant-major à Reverchon, en ce moment avec lui sous la futaie. — Quand le diable s'en mêlerait nous reverrons ces religieuses ce soir.

— Dites donc, Champagnat, c'est la musique de nos nonnes, — cria Larcher du haut d'un quartier de roc qui se dressait au milieu des broussailles sur le bord de la rivière ; — nous sommes sûrs de notre affaire maintenant.

Et il se mit à gambader sur son roc en sifflant la Monaco entre ses lèvres.

Il n'avait pas achevé la quatrième mesure de

cette contredanse célèbre, qu'une double explosion formidable de cris de chiens partit en même temps de la futaie et du pied du monticule.

Comme ces deux points étaient séparés par le ruisseau, il fallait nécessairement qu'il y eût deux chasses.

C'était aussi ce qui venait d'arriver.

La moitié des chiens qui quêtait sous les chênes avait relevé le dix-cors, qui, après deux ou trois bonds, s'était décidé à se retourner et à se défendre.

L'autre moitié, en cherchant son animal, était tombée sur le solitaire chassé la veille jusqu'à la nuit close, et qui était venu sur le matin se *relaisser* là pour se remettre de ses fatigues.

Lui aussi aima mieux faire bravement tête à ses adversaires que de recommencer à courir comme le soir précédent.

Ainsi il y avait un hallali pour les chasseurs dispersés sous la futaie, et un autre pour ceux qui étaient avec Larcher et Champagnat de l'autre côté.

De part et d'autre on montra un grand courage. Sous les chênes, Reverchon, l'adjudant-major et un troisième officier mirent flamberge au vent et marchèrent sur l'animal pendant que La Branche,

son second et Lormois sonnaient la fanfare de l'hallali debout; dans les broussailles, Champagnat, Larcher et les deux camarades, bien qu'ayant reconnu tout de suite au milieu des chiens un sanglier monstrueux au lieu du cerf qu'ils s'attendaient à voir, n'en firent pas moins bonne contenance.

— Camarades! — s'écria le lieutenant poëte, — nous n'avons pas nos fusils, mais pour l'honneur de l'armée de la République nous devons nous ruer sur ce gaillard-là, l'épée au poing! En avant!

Au même moment, le même cri, poussé par l'adjudant-major Buy, retentissait sur l'autre rive du ruisseau, au milieu de l'épouvantable vacarme occasionné par les trois trompes et les quinze ou vingt chiens d'élite qui se trouvaient sur ce point, et dont quelques-uns déjà avaient fait connaissance avec les terribles andouillers du dix-cors vaincu, mais toujours intrépide et plus que jamais redoutable dans son imminente défaite.

Réfugié dans des houx et des genévriers touffus qui croissaient sous un groupe d'arbres gigantesques, dont les troncs pressés formaient des défenses naturelles autour de lui, le cerf en détresse

était tout aussi difficile à atteindre pour les hommes que pour la meute.

Après chacune de ses vigoureuses sorties contre cette dernière, il rentrait sous ses chênes, qu'il plaçait entre lui et ses adversaires de façon à couvrir les parties les plus vulnérables de son corps.

Trois fois déjà, Reverchon avait cherché à le surprendre par derrière pendant que son ami l'adjudant-major l'attaquait de front : cette manœuvre n'avait pas eu d'autre résultat que de faire éventrer quelques chiens téméraires qui s'étaient élancés en éclaireurs en avant des deux officiers, dont l'attitude était vraiment belle en face de ce péril tout nouveau pour eux.

Soudain, du milieu de ce sanglant tumulte, sortit la voix perçante et goguenarde du vieux garde Nicolas.

Il disait en ricanant au maître de forges, à cheval à quelques pas de lui, le couteau de chasse à la main, mais la physionomie du reste peu martiale :

— A votre place, monsieur Lormois, je serais *ben* fier... Tous vos chiens vont y passer du coup, c'est sûr, et quand M. de Ranty apprendra ça *de l'autre côté*, il vous jalousera joliment... Jamais de son temps il n'y a eu un massacre pareil par ici...:

Ah! en v'là encore deux qui reviennent du champ de bataille en marchant sur leurs tripes... Mettez donc pied à terre pour aller au secours des autres, comme ces messieurs les officiers. Tant que vous serez sur votre bidet, votre couteau de chasse ne vous servira à rien.

Lormois, comme s'il n'avait pas entendu, continua de contempler du haut de son limousin, impassible comme lui, l'extermination en détail de son héroïque équipage, et il ne rompait le silence que pour applaudir bruyamment de la voix et du geste les trois braves du onzième de ligne, chaque fois qu'ils dirigeaient ensemble ou séparément, une nouvelle attaque contre le formidable et rusé dix-cors, qui, grâce à ses retranchements, n'avait encore reçu que des morsures de chien insignifiantes et des estafilades d'épée peu dangereuses.

Il serait peut-être injuste d'affirmer que le manque de courage fût pour quelque chose dans la neutralité du maître de forges; mais, en sa qualité de chef de l'expédition, il croyait de sa dignité de ne pas prendre part au combat comme un simple mortel.

Peut-être aussi avait-il entendu dire que c'était ainsi que se comportaient en pareil cas les grands seigneurs du régime déchu.

La lutte continuait toujours, de minute en minute plus favorable au dix-cors.

— Sacré mille tonnerres ! — s'écria l'adjudant-major, au pied duquel le cerf venait d'éventrer et de jeter en l'air derrière lui le vieux Rustaud, — il faut en finir de façon ou d'autre ! Reverchon, attaquez-le vigoureusement à droite pendant que moi je l'attaquerai à gauche !

— Marchons, sacrebleu ! — s'écria à son tour le capitaine en brandissant son épée et en lançant son chapeau loin de lui.

Le dix-cors, ainsi menacé des deux côtés en même temps, se rua d'abord sur Buy qui le serrait de plus près, et il le culbuta violemment du premier choc parmi les chiens morts ou blessés qui jonchaient le sol.

Il se retourna ensuite contre le capitaine, et, bien que celui-ci, prenant son temps avec une rare adresse, ait pu lui enfoncer son arme jusqu'à la garde au défaut de l'épaule, le cerf eut encore la force de lui porter un coup d'andouillier en pleine poitrine, et de le renverser aussi à peu de distance de son camarade avant de tomber roide mort lui-même.

— Sonne l'hallali par terre ! — dit La Branche en se précipitant à bas de sa monture ; — nous

avons de l'ouvrage ici, — continua-t-il en courant à Reverchon pendant que M. Desmont, qui venait d'arriver sur le champ de bataille, allait au secours de Buy avec le père Nicolas.

Le capitaine et l'adjudant-major étaient l'un et l'autre étendus sur le sol sans connaissance.

— Aidez-moi à le mettre sur son séant ! — dit le piqueur à l'officier qui, tout naturellement, se trouvait là aussi. Ah ! ah ! le coup est mauvais, — reprit-il après avoir déboutonné l'uniforme du pauvre Reverchon ; — mais cependant c'est loin du cœur et la blessure ne me paraît pas bien profonde.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu . je crois qu'il est mort ; — s'écria l'économe de l'autre côté ; — son sang coule à flots par deux plaies béantes, et son pouls ne bat presque plus... Venez à notre aide, maître La Branche.

— Si vous avez un mort là-bas, nous, nous avons un mourant ici, — répondit le piqueur, — attendez un instant.

En ce moment, Lormois, qui s'était enfin décidé à mettre pied à terre, sans trop savoir encore ce qui s'était passé, rejoignit M. Desmont et le vieux garde, qu'il trouva soutenant dans leurs bras l'ad-

judant-major, ne donnant toujours aucun signe de vie.

Le maître de forges, bon diable au fond, n'eut pas plus tôt connaissance de la gravité de l'événement, qu'il s'en montra sincèrement désespéré, et qu'il parut fort désireux d'être utile aux deux victimes, dont on n'avait pu encore obtenir ni un mouvement, ni une parole.

Il enjoignit à son piqueur en second, occupé de son côté à rassembler les blessés de l'équipage, de laisser ses chiens pour leur prêter son assistance, et, grâce à ce renfort, il fut possible d'apporter l'adjudant-major à côté du capitaine, ce qui permettait de les secourir en même temps.

Tout ce qu'on essaya d'abord dans ce but, avec les faibles moyens dont on disposait, ne produisit aucun résultat. Une saignée aurait pu être utile pour les deux cas, et La Branche, qui avait une lancette dans sa trousse de piqueur, eût été très-capable de la pratiquer ; mais le crépuscule à son déclin ne laissait plus échapper de ses ombres croissantes qu'une lueur douteuse, et il n'eût pas été sage de tenter une opération aussi délicate dans une demi-obscurité comme celle qui enveloppait le théâtre de la catastrophe. On décida donc, sur la proposition de l'économe, de transférer les bles-

sés à l'abbaye, qui était heureusement peu éloignée de là.

— Mais, avant tout, — dit l'officier — il faudrait appeler ceux de nos camarades dispersés dans le voisinage. Ils sont là quatre vigoureux gaillards qui nous seront bien nécessaires pour porter nos deux pauvres amis au couvent.

Il finissait à peine de parler, que d'un petit sentier qui conduisait du bord de la rivière sur le champ de bataille à travers la futaie, débouchaient nos absents réunis en un seul groupe.

— Ah ! les voilà justement, — reprit l'officier, — hâtez-vous ! — poursuivit-il en élevant la voix, — on a besoin de vous ici.

Les nouveaux arrivants n'en marchèrent pas plus vite, et l'on s'aperçut alors qu'ils étaient chargés d'un fardeau assez lourd.

De la masse compacte qu'ils formaient, s'échappaient par intervalle des grognements sourds et des imprécations de rage, dans lesquels toutes les personnes présentes reconnurent la voix naturellement maussade du sans-culotte Champagnat.

Les deux troupes se rejoignirent, et tout fut éclairci.

Celle qui venait de l'autre côté de la rivière rapportait Champagnat grièvement blessé aussi par le

sanglier, qui lui avait ouvert la jambe jusqu'à l'os, de la cheville au-dessus du genoux.

Il n'y avait pas péril de mort pour lui, mais il pouvait être estropié à tout jamais, et il souffrait cruellement.

Les explications ne furent pas longues, car il était bien plus important dans cette circonstance d'agir que de parler.

Ce fut La Branche qui montra le plus de présence d'esprit et de résolution. Il fit partir en toute hâte son second pour le couvent, avec l'ordre de demander des secours de tout genre à l'économat, où il se trouvait des hommes intelligents qu'il ramènerait avec lui, et il engagea M. Desmont, qui avait un peu perdu la tête, à l'accompagner, afin de prevenir la révérende mère abbesse.

Et, tout en donnant ces instructions, il continuait à s'occuper de Reverchon et de Buy, du premier surtout, parce qu'il avait donné enfin quelques signes de vie, et qu'il restait un peu d'espoir de le sauver.

Quant à Champagnat, ses camarades, au moyen de leurs mouchoirs et de leurs cravates, lui avaient déjà fortement bandé la jambe, et il n'y avait pas autre chose à faire, pour le moment, si ce n'est à l'engager au calme et à la patience.

Lormois était terrifié à ce point, qu'il était impossible d'obtenir de lui soit une parole sensée, soit le service le plus simple. Il allait machinalement de ses chiens mourants ou morts à ses compagnons qui ne valaient guère mieux, et, de temps en temps, il se frappait le front en murmurant tout bas : « *J'ai fait là, ma foi ! une jolie campagne. Où trouverai-je une autre meute, maintenant? Et ces pauvres diables? quelle journée. !* »

Au bout d'une demi-heure, le second piqueur revint, annonçant qu'il était suivi de près par tout le personnel de l'économat portant des matelas et des civières ; il était chargé aussi par M. Desmont de dire que madame l'abbesse mettait sa maison au service des blessés et de leurs amis, et qu'elle avait immédiatement envoyé un homme à cheval à Clefmont, pour prévenir le médecin du village, qui était en même temps celui de la communauté.

Ces nouvelles, relativement consolantes, purent être communiquées au capitaine Reverchon, tout à fait revenu à lui depuis quelques minutes. On les cria ensuite aux oreilles de l'adjudant-major, dont le pouls avait recommencé à battre ; mais le premier, seul, eut l'air de comprendre.

Enfin on aperçut sous les arbres plusieurs lumières qui approchaient rapidement du théâtre de

cette douloureuse tragédie, et bientôt les secours promis furent là.

On examina de nouveau les blessés à la lueur resplendissante d'une énorme torche de cire, et La Branche reconnut qu'il ne s'était pas trompé dans son premier jugement. Le capitaine n'était pas mortellement atteint, quoique le dix-cors l'eût frappé au beau milieu de la poitrine; mais le pauvre adjudant-major, blessé en même temps au creux de l'estomac et à l'aine, n'offrait aucune espérance de guérison, car ses intestins perforés sortaient par la seconde de ces deux plaies qui étaient hideuses à voir.

Cependant, quand la flamme de la torche fut placée devant lui, il ouvrit deux ou trois fois les yeux, et ses lèvres balbutièrent quelques paroles inintelligibles.

Lorsque Champagnat sut bien dans quel état déplorable étaient ses deux malheureux amis, il ne voulut pas souffrir que l'on s'occupât de lui pour le moment.

On les plaça tous trois sur des civières recouvertes de bons matelas et garnies d'oreillers pour leur élever la tête, et le lugubre cortége prit le chemin de l'abbaye, où tout le monde était plongé dans une consternation bien plus grande que celle

qui avait précédé et suivi la première apparition des officiers.

Anne de Bolviller se trouva à l'économat avec M. Desmont pour recevoir les blessés et leurs amis, et les paroles qu'elle leur adressa confirmèrent la bienveillance du message qu'elle leur avait fait porter sur le champ de bataille. Il n'y avait plus ni fierté, ni pénétration gênante dans son regard, ni froideur hautaine dans son organe. Cette pitié réconfortante qu'on appelle la charité chrétienne dans sa plus sublime expression, apparaissait dans le son de sa voix pleine de sanglots et dans la profonde désolation de ses yeux voilés de larmes. Elle voulut accompagner les trois blessés jusque dans la chambre qui avait été préparée pour eux, afin de s'assurer qu'ils n'y manqueraient de rien, et elle ne les quitta que quand on vint lui annoncer que le médecin de Clefmont était arrivé.

C'était un ancien aide-chirurgien de l'ex-gendarmerie de Lunéville, brave homme au cœur chaud, mais à la parole rude. Il n'eût besoin que de jeter un seul coup d'œil sur ses malades pour savoir lequel des trois avait le plus besoin de ses services. Il pansa d'abord Buy, retombé en complète défaillance, sans se prononcer sur son état ;

puis il passa à Reverchon à qui il dit : — *Mon camarade, vous en avez au plus pour une quinzaine,* — et enfin, il alla lever l'appareil provisoire posé sur la jambe de Champagnat, et il déclara nettement au pauvre sans-culotte qu'il aurait besoin de béquilles pendant six mois, et d'une canne au lieu d'épée pour le reste de ses jours.

— Eh bien! me voilà propre ! — s'écria Champagnat avec plus d'insouciance que de colère. — Ça t'apprendra, imbécile, de vouloir tuer des sangliers quand la République t'avait donné une épaulette pour aller chasser les *Kinserlicks*.

Et il retomba sur son chevet en étouffant deux ou trois jurons, qu'il aurait certainement laissé échapper deux heures auparavant.

Pendant que cette triste scène se passait à l'économat, Lormois, Larcher et les trois autres officiers valides soupaient silencieusement au réfectoire, où l'abbesse était venue les joindre après avoir quitté leurs camarades. Elle ne leur adressa pas un seul reproche, et elle n'eut l'air occupé que du chagrin qu'ils devaient éprouver. Quand elle leur eut bien témoigné sa sympathie, elle leur insinua doucement qu'ils feraient bien de retourner le lendemain à Chaumont, où leur présence était sans doute nécessaire, tandis qu'à l'abbaye elle ne

pourrait que causer du trouble dans un moment où on y avait plus besoin de tranquillité que jamais.

— Ma foi, citoyenne abbesse, vous serez mieux obéie que si vous étiez notre pauvre capitaine en personne, — répondit Larcher. — En voilà un qui ne mérite pas son sort, car, je peux vous l'avouer maintenant, nous l'avons plutôt entraîné ici qu'il n'y est venu de sa propre volonté, et si nous l'avions cru...

— Ne parlons pas de cela, messieurs, — interrompit Anne de Bolviller avec une dignité pleine de mansuétude, — il n'y a plus de coupables quand la punition a été si terrible... Vous direz à vos chefs, n'est-ce pas, que vos malheureux camarades recevront ici tous les soins que leur état exige, comme s'ils étaient au milieu de leurs familles : les souffrants sont nos frères aussi bien que les pauvres... Bonsoir, messieurs. Si je ne vous revois pas, pensez quelquefois à l'abbaye de Clefmont : ce souvenir ne pourra que vous être salutaire.

Et l'abbesse sortit du réfectoire après avoir fait une de ses plus nobles révérences aux quatre officiers, sans regarder Lormois, à qui elle n'avait

pas paru faire la moindre attention depuis qu'elle était là.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, camarades ? — dit Larcher aussitôt après le départ d'Anne de Bolviller ; — c'est une fière femme !

— Et bonne avec ça, — répondit un des convives.

— Sans compter qu'elle a plus d'esprit dans son petit doigt que nous tous ensemble, — se hâta d'ajouter un autre.

— Mais, à propos, citoyen Lormois, — reprit Larcher, — elle n'a pas l'air de faire beaucoup d'état de vous... Vous êtes pourtant *pays*. A votre place, je ne me risquerais pas à revenir chasser de sitôt dans ses bois.

— J'y reviendrai quand on l'en aura chassée elle-même, — murmura le maître de forges d'une voix farouche qui témoignait de son violent dépit d'avoir été traité publiquement avec une sorte de dédain par l'abbesse, qui déjà, l'avant-veille, avait affecté de ne pas s'apercevoir de sa présence, bien qu'elle le connût depuis longtemps pour un des habitants du voisinage.

Il est aisé de concevoir que le souper ne fut pas long, et qu'il resta triste jusqu'à la fin. Les convives se retirèrent sur la pointe du pied, comme

des hôtes discrets, et ce fut dans un profond silence qu'ils parcoururent le long cloître et les divers passages qui ramenaient aux bâtiments de l'économat, où ils devaient occuper une chambre peu éloignée de celle dans laquelle on avait réuni les malheureux blessés.

Ils s'arrêtèrent à la porte de cette dernière pièce, que Larcher entr'ouvrit doucement après quelques secondes d'hésitation.

Et comme il n'en franchit pas le seuil, ses camarades se mirent à regarder sous ses bras et par dessus son épaule : Voici ce qu'ils virent tous.

Reverchon et Champagnat, à qui le médecin avait donné des narcotiques puissants, pour calmer les vives douleurs qu'ils ressentaient, l'un à la poitrine et l'autre dans sa jambe horriblement déchirée, Reverchon et Champagnat, — disons-nous, — étaient assoupis dans deux lits placés l'un à côté de l'autre.

A l'extrémité opposée de la chambre, et, par conséquent, dans un lit isolé, le pauvre Buy était à l'agonie. Aucun espoir ne restait de prolonger sa vie, et une dizaine de religieuses, parmi lesquelles on reconnaissait Anne de Bolviller et la gracieuse nonne qui lui avait tourné la tête, étaient age-

nouillées autour de lui et priaient déjà pour son âme, qui allait bientôt comparaître devant le juge suprême.

La scène était lugubre, mais cependant il y avait quelque chose de si consolant dans la présence et dans l'attitude de ces saintes femmes implorant la miséricorde divine pour la bonne mort ou la guérison d'hommes venus chez elles dans l'intention de les outrager, que nos trois officiers et Lormois lui-même, malgré sa récente colère, se sentirent émus jusqu'au fond de l'âme de ce qu'ils voyaient.

Larcher referma la porte avec plus de soin encore qu'il n'en avait mis à l'ouvrir, puis, se retournant vers ses compagnons, il leur murmura ces paroles énergiques dans leur signification bouffonne.

— Voulez-vous que je vous dise franchement mon opinion sur notre compte ! Nous sommes tous plus ou moins de... fichues canailles, et si autant en était arrivé à chacun de nous, il n'aurait bien eu que ce qu'il mérite.

Personne ne protesta contre ce jugement sévère, et l'auteur de la fameuse chanson que nos lecteurs connaissent reprit, toujours à voix basse, ce qui n'ôtait rien à la généreuse vigueur de son accent :

— Allons maintenant nous coucher, et comme aucun secours ne manque ici à nos camarades, ainsi que vous venez de le voir, repartons demain dès le point du jour pour Chaumont, que nous n'aurions dû quitter que pour aller à la frontière... Ce n'est pas pour vous que je dis ça, citoyen Lormois, — ajouta Larcher en s'adressant exclusivement cette fois au maître de forges. — N'étant pas des nôtres, rien ne vous oblige à faire comme nous, et vous vous arrangerez de la façon qui vous conviendra. D'ailleurs, puisque vous voyagez à cheval et nous à pied, nous ne pouvons pas faire route ensemble... Je ne sais pas si nous nous reverrons jamais, mais ce dont je suis sûr, c'est que c'eût été un grand bonheur pour nous de ne pas vous rencontrer sur notre chemin.

— Et pour moi aussi, — balbutia Lormois.

— Vous n'avez à regretter que des chiens, — répliqua Larcher, — tandis que nous, nous avons perdu de bons camarades... J'espère, citoyen Lormois, que vous faites une différence entre votre malheur et le nôtre.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit presque hostiles que les plus fortunés de la bande joyeuse venue à Clefmont, quarante-huit heures auparavant, pour y célébrer à leur manière la fête du patron

des chasseurs, regagnèrent l'appartement que quelques-uns d'entre eux avaient déjà occupé l'avant-dernière nuit.

Quand Reverchon et Champagnat sortirent de leur pesant sommeil factice, vers deux heures du matin et presque en même temps, le pauvre adjudant-major avait rendu le dernier soupir, et les religieuses priaient toujours, prosternées autour de son lit, telles que nous les avons vues déjà.

Une serviette blanche, sur laquelle se détachait une petite branche de buis bénit, recouvrait le visage glacé du mort, et dans ses mains blanches comme la cire, on avait placé un crucifix.

Aux premiers mouvements que firent les deux blessés, en se trouvent à leur réveil en présence de cet émouvant spectacle, Anne de Bolviller, suivie d'une de ses religieuses, courut à eux pour leur donner ce dont ils pouvaient avoir besoin.

Et pendant que sa compagne présentait à boire à Champagnat, plus altéré encore que de coutume par la fièvre violente qui commençait à se développer en lui, la compatissante abbesse se pencha à l'oreille de Reverchon, et tout en le soulevant pour mettre son buste aussi droit que possible, ainsi que le médecin l'avait recommandé, elle lui dit :

— Il est mort depuis une heure ; mais je crois qu'il a eu un moment de connaissance avant d'expirer, car il nous a regardées en souriant, comme s'il nous remerciait de nos soins et de nos prières... Voyez : nous avons mis du buis bénit sur son front, et une croix dans ses pauvres mains.

— Vous avez bien fait, — murmura le capitaine, dont les yeux appesantis et voilés par l'effet du narcotique, se fermèrent de nouveau. — Vous êtes une bonne femme, madame l'abbesse, — poursuivit-il avec un balbutiement à peine intelligible. — Si Champagnat, qui est là à côté de moi, grogne pour le crucifix, secouez-moi vigoureusement pour m'éveiller, et je vous le flanquerai...

Il ne put achever sa phrase, dont la fin était du reste facile à deviner, et Champagnat n'eut garde de grogner, car lui aussi venait de se rendormir.

Au point du jour, Larcher et ses trois camarades se levèrent sans bruit, prirent leurs armes et leurs havre-sacs et sortirent du corridor où ils logeaient sans oser frapper à la porte de la chambre occupée par les blessés. Parvenus au rez-de-chaussée, ils apprirent par M. Desmont, déjà debout, la mort de l'adjudant-major Buy, nouvelle qui les confirma encore dans leur ferme volonté de quitter le plus vite possible ce séjour de désolation.

Dans leur impatience, ils ne voulurent pas même accepter de l'économe la goutte matinale, ce viatique du soldat que les plus sobres regardent comme indispensable dans toutes les saisons et dans toutes les circonstances.

Beaucoup plus tard, c'est-à-dire vers midi, le maître de forges, qui avait passé une grande partie de sa matinée à enterrer ses morts et à panser ses blessés, de concert avec La Branche, toujours impassible au point de laisser son maître dans le doute s'il était malheureux ou non de l'extermination presque complète de son cher équipage; le maître de forges, — disons-nous, — quittait à son tour l'abbaye, plus morne à lui tout seul que les quatre chevaux du farouche Hippolyte quand il suivait *pensif le chemin de Mycènes.* Une vingtaine de chiens épuisés de fatigue se traînaient piteusement sur les pas du limousin, peu gaillard aussi, et une douzaine d'autres, tous horriblement maléficiés, le suivaient étendus dans un tombereau rempli de paille.

Au moment où il sortait des bois de l'abbaye pour prendre la grande route, le vieux Nicolas se dressa brusquement devant lui, le chapeau à la main, mais le sourire de la raillerie sur les lèvres, et il lui dit :

— Je vous salue de tout mon cœur, monsieur Lormois... Ça va toujours bien? A propos, comme je n'ai pas reçu de contre-ordre à votre égard, je vous déclare procès-verbal... Arrangez-vous avec madame l'abbesse, car si elle ne vous fait pas grâce, ça vous coûtera bon... Mais vous n'avez pas à vous plaindre, vos chiens se sont encore mieux comportés que du temps du ci-devant comte de Ranty.

Le vieux garde prit un sentier qui s'enfonçait sous un gaulis, et Lormois continua sa route en répétant comme la veille au soir. — *J'ai fait là, ma foi! une jolie campagne.*

Six semaines se sont écoulées. Reverchon est assez bien remis de sa blessure pour pouvoir rejoindre son régiment, déjà aux prises avec l'ennemi, et Champagnat est bien décidément estropié pour le reste de ses jours.

Ils sont assis tous deux dans la chambre où s'est écoulé le temps de leurs souffrances, et ils s'entretiennent de leur prochaine séparation, car le capitaine doit partir le soir même pour l'armée.

— Vous êtes bien heureux, Reverchon, — dit l'ex-sans-culotte en jetant un regard mélancolique sur sa jambe raccourcie. — Vous allez vous battre, et si vous n'êtes pas tué, vous ferez votre chemin,

tandis que moi je suis condamné à vivre sans savoir ce que je deviendrai... La République ne fera rien pour moi : je n'ai pas été blessé à son service.

— Ça me fend le cœur, mon pauvre Champagnat, — répondit Reverchon. — Il ne faut pas vous désespérer pourtant : vous pouvez guérir encore avec le temps, ou obtenir un petit emploi dans les vivres.

— Pour être avec des voleurs... Merci, capitaine ; j'aime mieux mendier mon pain honnêtement... Si cela me fait trop de honte, eh bien ! la rivière coule pour tout le monde.

En ce moment Anne de Bolviller entra.

Elle était plus grave que de coutume, et son visage imposant avait quelque chose d'ému que l'on ne remarquait en elle que dans les grandes circonstances.

Les deux officiers se levèrent, Champagnat appuyé sur des béquilles.

— Toujours des cérémonies avec moi, — leur dit-elle affectueusement, en aidant le pauvre estropié à se rasseoir. — Capitaine, — ajouta-t-elle en se tournant vers Reverchon, — je viens de donner des ordres pour que ma voiture vous conduise cet après-midi à Neufchâteau, où vous pourrez prendre demain la diligence de Strasbourg.....

Voyons, n'avez-vous plus rien à me demander ! On ne doit pas se gêner entre vieux amis comme nous.

— Eh bien ! oui, madame l'abbesse, j'ai une demande à vous adresser... C'est de dire quelquefois mon nom tout bas au bon Dieu quand vous lui parlez.

La figure sombre de Champagnat se rembrunit encore, mais pas une parole de blâme ou de raillerie ne sortit de sa bouche. On voyait que si le vieil homme n'était pas tout à fait mort en lui, il ne s'en fallait guère.

— Vous nommer au bon Dieu, — reprit Anne de Bolviller, — c'est ce que je fais soir et matin depuis le jour où l'on vous a rapporté mourant dans cette maison ; mais je vous promets de continuer... Croyez-vous à mon amitié? — poursuivit-elle après quelques secondes de silence et avec un embarras plein de grâce touchante qui semblait révéler la pudeur d'une bonne action prête à se produire.

— Si je crois à votre amitié ! — s'écria impétueusement Reverchon, — mais j'y crois comme à l'amour de ma vieille mère.

— Prenez-donc ceci, capitaine... Vous en aurez sans doute besoin sur la terre étrangère, car on dit

que la République est encore trop pauvre pour payer ses défenseurs.

Et elle glissa en rougissant un petit rouleau de pièces d'or dans la main de Reverchon, en le suppliant du regard de ne pas se choquer de la liberté qu'elle prenait.

— Je n'ai pas le droit d'être fier avec vous, — dit-il en pressant contre sa poitrine le présent qui venait de lui être fait avec tant de délicatesse. — J'accepte donc, — ajouta-t-il avec une émotion mâle, bien que ses gros yeux noirs fussent voilés de larmes. — Je ne suis qu'un soldat, madame l'abbesse, mais j'ai du cœur, et tant que je vivrai, je me souviendrai combien vous avez été bonne pour nous tous qui le méritions si peu... Et mon pauvre camarade que je laisse ici, que va-t-il devenir?

— Vous venez de le dire : Vous le laissez ici, et je n'ai qu'à ajouter qu'il y restera aussi longtemps que j'y demeurerai moi-même avec quelque autorité. Il assistera M. Desmont dans ses fonctions d'économe, et si l'on me chasse plus tard, sous le prétexte que je suis religieuse et aristocrate, on le gardera peut-être en sa qualité d'ancien militaire, pour avoir soin de cette chère maison.

Champagnat resta silencieux, mais il se couvrit

le visage de ses deux mains et il se mit à pleurer comme un enfant.

Quelques mois après, Anne de Bolviller, qui avait successivement fait émigrer ses religieuses, devait partir elle-même la nuit suivante pour l'exil, lorsque une émeute formidable, dirigée par le comité révolutionnaire de Chaumont, vint fondre sur l'abbaye pour enlever les prétendus trésors que l'abbesse devait emporter avec elle.

Ce fut Champagnat qui se montra tout à la fois le plus courageux et le plus fidèle, car le pauvre économe avait perdu la tête comme de coutume. Il arma à la hâte tout le personnel de leur administration, et il fit une si vigoureuse défense, qu'il donna le temps à l'abbesse de s'échapper par les bois.

Saint Hubert continua donc à protéger jusqu'à la fin la bonne et grande Anne de Bolviller ; mais il ne se montra pas plus clément pour les officiers du onzième de ligne, puisque le dernier coup de fusil tiré par l'émeute triomphante étendit roide mort l'intrépide et dévoué Champagnat.

COMMENT LA COMTESSE DIANE DE BRÉHO

FUT, UN JOUR, FORCÉE.

I

Deux petites toiles de Fragonard

Au mois d'août 1856, je quittai Paris pour aller voir mon fils, dont le régiment occupait, dans le département des Ardennes, les garnisons de Sédan, Rocroy, Givet et Donchery. C'était dans cette dernière que se trouvait l'escadron de mon jeune sous-lieutenant. J'y passai quarante-huit heures en compagnie des officiers, ses camarades, dont le divertissement le plus vif, après les deux séances obligées de chaque jour au café de la petite ville,

consistait à aller voir couler l'eau verte et limpide de la Meuse, au milieu des belles prairies qui la bordent à droite et à gauche. Je revins ensuite à Mézières avec l'intention de faire une courte excursion de touriste dans cette partie de la Belgique qui joint notre frontière du côté des Ardennes, et dont j'avais entendu parler comme d'une contrée digne à tous égards de l'attention du voyageur amoureux de ce que les artistes et les poëtes appellent le pittoresque. J'avais pour cela quatre jours à ma disposition, et les gens du pays m'avaient affirmé qu'il n'en fallait pas davantage.

Quand je voyage dans des lieux que je ne connais pas encore, j'ai pour invariable habitude de manger à table d'hôte, et il ne m'est jamais arrivé une seule fois de m'en repentir. Le commis voyageur, avec ses hâbleries toujours les mêmes d'un bout de la France à l'autre, est bien un inconvénient ; mais il est rare que l'on ne rencontre pas à côté de cet oiseau de passage, au babil écœurant, quelque modeste employé, pensionnaire de l'auberge depuis un certain nombre d'années déjà, et, par conséquent, très au fait de la chronique de l'endroit. Grâce à une longue pratique, j'ai bientôt deviné ce personnage parmi tous les autres qui se réunissent dans la salle à manger, avant l'heure

de chaque repas, et j'ai soin de m'asseoir auprès de lui à table. En quelques minutes la connaissance est faite, j'ai mis mon homme à son aise, et il ne me reste plus qu'à le feuilleter comme un livre qui serait tout ouvert à côté de mon assiette.

Le *cicérone* que le hasard plaça sur mon chemin, le soir même de mon arrivée à Mézières, était un inspecteur de l'enregistrement et des domaines, qui, depuis 1830, parcourait quatre fois par an le département des Ardennes d'un bout à l'autre, pour l'accomplissement des devoirs de sa place. C'était un homme d'une soixantaine d'années, poli, bien élevé, et plus instruit que ne le sont ordinairement les gens qui passent leur vie à faire des chiffres après avoir vérifié des comptabilités. Nous fûmes promptement en fort bons termes, lui et moi, et une bouteille de Moët-Chandon, que je fis venir au second service, acheva de me le rendre favorable.

Tout naturellement je lui parlai de mon projet d'excursion en Belgique, et il me répondit, après m'avoir écouté avec l'intérêt d'un homme convaincu qu'il pourra être utile :

— Si vous cherchez de beaux sites, monsieur, je vous engagerai, ayant surtout si peu de temps à votre disposition, à ne pas passer la frontière. No-

tre département est sans contredit un des mieux dotés de la France en curiosités naturelles. Nous avons des forêts magnifiques, d'admirables vallées, des grottes si merveilleuses, qu'on serait tenté de croire que des fées et des génies les ont habitées au temps jadis, et enfin les plus beaux vieux manoirs en ruines que vous puissiez vous imaginer. Sur ce dernier point surtout, nous sommes assez riches pour ne rien envier aux bords du Rhin, fort injustement plus célèbres que nous.

Je n'avais été que très-médiocrement séduit par les forêts, les vallées et les grottes, mais au mot de ruines, une vive attention s'était manifestée sur mon visage, et ce changement subit de physionomie n'avait sans doute pas échappé à la perspicacité de mon interlocuteur, car il me défila, à l'instant même, une douzaine de noms de châteaux dans la condition que je viens de dire.

Au dernier qu'il nomma, je ne pus retenir une exclamation de surprise et de joie. J'éprouvais justement ce genre de sensation qui nous envahit quand nous apprenons qu'un vieil ami que nous supposions mort est encore de ce monde, malgré son grand âge et les ravages du temps.

— Auriez-vous déjà entendu parler de celui-là? — me demanda, non moins agréablement étonné

que moi, M. Timoléon Vitalis (c'était le nom de mon voisin de table). — Je croyais, ou, du moins, j'avais cru comprendre que c'était la première fois que vous veniez dans ce pays.

— C'est la vérité, mais je n'en ai pas moins été vivement intéressé dans ma jeunesse, par l'histoire du château de Fernemont dans la seconde moitié du siècle dernier.

— Elle est effectivement assez curieuse.

— Si intéressé, — repris-je avec chaleur, — qu'après en avoir conservé précieusement deux épisodes dans ma mémoire, pendant un quart de siècle environ, je les ai racontés dans une revue fort à la mode, — le *Journal des Chasseurs*, — où ils ont eu, — dit-on, — un certain succès.

— Seriez-vous, par hasard, l'auteur de la nouvelle intitulée : *la Comtesse Diane de Brého?*

— Précisément.

M. Timoléon Vitalis s'inclina en se rengorgeant, comme pour me faire entendre qu'il était heureux et flatté de sa rencontre avec le chroniqueur de la dernière châtelaine de Fernemont, puis il me dit, en prenant un langage plus pompeux que celui dont il s'était servi jusqu'à ce moment pour causer avec moi :

— Charmant récit, monsieur! écrit avec verve,

plein de couleur et de *réalité. Je ne crains pas* de vous affirmer qu'il a fait fureur dans ce pays... Les dames surtout l'ont dévoré. J'en connais qui savent par cœur toute la petite scène des deux trompes.

L'éloge était d'une exagération absurde; mais, comme il me paraissait sincère, il ne me déplut pas. Je m'inclinai donc à mon tour, en signe de gratitude et en ayant soin de prendre ce petit air de fausse modestie dans lequel les vaniteux sont particulièrement habiles, et mon interlocuteur ajouta :

— Permettez-moi de vous dire, monsieur le marquis, que vous ne pouvez pas quitter le département des Ardennes sans revoir ces lieux que vous avez si bien décrits.

— C'est bien à quoi je pensais; mais j'avais d'autres projets en tête, et...

— Vous le devez à ces ruines dont vous avez secoué la poussière sans vous en douter, — interrompit-il avec feu, — car vous saurez qu'elles sont fort en vogue depuis que vous avez parlé de l'héroïne dont elles rappellent le souvenir.

A quoi tiennent pourtant nos résolutions, pauvres humains que nous sommes! Si M. Timoléon Vitalis m'eût engagé tout prosaïquement à faire un pèlerinage à Fernemont, j'aurais pour

le moins hésité, et j'avais même commencé par là, comme on a pu le voir dans ma réponse interrompue par lui; mais, à partir du moment où il m'eut appris que j'avais eu l'insigne honneur de *secouer la poussière des ruines* du château de la comtesse Diane de Brého, je crus que je me devais à moi-même de suivre son conseil, et je me hâtai de le lui dire, après l'avoir toutefois remercié avec effusion du précieux renseignement que je devais à son obligeance.

— Qui sait, — reprit-il, — si en fouillant ces pierres, vous n'y découvrirez pas *quelque perle à faire briller à nos yeux*... Certaines parties du château sont encore à peu près intactes, et servent de demeure aux enfants et petits-enfants des anciens serviteurs de la comtesse.

— Et des contemporains de cette vaillante femme, en existe-t-il quelques-uns?

— Un seul... mais, j'y pense! vous l'avez nommé dans votre *œuvre*. C'est ce Pied-Léger, que monsieur votre père avait vu petit valet de chiens lors de son premier voyage à Fernemont, et qui, sentinelle vigilante, lui avait envoyé un coup de fusil quand il y était revenu, en 1792, au péril de sa vie.

— Comment! ce Pied-Léger vit toujours?

— Et sans aucune infirmité encore, malgré ses quatre-vingt-huit ans bien sonnés.

— Puisqu'il en est ainsi, je partirai dès demain. Ayez la bonté, monsieur, de m'indiquer le meilleur moyen de faire le trajet.

— Il n'y a pas de voiture publique dans cette direction, monsieur le marquis, et les carrioles de Mézières sont généralement dures ; mais il y aurait peut-être une manière de tout arranger, — poursuivit M. Timoléon Vitalis, après un moment de silence et en hésitant. — Ce serait que vous voulussiez bien de moi pour votre compagnon de route... Je vais justement en tournée d'inspection de ce côté, et je prends l'extrême liberté de vous offrir une place dans ma voiture, qui est très-douce.

— J'accepte de grand cœur, monsieur ! — m'écriai-je, véritablement enchanté de la proposition.

Et nous échangeâmes une cordiale poignée de main, immédiatement suivie d'une nouvelle libation de notre Moët-Chandon, qui était, par parenthèse, exquis.

Il fut alors convenu que nous partirions ensemble, le lendemain, aux premières clartés de l'aurore, car la journée était longue et fatigante, le

pays étant constamment montagneux; que nous déjeunerions à moitié chemin, dans un cabaret, avec des provisions apportées par nous, et que nous irions coucher au bourg de Melcy, séparé des ruines de Fernemont par une distance de six kilomètres seulement.

Le jour suivant, mon aimable et obligeant guide ferait ses affaires dans le bourg, et moi je me rendrais aux fameuses ruines sur un cheval de louage. Le soir, nous nous retrouverions à l'auberge de Melcy, et, après une bonne nuit de repos, il me ramènerait à Mézières.

Cela faisait tout juste mes quatre jours, en comptant celui qu'il me faudrait pour revenir à Paris. Ainsi l'excursion en Belgique était sacrifiée, mais je ne la regrettais pas, tant je me faisais une séduisante idée de cette *poussière secouée* par moi. — *Ah! que je fais de poudre!* — écrivait madame de Sévigné, en parlant de certaine mouche étourdie et présomptueuse qui volait dans les tourbillons de poussière que soulevait un coche cheminant à une allure rapide.

A la suite de ma conversation avec M. Vitalis, laquelle se prolongea assez avant dans la soirée, soit à l'hôtel, soit sur les remparts de la ville, que mon compagnon voulut absolument me

montrer à la douce *lumière de la blonde Phœbé,* je passai une nuit agitée, qui me parut d'une longueur mortelle, bien que je fusse déjà sur pied à quatre heures du matin. Tant qu'elle dura, je n'étais ni précisément éveillé, ni précisément endormi, mais mon malaise participait si bien de l'état de sommeil et de l'état de veille en même temps, qu'il m'était impossible de savoir si mes pensées étaient des rêves, ou mes rêves des pensées. Tantôt il me semblait que je me récitais à haute voix de longues tirades de ma nouvelle, — la comtesse Diane de Brého — et tantôt je croyais être mon pauvre père mort depuis vingt-deux ans, et alors j'étais en présence de la comtesse elle-même. Je la voyais sortant des bois, la taille serrée dans son justaucorps de drap vert foncé et dans sa veste de casimir chamois clair, dont les longues basques retombaient sur ses culottes en peau de daim gris-perle, lesquelles descendaient jusqu'aux fameux bas en soie bleu de ciel qui avaient tourné la tête de mon père. Dans une autre hallucination, je la retrouvais à cheval et la trompe sur l'épaule, piquant au fort comme le plus hardi veneur, ou se précipitant à bas de sa monture, le couteau de chasse à la main, pour daguer un sanglier furieux. C'était elle toujours, elle partout, comme s'il n'y

eût pas eu d'autre souvenir dans ma mémoire, d'autre rêverie dans mon cerveau. Je n'ai rien éprouvé de semblable dans ma vie, et je puis dire aujourd'hui que j'ai connu la séduisante comtesse, bien que je ne sois venu au monde que six ou sept années après sa fin tragique sur ce terrible échafaud de Douai dont le vertueux Joseph Lebon s'était constitué l'infatigable pourvoyeur. Pauvre femme! Quelle destinée!

Nous mîmes quatorze heures pour parcourir les seize mortelles lieues de pays qui séparent Mézières du bourg de Melcy, où nous devions coucher, comme l'on sait, et je rendrai cette justice à mon compagnon de voyage, que, dans sa société, je ne sentis pas un seul instant la souffrance de l'ennui, la plus difficile de toutes à supporter pour moi. Il attirait mon attention sur tous les points de vue célèbres qui se trouvaient à la portée de nos regards, me racontait l'histoire de chaque village que nous traversions, ou la légende plus ou moins authentique des châteaux-forts, écroulés ou croulants, qui couronnaient les hauteurs à droite et à gauche de la route que nous suivions au pas et au petit trot, suivant la disposition du terrain; bref, il occupait doucement mon intelligence, sans la captiver avec force, à la façon de ces livres mé-

diocres dans la forme, mais riches de faits neufs et curieux. Une tour de l'aspect le plus imposant, et toujours gigantesque, bien que le temps et plus encore les longues guerres des quinzième et seizième siècles l'eussent réduite à la moitié de son élévation primitive, lui fournit l'occasion de me communiquer des détails du plus puissant intérêt sur les divers faits d'armes du chevalier Bayard, le modeste héros sans peur et sans reproche. Lui cinquième, et le premier en tête, il était monté à l'assaut de cette forteresse réputée imprenable, et il avait réussi à s'en rendre maître. Quand il parut victorieux devant le gouverneur, pour le sommer de lui rendre son épée, son armure était tellement hérissée de flèches du haut en bas, que le vaincu ne put s'empêcher de s'écrier : — *Mais cet homme est un porc-épic !*

Sur le soir, et comme nous approchions de Melcy, nous longeâmes pendant quelques instants une magnifique futaie, toute murmurante du bruissement de son feuillage et des battements d'ailes des innombrables bandes d'oiseaux qui étaient venues s'abattre sous ses voûtes pour y passer la nuit. Plusieurs larges allées la partageaient de distance en distance et, dans l'une d'elles, à deux ou trois portées de fusil environ de la route, nous aper-

çûmes un pavillon octogone qui conservait encore un reste d'élégance, bien que sa toiture fût effondrée et qu'il n'eût plus ni portes ni fenêtres.

— Ceci a été un rendez-vous de chasse de la pauvre comtesse, — me dit M. Vitalis en arrêtant son cheval pour me laisser le temps de regarder cette ruine, bien plus triste que toutes les autres, car elle était jeune. — Voulez-vous la voir de près? Je vous attendrai ici, et nous aurons encore le temps d'arriver à notre gîte avant le coucher du soleil.

Il avait à peine fini de parler, que déjà je m'étais élancé hors de son cabriolet, et que je parcourais à grands pas l'allée conduisant au pavillon de chasse, où je fus rendu en moins de deux minutes.

L'intérieur, quoiqu'il fût exposé à toutes les intempéries des saisons, n'était pas à beaucoup près aussi délabré que le dehors. Le pavé, en marbre noir et blanc, n'avait pas subi d'altération sensible, et les pans de mur tournés à l'exposition du midi gardaient encore d'assez beaux restes de peintures représentant des sujets de chasse. Le plafond, également peint, était d'une conservation plus satisfaisante, sans doute parce qu'il avait pu résister mieux à l'action de l'humidité. Il offrait à la vue quatre groupes de chiens de la fameuse race ar-

dennaise de la comtesse, et à la variété expressive de la physionomie de chacun d'eux, il était facile de deviner qu'on avait là sous les yeux, non pas des têtes de fantaisie, mais de véritables portraits d'animaux favoris, ayant joui d'une sorte de renommée dans leur temps. Ce qui me confirma encore dans cette opinion, c'est que, dans le nombre, il y en avait deux ou trois qui portaient sur leur corps robuste les cicatrices d'honorables blessures, évidemment reçues dans quelque hallali célèbre.

On comprend que je sortis de là encore plus occupé de la belle comtesse que la nuit précédente, pendant mon demi-sommeil si agité. Elle était venue jadis, pleine de joie et de vie, dans ce lieu maintenant désolé! son pied mignon avait foulé ces dalles, son œil vif et fier regardé ces peintures, et son souffle embaumé s'était exhalé entre ces murs ouverts aujourd'hui à tous les vents! Quand je rejoignis mon compagnon, il s'aperçut que j'étais rêveur, et il eut le bon esprit de ne pas m'adresser la parole jusqu'à notre arrivée à Melcy, où nous fûmes du reste promptement rendus.

Moins d'un quart d'heure après notre installation à l'auberge de la Tête-Noire, j'avais déjà pu

m'assurer, pour le lendemain matin, du meilleur cheval de selle de l'endroit.

C'était un vigoureux courtaud ardennais, sous poil gris de fer, dont l'œil plein de feu et les membres secs annonçaient un animal d'une vigueur peu commune. A l'époque où je chassais, je l'aurais payé bien cher, rien que sur sa mine.

Comme je m'extasiais sur son heureuse conformation, imparfaitement vue cependant à la lueur d'une lanterne fumeuse, l'homme qui me le louait, au prix modique de trois francs pour toute la journée, me dit :

— Ce n'est pas étonnant, monsieur : il descend de l'ancienne race de feue madame la comtesse Diane de Brého.

Il était donc décidé que ce diable de nom retentirait partout à mon oreille. Ainsi, alors même que j'aurais voulu l'oublier, cela m'eût été matériellement impossible.

Ce soir-là, bien que M. Timoléon Vitalis ne demandât pas mieux que de prolonger encore la veillée, je me retirai de bonne heure dans ma chambre, sous le prétexte d'un peu de fatigue. J'éprouvais un impérieux besoin d'être seul, afin de me préparer en toute liberté à la journée du lendemain.

Au soleil levant, je cheminais sans guide à travers les bois de Fernemont, encore plongés dans une solitude profonde dont le silence était seulement interrompu de loin en loin par le chant des merles et des fauvettes, ces réveille-matin de nos forêts. Le temps était gai et clair, l'air vif et léger, l'herbe toute brillante de rosée, comme au printemps. Mon locati, auquel on m'avait bien recommandé de me fier aveuglément, tournait tantôt à droite et tantôt à gauche sans la moindre hésitation, ainsi qu'un voyageur qui connaît sa route. Moi je rêvais sans impatience d'arriver à ma destination, car je me disais intérieurement que la réalité serait peut-être au-dessous de mes rêves. Au bout d'une heure de marche j'atteignis un vaste rond-point, autour duquel s'élevaient encore quelques poteaux vermoulus, et sur l'un d'eux je pus lire, mais non sans peine, cette indication à demi effacée : — *Carrefour de la Combe-aux-Loups.* — C'était le premier rendez-vous que la comtesse avait indiqué à mon père et à ses deux camarades de Royal-Picardie, MM. de Mazelière et de Riancourt, en 1778.

Plusieurs *cavalières* larges et droites aboutissaient à cet endroit de la forêt, qui avait pour moi tout l'attrait mélancolique d'un souvenir. Mon

cheval s'engagea de lui-même dans une de ces voies de communication, en prenant le galop, ce qui ne lui était pas arrivé encore depuis mon départ de Melcy, et en moins de dix minutes, je me trouvai en face de ce qui avait été jadis le château de Fernemont.

L'ancienne demeure de la comtesse Diane de Brého était bien en ruine, dans la rigoureuse acception du mot, ainsi que j'en avais été prévenu par mon compagnon de voyage et les habitants du bourg de Melcy ; mais elle conservait encore un aspect noble et fier qui provoquait plutôt l'admiration que le regret, et la mélancolie que la tristesse. Quelques-unes de ses vastes dépendances me parurent entièrement debout, et, vues à la distance où je me trouvais d'elles, je les jugeai plus que suffisamment intactes pour pouvoir être habitées. Quant au château lui-même, s'il était croulant en plusieurs endroits, le corps de logis du milieu gardait de fort beaux restes des sculptures cynégétiques dont mon père m'avait parlé autrefois, et sur son toit en dôme se dressait toujours, comme en 1778, le gigantesque sanglier de marbre noir qui le surmontait à cette époque. Le lecteur doit se souvenir que le superbe manoir féodal de la comtesse était alors dans tout l'éclat de sa splen-

deur et de sa jeunesse, puisque c'était elle qui l'avait fait bâtir depuis un petit nombre d'années seulement.

Je restai, durant une dizaine de minutes, absorbé dans la contemplation de ce spectacle vraiment imposant. Mon imagination, se reportant à trois quarts de siècle en arrière, me retraçait, avec une singulière vivacité de couleurs, toute l'histoire de l'intrépide, séduisante et infortunée châtelaine de Fernemont, à ce point que je croyais la voir avec cette fidélité de souvenir dont les phénomènes ne se produisent guère que pour les personnes dans l'intimité desquelles nous avons vécu.

Je fus arraché à mon entraînante rêverie par l'impatience, peu incommode d'abord et bientôt insupportable, de mon locati. Il creusait la terre du pied, me couvrait de flocons d'écume en battant à la main, remplissait l'air de ses hennissements et se permettait de temps à autre des pointes fort désagréables. Pour en finir avec la hâte qu'il avait d'arriver, je lui rendis la main, et, léger comme un oiseau, il m'emporta vers la partie des communs située à la gauche du château.

C'était l'ancien chenil et ses dépendances, c'est-à-dire la maison du piqueur et de ses aides, celle des valets de limier et des valets de chiens, la bou-

langerie, l'infirmerie et le lieu de refuge des invalides des deux sexes. Ces diverses constructions entouraient une cour carrée, au milieu de laquelle jouaient sur l'herbe qui avait remplacé le fin gazon du temps jadis, une demi-douzaine d'enfants de toutes tailles, mêlés à autant de chiens de chasse, braques, épagneuls et bassets.

Je m'adressai au plus grand des enfants, petit drôle bien découplé, dont l'œil intelligent semblait me demander ce que je voulais, et je le priai de m'indiquer la demeure du père Pied-Léger.

— Le vieux est depuis deux jours à la noce d'une de mes tantes qui demeure à trois lieues d'ici. Mais il doit revenir ce matin, et si vous avez à lui parler, vous pouvez l'attendre chez nous. Mon père est son petit-fils, et ma mère est à la maison.

Et le petit drôle, en terminant sa réponse à ma question, me montra de la main une porte ouverte à peu de distance dans les bâtiments dont je viens de dire un mot.

En même temps il saisit résolûment la bride de mon cheval, comme pour me faire comprendre qu'il était prêt à s'en charger.

Effectivement, dès que j'eus mis pied à terre, il

l'emmena pendant que je me dirigeais vers la porte qu'il m'avait indiquée.

Dans une grande chambre d'une propreté remarquable, je trouvai une paysanne occupée à mettre la dernière main à ses travaux de ménage de la matinée. C'était une femme de quarante ans environ, très-agréable encore de visage, et d'une fort belle prestance. Les manches de sa chemise, relevées jusqu'au-dessus des coudes, laissaient voir deux bras très-blancs, depuis la naissance des poignets, et sous sa jupe écourtée j'aperçus une paire de jambes telles que les habitués de l'orchestre de l'Opéra en découvrent bien rarement à travers leurs lorgnettes.

Je lui expliquai en quelques paroles amicales le motif de ma présence sous son toit, et je la priai de me permettre de rester chez elle une grande partie de la journée.

— Et même plus longtemps que ça, mon bon monsieur, si ça vous fait plaisir, — me répondit-elle en souriant.

Et elle se hâta de faire redescendre ses manches sur ses bras nus, avec un mouvement de pudeur d'une grâce rustique remplie de charme, qui me prouva qu'elle n'ignorait point que sa beauté pou-

vait donner encore de mauvaises pensées à son prochain.

Quelques minutes après, nous causions avec l'abandon cordial de vieilles connaissances, pendant qu'elle allait et venait par la maison pour me préparer mon déjeuner.

Elle me raconta, ce que je savais déjà en gros par le jeune gars, qu'elle avait épousé le petit-fils du vieux Pied-Léger; que son mari et le grand père étaient à une noce dans le voisinage ; qu'ils ne tarderaient probablement pas à revenir au logis, et qu'elle était sûre d'avance que ma visite serait très-agréable au vieillard, puisque j'avais beaucoup entendu parler de son ancienne maîtresse et que je venais tout exprès de loin pour voir les ruines du château de Fernemont.

— Le grand-père de votre mari est-il vraiment aussi vert d'esprit et de corps qu'on me l'a assuré ? — lui demandai-je ?

— Ah ! vous pouvez bien le dire, monsieur. Il y a dans le pays plus d'un homme de quarante ans qui ne le vaut pas pour la vigueur du jarret, la joyeuseté de l'humeur et la sûreté de la mémoire. Et avec ça droit comme un jonc, ferme sur ses deux pieds comme un jeune coq sur ses ergots, et si plaisant avec tout le monde, que les plus lon-

gues veillées d'hiver paraissent courtes quand il est là. Il chasse encore des matinées entières, et les soirs d'été, il vous sonne si bien ses vieilles fanfares au clair de lune, qu'on se passerait *quasiment* de souper pour courir sur la Bruyère-des-Moines l'écouter de plus près.

Ces détails me ravissaient, comme il est aisé de le comprendre. Pied-Léger infirme et radoteur aurait encore été un personnage fort intéressant pour moi ; mais Pied-Léger alerte, causeur, jouissant de toutes ses facultés, et, avec cette heureuse nature, ne demandant sans doute pas mieux que de parcourir avec moi le curieux passé de sa vie, me semblait une bonne fortune à nulle autre pareille. Alléché par ces renseignements qui me promettaient des heures si agréables, je fis à l'instant même la réflexion que le soir serait trop tôt venu pour tout ce que je pouvais apprendre du vieux piqueur octogénaire, et, ma foi, je pris la résolution d'envoyer un message à M. Timoléon Vitalis pour lui annoncer, avec tous les ménagements convenables, que je lui brûlais la politesse pour ce jour-là, mais que je le retrouverais à Mézières le lendemain dans la matinée.

Ma gracieuse hôtesse approuva fort ce projet, que je lui communiquai immédiatement, et elle

me dit qu'elle se chargeait de faire parvenir ma lettre à Melcy, bien avant l'heure où l'on m'y attendait.

Aussitôt que l'omelette au lard et la gibelotte de lapereaux furent prêtes, je me mis à table, ce qui n'empêcha pas la conversation d'aller son train.

Jamais l'antique proverbe qui dit que *ventre affamé n'a pas d'oreilles* ne me parut d'une justesse moins rigoureuse que ce jour-là. Je mangeais bien plus pour ne pas désobliger mon hôtesse que pour satisfaire mon appétit, et les histoires qu'elle me contait tout en me servant, me semblaient bien meilleures que son omelette et sa gibelotte.

— Vos hommes ne reviennent pas, — lui dis-je au moment où neuf heures sonnaient à son coucou, — et nous perdons un temps précieux... Ne pourriez-vous donc me conduire aux ruines en les attendant? J'y retournerais ensuite plus tard avec le grand-père.

Madeleine Granvallet, — c'était le nom de la petite-bru du vieux Pied-Léger, — me répondit sans hésiter qu'elle était à mes ordres, et nous voilà partis pour la portion du château qui n'était plus habitée depuis la fin tragique de la pauvre comtesse.

Nous parcourûmes successivement plusieurs pièces situées au premier étage, dont la dévastation avait été si complète, qu'il était impossible d'en reconnaître la destination primitive. Deux ou trois plafonds conservaient encore, en certaines places, des restes de peintures à fresque, mais elles étaient tellement effacées par l'humidité, qu'il ne fallait pas songer le moins du monde à recomposer, même en esprit et par à peu près, les différentes scènes de chasse qu'elles avaient dû représenter jadis avec plus ou moins de charme et de vérité dans l'exécution.

La bonne madame Granvallet, à toute minute interrogée par moi, tantôt sur un sujet et tantôt sur un autre, possédait bien quelques notions confuses sur ces fresques méconnaissables ; mais, comme je ne tardai guère à m'apercevoir, au vague de presque toutes ses réponses, qu'elle n'était nullement sûre de son fait, je me promis intérieurement de ne m'en plus rapporter qu'aux explications, sans doute beaucoup plus nettes, que ne manquerait pas de me donner plus tard le bonhomme Pied-Léger, s'il était réellement la chronique vivante dont on m'avait parlé.

En conséquence, je préférai, à partir de ce moment, m'abandonner à mes réflexions et à mes

rêveries, plutôt que de perdre mon temps à questionner Madeleine sans aucun résultat pour ma curiosité. Le lecteur doit comprendre que celle-ci était à chaque instant plus vivement surexcitée par l'aspect des lieux où s'était écoulée l'existence tout à fait exceptionnelle de l'héroïne de vénerie dont je venais chercher les traces dans la poussière du passé.

Si M. Timoléon Vitalis lit ceci quelque jour, cette fin de phrase aura certainement son approbation.

Nous arrivâmes ainsi, la belle Madeleine et moi, elle me regardant avec de grands yeux étonnés, comme pour me demander la raison de mon brusque silence, moi examinant tout sans prononcer une parole ; nous arrivâmes, — dis-je, — dans une pièce moins vaste que toutes celles précédemment parcourues par nous, et, aux larges et profondes armoires grillagées qui la garnissaient du haut en bas et sur toutes les faces de ses quatre pans de murs, je reconnus tout d'abord l'ancienne bibliothèque du château, où mon père s'était concilié pour toujours les bonnes grâces du joyeux abbé Bataillard, après le dîner qui avait suivi la fameuse chasse au sanglier, lors de sa première visite à Fernemont.

Il va sans dire que toutes ces armoires étaient complètement vides. — On sait que la Révolution, cette aimable friande du bien d'autrui, n'avait pas pour habitude de procéder autrement. — Là elle avait fait les choses plus en conscience encore que partout ailleurs, animée sans doute qu'elle devait être par la haine que lui inspirait l'intrépide comtesse, qui l'avait bravée longtemps alors que toute la France tremblait devant elle, et ne s'était jamais privée de la satisfaction de lui témoigner hautement son horreur pour ses crimes et son mépris pour ses menaces.

Le treillage, en fin laiton de cuivre, autrefois argenté, était détruit partout ou peu s'en faut ; il n'y avait plus une seule serrure aux portes, et les trois quarts des rayons manquaient. Ceux qui restaient encore, généralement enlevés de leur place et posés debout contre les ventaux brisés, portaient de nombreuses traces des heureuses dispositions des anciens vainqueurs du château pour l'art du dessin. Presque tous étaient ornés, selon le goût facétieux de l'époque, soit d'une guillotine prête à fonctionner, soit d'une tête coupée et mise au bout d'une pique, soit enfin d'un cadavre d'aristocrate accroché à la corde d'une lanterne.

Dans un renfoncement qui me sembla avoir

été la cheminée, au temps de la splendeur du pauvre manoir en ruine, on avait empilé, à la hâte et sans le moindre soin, des masses informes de vieux bouquins qui attirèrent bientôt mon attention et la captivèrent exclusivement à l'instant même.

Une épaisse couche de poussière gluante et verdâtre les recouvrait ; ils étaient ou paraissaient du moins soudés les uns aux autres par la moisissure visqueuse des années, et il s'en exhalait une vapeur nauséabonde, d'une incommodité toute particulière, qui frappait mon odorat pour la première fois de ma vie.

— Il y a peut-être là des trésors qu'un bibliophile comme feu Charles Nodier ou le baron Taylor payerait bien cher, — me dis-je en moi-même. — Mais je crois, en vérité, que j'aimerais mieux retourner avec mes ongles la terre infecte d'un vieux charnier, que de toucher à ces livres seulement du bout de ma canne.

Ce fut là ma première réflexion.

La seconde, ainsi qu'on va le voir, ne lui ressembla guère ; car, me tournant brusquement vers ma conductrice, je lui décochai à brûle-pourpoint la question suivante :

— Pensez-vous, ma chère Madeleine, que si

je proposais une belle pièce de cinq francs toute neuve à l'aîné de vos enfants, qui m'a eu l'air d'un garçon résolu, il consentirait à me venir en aide pour fouiller là dedans !

Et je montrai à madame Granvallet les bouquins et les manuscrits entassés dans l'âtre abandonné depuis plus d'un demi-siècle, suivant toutes les apparences.

— Oh! je vous en réponds, monsieur! — s'écria-t-elle, — c'est un gaillard à qui l'ouvrage ne fait pas peur... Je cours l'appeler, et je vous l'amène de *belle heure* ici !

Dix minutes ne s'étaient pas encore écoulées, qu'elle revenait avec son petit Pierre, qu'elle avait mis au fait de mon désir, et qui s'était muni par précaution d'un de ces instruments de fer à dents recourbées, dont on se sert dans les campagnes pour tirer la vieille litière de dessous les bestiaux.

En un clin d'œil la première couche de bouquins fut enlevée et rejetée au loin sur le sol dégradé de la biliothèque.

Je découvris alors, avec une vive satisfaction, que les livres qui s'offraient maintenant à mes regards étaient moins détériorés que les autres, et je

me décidai à mettre moi-même la main à la besogne.

Je pris successivement une douzaine de gros volumes, dont j'examinai les titres avant de les passer à Pierre, qui les rangeait côte à côte avec plus de soin que leurs devanciers.

Il y avait parmi ces volumes de vieux traités de vénerie, et une collection manuscrite, fort belle et magnifiquement reliée, de tous les procès-verbaux des chasses de la comtesse pendant vingt années. Ils étaient rédigés par l'abbé Bataillard, ainsi que le témoignait la signature du bon aumônier, placée au bas de chacun d'eux. C'était une découverte déjà bien précieuse, et il est aisé de comprendre qu'elle ne diminua pas mon ardeur au travail.

En continuant mes recherches, j'en fis une autre d'un bien plus grand intérêt encore, au point de vue du mobile de mon voyage à Fernemont.

Elle consistait en deux petits tableaux d'une admirable conservation et d'une vivacité de couleur qui n'avait pas dû être plus réjouissante à l'œil le jour où ils étaient sortis de l'atelier de l'artiste qui les avait peints.

Cet artiste était Fragonard père, le chroniqueur égrillard des boudoirs de la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Ces deux toiles pouvaient avoir un pied de haut sur dix-huit pouces de large environ. L'une représentait la comtesse Diane de Brého, parfaitement reconnaissable pour moi, à son costume de chasse et à sa physionomie animée et piquante, telle que mon père me l'avait décrite. Montée sur un de ses fameux chevaux gris de fer, elle traversait, avec la rapidité d'une flèche, une vaste clairière inondée de soleil. Quelque chose d'un peu effaré dans son attitude semblait annoncer que la vélocité de sa course n'était pas précisément volontaire. On eût plutôt dit une fuite qu'une poursuite.

Derrière elle, et au second plan, un cavalier, dont la monture blanche d'écume courait aussi à bride abattue, sortait d'un épais gaulis, la tête haute et l'œil en feu.

La scène était rendue avec une saisissante vérité. L'herbe, un instant enfoncée dans le sol, semblait se relever après le passage des chevaux qui l'avaient foulée ; le feuillage frémissait à donner envie d'écouter son murmure ; les ombres couraient aussi vite que les personnages ; la lumière étincelait à fatiguer le regard. C'était ravissant !

La seconde toile, évidemment destinée à servir de pendant à la première, ne produisait pas d'a-

bord une impression aussi puissante sur l'imagination, mais elle la faisait travailler avec une vivacité singulière quand on l'avait examinée un moment. La belle amazone et le hardi cavalier lancé à fond de train sur ses traces, n'y figuraient plus, et leurs montures, si fougueuses dans l'autre tableau, broutaient pacifiquement et côte à côte le fin gazon qui croissait sur la lisière d'une futaie sombre comme la nuit.

Le soleil avait disparu derrière les grands chênes, le crépuscule descendait lentement sur la vieille forêt de Fernemont, et il y avait dans tout cela tant de silence et de mystère, qu'il m'eût été impossible d'exprimer mon admiration autrement qu'à voix basse, si j'avais eu à ma portée une autre oreille que celle de la bonne Madeleine pour m'écouter.

II

L'hospitalité de Pied-Léger.

Je restai longtemps en contemplation devant ces deux charmants tableaux, promenant alternativement de l'un à l'autre mon regard de plus en plus enchanté, et faisant des appels successifs à toutes les ressources de mon imagination, pour tâcher de pénétrer le mystère des scènes que représentaient ces petits chefs-d'œuvre de l'art moderne dans notre pays, pendant la seconde moitié du siècle précédent.

S'il n'existait aucun doute au fond de mon esprit sur l'identité incontestable du personnage de la comtesse Diane, il n'en était certes pas de même relativement au rôle qu'elle avait dû jouer dans les événements inexplicables au premier aspect dont j'avais la reproduction saisissante sous les yeux. Le beau cavalier qui suivait ou plutôt poursuivait la comtesse à travers la clairière, et qui avait fini par l'atteindre plus tard, à en juger par la position des deux chevaux à la lisière de la futaie, était-il le comte, son mari ? L'idée m'en était bien venue d'abord, comme étant la supposition la plus raisonnable et la plus délicate qu'il fût possible de faire en pareil cas; mais je m'étais dit ensuite que quand c'est sa propre femme qu'un homme pourchasse, ce ne peut être que dans un accès de fureur jalouse, pour la tuer ou l'accabler de terribles reproches, et il n'y avait pas apparence de ces sentiments farouches dans l'expression du visage de l'inconnu. Le feu de la passion l'animait; à la vérité, on pouvait découvrir aussi une sorte de menace dans les éclairs qui jaillissaient de ses prunelles enflammées, seulement rien de tout cela ne semblait annoncer un de ces dénoûments tragiques qui laissent des traces sanglantes sur l'histoire d'une famille. Les sires de

Vergy, de Giac, de Montsoreau et beaucoup d'autres, devaient avoir des figures bien différentes au moment de punir les trahisons de leurs épouses.

Les indices qu'il était permis de tirer de la physionomie de la belle comtesse faisaient naître des réflexions de même nature, après un examen un peu attentif. L'espèce d'*effarement* — que l'Académie me pardonne ce mot — qu'elle exprimait, ne ressemblait en aucune façon au genre de terteur que doit éprouver la malheureuse créature qui croit déjà sentir entre ses deux épaules frissonnantes le froid de la lame d'une dague, ou entendre retentir à ses oreilles, remplies de tintements sinistres, la détonation d'une arme à feu. L'œil de la fugitive, à demi voilé par l'ombre de ses longs cils, laissait échapper de furtives lueurs d'un chatoiement étrange, dont il n'était pas aisé de saisir de prime abord la signification véritable, tant elles trahissaient de sensations diverses, et entre ses lèvres, contractées par le dépit d'une défaite prochaine ou l'énergie de la lutte présente, se glissait une autre lueur qui me parut avoir été, dans la pensée du vieux Fragonard, l'indication discrète d'un sourire imparfaitement réprimé. Evidemment ce n'était pas la mort que la comtesse

craignait de trouver au terme de sa course folle par monts et par vaux.

— C'est donc bien joli ce que vous regardez-là, monsieur? — me dit à la fin Madeleine, qui, jusqu'à ce moment, était restée discrètement à l'écart et n'avait pas même tenté de jeter un coup d'œil à la dérobée sur les deux petites toiles que je tenais dans chacune de mes mains.

— Voyez plutôt vous-même, — lui répondis-je, en faisant passer les tableaux de mes regards sous les siens.

— Ça doit être madame la comtesse! — s'écria-t-elle vivement. — Oh! mais, — continua-t-elle d'un ton songeur et après quelques instants de silence, — comment que ça se fait donc qu'ici il n'y a plus que son cheval tout seul avec celui de l'autre?

— C'est aussi ce que je me demandais, ma bonne Madeleine, — répliquai-je.

— C'est tout de même drôle, — murmura l'honnête paysanne, plutôt comme si elle se parlait à elle-même que si elle continuait à me communiquer ses impressions.

Elle resta encore silencieuse pendant deux ou trois minutes, puis elle ajouta :

— Le vieux nous a raconté bien des belles his-

toires sur madame la comtesse, mais pas celle-là.

Elle me rendit les tableaux, et il me sembla que son beau teint avait un peu plus d'éclat que de coutume.

Tandis que ceci se passait, l'actif et intelligent Pierre avait continué à débarrasser la vieille cheminée des bouquins qui l'encombraient, et il était arrivé au terme de sa besogne sans avoir fait de nouvelles découvertes intéressantes pour moi.

Je demandai alors à Madeleine la permission d'emporter chez elle les deux toiles de Fragonard, et comme les autres parties du château ne pouvaient pas être visitées sans danger pour les visiteurs, nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin de son logis dans les communs.

Vers midi, je rêvais mélancoliquement, assis sur un banc de bois devant la demeure de ma belle hôtesse, lorsque mon attention fut attirée par des sons de trompe qui partaient du sommet d'une petite hauteur boisée, située à peu de distance des ruines.

Madeleine accourut aussitôt en s'écriaut :

— C'est le vieux et mon homme qui reviennent de la noce !

Je l'avais déjà deviné, et je me disposais à aller à leur rencontre.

Moins d'un demi-quart d'heure après, je me nommais au vieux Pied-Léger, qui poussa une exclamation de joie en apprenant que j'étais le fils de son ancienne connaissance de 1778 et de 1792, et le chroniqueur des hauts faits cynégétiques de sa chère et vénérée maîtresse la comtesse Diane de Brého.

Il va sans dire que Pied-Léger me remercia avec la plus chaleureuse effusion d'avoir pris sans façon mon gîte chez lui, et qu'il n'eut pas besoin d'insister beaucoup pour me déterminer à lui promettre que je passerais la journée du lendemain tout entière à Fernemont.

Mon message pour M. Vitalis n'étant pas encore parti, il ne m'en coûtait pas davantage de lui annoncer un retard de trente-six heures, qu'un de douze, dans notre réunion à Mézières.

Madeleine ne s'était pas jouée de ma crédulité quand elle m'avait dit que plus d'un homme de quarante ans ne valait pas l'aïeul de son mari pour la vigueur du jarret, la joyeuseté de l'humeur et la sûreté de la mémoire. Le vieux Pied-Léger, qui venait de faire trois ou quatre lieues, après avoir passé deux jours et deux nuits à boire et à danser, le vieux Pied-Léger, — dis-je, — était leste et dispos comme son arrière-petit-fils Pierre. Si son grand

front était chauve, il ne portait pas une seule ride ; si sa large bouche était complètement dégarnie de dents, il en sortait des rires si francs et si jeunes, que l'on n'eût jamais cru à distance qu'ils étaient l'expression de la gaieté d'un octogénaire ; si ses longues jambes ne se présentaient plus que sous la forme de deux bâtons recouverts de parchemin, elles arpentaient le sol avec une fermeté et une légèreté d'allure qu'eût pu envier le plus déterminé piéton. Il n'avait ni tremblement dans les mains, ni chevrotement dans la voix, ni hochement dans la tête. Laid à miracle avec tout cela, mais d'une laideur si vivace, si spirituelle, si vigoureuse et si avenante, qu'on avait plus de plaisir à la regarder que n'importe quel jeune et joli visage.

De retour chez Madeleine, mon premier soin fut de confier au vieux piqueur l'intéressante découverte que je venais de faire, en prenant la liberté de fouiller dans les bouquins de la comtesse Diane de Brého.

Il n'eut pas d'abord l'air de comprendre ce que je lui disais, mais je plaçai sous ses yeux les deux petites toiles de Fragonard, et sa physionomie, originale jusqu'au grotesque, prit tout à coup une expression sérieuse, émue même, qui me prouva qu'une circonstance importante du passé de sa

maîtresse venait de se réveiller brusquement dans sa mémoire.

Il se détourna pour essuyer furtivement une larme, puis il se pencha à mon oreille, et il me dit à voix basse :

— Quoique ça me fasse pleurer, monsieur le marquis, c'était gai dans les temps ; mais il n'y a plus que moi qui sache l'histoire aujourd'hui, et si je vous la racontais, parce que c'est vous, je voudrais bien que personne autre ne pût l'entendre... Nous arrangerons cela demain en chassant un chevreuil avec mes bassets, — poursuivit-il en clignant de l'œil, — jusque-là.....

Et, au lieu d'achever sa phrase, il posa un de ses longs doigts osseux en travers sur sa large bouche édentée.

— Je prends acte de votre promesse, — répondis-je au vieux piqueur, en imitant de mon mieux son ton discret.

Et je me hâtai de replacer les deux petits tableaux sur le lit de Madeleine, où j'étais allé les chercher pour les montrer au vieillard.

Nous restâmes deux bonnes heures à causer avec l'abandon d'anciens amis qui se retrouvent, assis côte à côte sur le banc de bois placé au seuil de sa demeure. Le mari de Madeleine venait de temps

en temps se mêler à notre conversation, sa femme y jetait aussi son mot, en rôdant autour de nous pour vaquer aux soins du ménage, et le petit Pierre, une arbalète à la main, s'amusait à ajuster les hirondelles qui passaient et repassaient au-dessus de nos têtes ou rasaient le sol à nos pieds.

Je me suis entretenu avec bien des veneurs dans ma vie, et je puis dire qu'il doit être très-difficile d'en rencontrer un dont l'entretien fût plus instructif et plus divertissant que celui de l'ancien piqueur de la comtesse Diane de Brého. En fait de chasse, Pied-Léger n'ignorait rien, et sur tout le reste, sans exception, il savait beaucoup de choses. Il était vétérinaire habile, fin cuisinier, pêcheur de premier mérite, conteur charmant et philosophe pratique comme il en existe peu. Il se montra à moi sous ces différents aspects pendant notre longue conversation, et toutes celles que j'ai eues avec lui depuis n'ont pas changé l'opinion que je m'étais faite, en cette circonstance, de cet homme vraiment extraordinaire.

On ne saurait rien imaginer de plus intéressant que ceux de ses récits qui avaient exclusivement rapport à l'existence exceptionnelle de son ancienne maîtresse. Pleins de charme par la nature même du sujet, l'intelligent vieillard savait

les rendre plus attrayants encore par la vivacité pittoresque de son débit et la poésie rustique de son langage singulièrement coloré. Certaines grandes chasses de la comtesse, qu'il me raconta, étaient de véritables petits drames conduits d'un bout à l'autre avec un art merveilleux. Quand il vous décrivait un hallali, on croyait y être. Il imitait les hurlements furieux de la meute, les *bramements* désespérés du cerf, les grognements formidables du sanglier, les cris de joie des veneurs et jusqu'aux accords retentissants des trompes. On eût dit qu'il avait tout à la fois dans le gosier, une ménagerie, une foule et un orchestre d'instruments à vents. Je n'ai de ma vie rien entendu que l'on puisse comparer à ces divers prodiges de mimique et de ventriloquie.

Vers les trois heures de l'après-midi, quand la chaleur commença à tomber, Pied-Léger me demanda la permission de me quitter pendant quelques moments pour s'occuper de notre repas du soir.

Peu d'instants après, je le vis se diriger du côté des bois situés au couchant du château. Il portait un long fusil simple sous son bras droit, un énorme filet sur son épaule gauche, sans préjudice de sa carnassière; une belle chienne épagneule,

gris ardoise et marquée de feu, cheminait à une dizaine de pas devant lui, le nez au vent et sa magnifique queue relevée en panache.

Il gravit d'un pas ferme et léger un sentier assez rapide, et nous l'eûmes promptement perdu de vue.

— C'est comme ça qu'il est tous les jours, monsieur le marquis, — me dit Madeleine à qui mon admiration pour le vieillard n'avait pas échappé, — il va battre la plaine pendant une heure ou deux, puis il reviendra le long de la rivière, et quand nous le reverrons, un peu avant la brune, il aura dans sa carnassière une demi-douzaine de perdreaux ou de cailles grasses, dans son filet une truite ou une anguille, et dans ses poches un cent d'écrevisses... C'est un vrai sorcier qui ne manque jamais son coup aussi bien sur l'eau que sur terre.

Le mari de Madeleine, petit-fils du vieux piqueur de la comtesse, était un Pied-Léger quelque peu dégénéré, à ce qu'il paraît, et il me sembla que sa femme partageait *in petto* ma manière de voir à cet égard. Il chassait et pêchait aussi dans l'occasion, mais il préférait de beaucoup labourer son champ, cultiver son petit jardin, ou s'en aller l'hiver, la cognée sur le cou, couper du bois dans

la forêt. Ce fut Madeleine qui m'initia à toutes ces différences de caractère entre le grand-père et le petit-fils, et comme elle était de minute en minute plus en confiance avec moi, elle ne me cacha point que si, à l'époque où elle avait eu envie de se marier, le vieux Pied-Léger n'eût eu seulement que la soixantaine, elle l'aurait préféré à son Jacques, qui n'avait cependant alors que vingt-cinq ans.

— C'est un homme si gai, monsieur! — ajouta-t-elle en terminant. — Dans les veillées d'hiver, c'est toujours à son tour de faire rire les autres ; aussi faut voir comme la jeunesse l'aime! Quand il mourra, ce pauvre cher homme, ça sera un deuil dans tout le pays.

Le vieux Pied-Léger revint un peu avant le coucher du soleil. Sa belle épagneule tirait la langue et traînait la patte; lui était frais, dispos et gaillard comme au moment où nous nous étions séparés.

Ainsi que Madeleine me l'avait annoncé d'avance, il rapportait une carnassière bourrée de plume comme un édredon, son filet fretillait sur son épaule, grâce au poisson dont il était rempli, et quand il se fut débarrassé de ces deux trophées de sa double victoire, il retourna les nombreuses

poches de son immense veste de toile rousse, et une pluie de superbes écrevisses toutes grouillantes tomba sur le pavé de la maison.

Vous croyez peut-être, mes chers lecteurs, que le vieux Pied-Léger, après ses deux jours de noce, sa promenade de quatre lieues pour revenir chez lui, et la longue tournée qu'il venait de faire en chassant et en pêchant, éprouva le besoin de prendre quelques instants de repos. Il n'en fut rien, à ma grande surprise, comme à la vôtre sans doute. Le vaillant octogénaire se débarrassa en un tour de main de sa veste, releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes, et il s'écria d'un ton jovial :

— Maintenant, à nous deux, Madeleine ! Plume les perdreaux, vide le poisson, châtre les écrevisses, et faisons à notre hôte un souper digne de lui.

Vingt minutes ne s'étaient pas encore écoulées, que la broche tournait, que la poèle à frire chantait sur le fourneau, et que les fameuses écrevisses passaient du vert sombre au rouge éclatant dans le chaudron de cuivre où le vieux Pied-Léger les avait entassées sous une épaisse couche d'assaisonnements divers à faire revenir un mort.

L'ancien piqueur avait l'œil et la main à tout.

Il arrosait le rôti, il remuait la poèle, il secouait le chaudron pour empêcher le liquide de s'enflammer, et, tout en agissant, il surveillait du coin de l'œil Madeleine mettant le couvert, ordonnait à son petit-fils de préparer une salade, et envoyait Pierre au jardin pour en rapporter les plus belles prunes mûres qu'il pourrait ramasser, après avoir donné trois ou quatre bons coups de pied dans le tronc de l'arbre.

— Allons, les enfants, à table ! — s'écria-t-il d'une voix retentissante quand tous ces préparatifs furent terminés. — Puisque monsieur le marquis veut bien nous faire l'honneur de casser une croûte avec nous, montrons-lui de quelle manière fonctionnent les estomacs ardennais... Commencez toujours : je vais à la cave.

Il me faut remonter bien loin dans les meilleurs jours de mon passé de chasseur, pour trouver le souvenir d'un repas aussi franchement gai que celui qui m'était offert par l'ancien serviteur de mon héroïne de prédilection, la comtesse Diane de Brého. Il n'y avait pas un seul mets médiocre sur la table de cette excellente famille. Le gibier était exquis, la friture de truites et de lottes savoureuse au dernier point, les écrevisses supérieures, et le vin, qu'il fût rouge ou qu'il fût blanc, de qua-

lité tout à fait hors ligne. Je n'ai adressé aucune question indiscrète à Pied-Léger sur ce dernier détail de son festin, mais je suis parti de chez lui bien convaincu que quelques-unes des bouteilles que nous avons vidées sous son toit provenaient de la cave de la pauvre comtesse.

Nous veillâmes tard, à table d'abord, puis assis à la belle étoile sur le banc dont j'ai déjà parlé à mes lecteurs. La nuit était douce et claire, la lune illuminait mélancoliquement les tours croulantes du vieux château de Fernemont, et mon hôte retrouvait dans sa mémoire fidèle une foule d'histoires toutes plus intéressantes les unes que les autres, dans lesquelles son ancienne maîtresse jouait toujours un rôle qui la faisait aimer et admirer.

Quand nous nous séparâmes à la porte de la chambre que Madeleine avait préparée pour moi, il me dit :

— La chasse n'est pas encore ouverte, mais vous avez vu que cela ne m'a pas gêné aujourd'hui, et vous pouvez être sûr que cela ne nous gênera pas davantage demain. A quatre lieues à la ronde, il n'y a ni garde, ni gendarme assez hardi pour chercher chicane au vieux Pied-Léger, quand il se promène avec ses bassets dans les bois de Fernemont... L'ombre de ma vaillante maîtresse me

protége toujours. A cinq heures, je viendrai vous éveiller ; la soupe à l'oignon sera toute prête, et vous savez ce que je vous ai promis quand je vous aurai fait tuer votre chevreuil?

Si j'avais été fort agité pendant mes deux nuits passées à Mézières et à Melcy, en me retraçant tout ce que je savais déjà de l'existence de la comtesse de Brého, ce fut bien autre chose, ma foi ! lorsque je me trouvai couché dans les lieux mêmes où sa vie, si différente de celle des autres femmes, s'était écoulée. Il me semblait que mon lit était placé au-dessus d'un brasier d'où s'élevaient sans interruption des vapeurs brûlantes qui me mettaient les nerfs en feu et le sang en ébullition. Si je fermais les yeux, dans l'espoir de faire venir le sommeil plus vite, le dôme de serge verte sous lequel la bonne Madeleine m'avait maternellement renfermé, se peuplait à l'instant même de visions charmantes, au nombre desquelles revenaient toujours les deux mystérieuses toiles de Fragonard, mais cette fois en action et non plus en peinture. J'entendais le galop rapide des deux chevaux se suivant de près à travers la clairière inondée de soleil ; je voyais la comtesse se retourner de temps en temps sur sa selle, comme pour mesurer furtivement du regard la distance qui la séparait en-

core du beau cavalier lancé sur ses traces ; le feuillage étincelait et bruissait, l'herbe chatoyait sous la lumière ou noircissait sous l'ombre, et par moment je croyais sentir passer sur mon visage un souffle qui me rappelait les chaudes haleines de l'été. C'était une véritable hallucination des sens, comme je n'en avais éprouvé que sous l'influence du haschich, à la suite de nos fameux dîners de l'hôtel Pimodan, dans l'hiver de 1846.

Aussi avais-je déjà les yeux bien ouverts quand le vieux Pied-Léger entra dans ma chambre, un peu après le lever du soleil. Le digne homme, guêtré jusqu'aux genoux, avait le sourire sur les lèvres et l'expression de la joie dans le regard. Comme je m'étais mis vivement sur mon séant en le voyant entrer, il n'eut pas la craintede m'arracher trop brusquement à mon sommeil, de sorte qu'il me dit tout de suite d'une grosse voix joviale :

— Vous pouvez vous flatter d'avoir de la chance, monsieur le marquis. Le ciel est couvert et le vent est frais : une vraie matinée d'octobre, *quoi !* Vous ne perdrez pas un seul coup de gueule de mes bassets..... A propos, — continua-t-il en se rapprochant de moi et en prenant un air mystérieux, — je vous ai préparé l'arme favorite de pauvre

défunte madame la comtesse..... Un petit fusil double monté en or qni lui a été envoyé par monseigneur le prince de Condé, pour les étrennes de 1788. C'est un vrai bijou que je respecte comme une relique, et si vous n'étiez pas venu ici, il ne serait jamais sorti de son fourreau, moi vivant.

— Je suis très-sensible à cet honneur, mon brave Pied-Léger, — répondis-je tout en m'habillant à la hâte. — Quelle bonne journée nous allons passer! Une chasse amusante et un récit intéressant, c'est-à-dire ce que j'ai le plus aimé jadis et ce que je préfère à tout aujourd'hui. Il faut venir chez vous pour faire une pareille rencontre.

— Vous avez raison, monsieur le marquis; mais c'est un mois et non un jour qu'il faudrait demeurer sous le toit du vieux piqueur, pour avoir le temps de fouiller son sac jusqu'au fond..... Vous êtes, — poursuivit-il mélancoliquement, — le dernier à qui je conterai mes plus belles histoires, et, après moi, ma chère maîtresse sera morte tout de bon.

— J'écrirai encore quelque chose sur elle, — dis-je au vieillard, qui avait passagèrement perdu la jovialité de son accent et de sa physionomie.

— Oh! je m'en doute bien, — répliqua-t-il, — et même que vous ne me garderez pas le secret sur

l'aventure que je dois vous glisser aujourd'hui dans le tuyau de l'oreille. Mais ça sera lu par des gens qui n'auront pas connu cette chère dame par les récits des anciens, et qui se diront peut-être qu'elle n'a jamais existé.

— Qui sait? La première histoire que j'ai écrite à son sujet lui a donné des admirateurs passionnés, et je tiens de Jules Gérard, le célèbre tueur de lions, dont vous avez sans doute entendu parler, que le troisième régiment de spahis tout entier est tombé subitement amoureux de votre belle comtesse pour avoir entendu la lecture de mon récit, une nuit sous la tente.

— Eh bien! ma parole d'honneur, ça me fait plaisir! — s'écria le vieux Pied-Léger avec un mélange de joyeux orgueil et d'émotion douloureuse. — Voyez-vous, monsieur le marquis, il n'y a jamais eu de femme comme celle-là, et il n'y en aura jamais. Quand ce misérable Joseph Lebon l'a condamnée, il était mort-ivre, et si, étant sur la guillotine, elle avait daigné jeter un regard sur le bourreau, il n'aurait jamais eu le cœur de lui couper la tête..... Les grippe-Jésus qui l'ont emmenée d'ici pleuraient tous comme des enfants.

Et Pied-Léger essuya du revers de sa manche

ses yeux qui venaient brusquement de se remplir de larmes.

J'étais prêt, et nous passâmes dans la pièce voisine, où Madeleine nous attendait, debout et les deux bras croisés sur son beau buste plantureux, à côté d'une petite table au milieu de laquelle fumait la fameuse soupe à l'oignon promise la veille.

Une demi-heure après, le vieux piqueur foulait un jeune taillis de cinq ou six ans, derrière ses quatre bassets noirs marqués de feu, et moi je les côtoyais à peu de distance le long d'une large route gazonnée. Le riche fusil de la comtesse était dans mes mains, et je dois dire que j'étais plus occupé à l'admirer et à m'enivrer de tous les souvenirs qu'il me rappelait, qu'à écouter les *requêtés* que sonnait de temps en temps Pied-Léger pour appuyer ses bassets.

L'un d'eux se mit à rapprocher chaudement, et presque aussitôt j'entendis mon hôte crier d'une voix aussi vibrante que celle du plus robuste jeune homme :

— *Au coule à Nestor !*

Les autres bassets se mirent de la partie à l'instant même, et il me fut facile de voir que le *lancer* ne se ferait pas longtemps attendre.

En effet, Pied-Léger le sonna au bout de quelques minutes, et je le vis paraître immédiatement lui-même, la trompe encore aux lèvres, sur le haut du fossé qui séparait le taillis de la large route dans laquelle je me trouvais.

Dès qu'il eut terminé sa fanfare, il sauta le fossé avec une vigueur et une légèreté toute juvénile pour venir à moi, et il me dit :

— Si vous étiez un de ces veneurs tels qu'on en voit tant de nos jours, je vous engagerais à courir de toutes vos forces jusqu'à ce poirier sauvage que vous apercevez là-bas, car le chevreuil ne tardera guère à y passer ; mais, comme je suis sûr que vous aurez plus de plaisir à entendre crier mes chiens pendant une heure ou deux qu'à tirer un coup de fusil tout de suite, à la mode des collégiens en vacances, je viens vous joindre, et nous allons nous promener un peu par la forêt..... Tenez ! voilà justement notre animal qui saute où je vous ai dit. C'est un superbe brocard En avant !

Le vieux piqueur m'avait parfaitement jugé : une chasse bien menée et longtemps suivie, même avec fatigue, était beaucoup plus de mon goût qu'un dénouement facile et prompt.

Nous voilà donc, Pied-Léger et moi, arpentant grands pas cette vieille, belle et vaste forêt de

Fernemont, toute peuplée pour moi de si émouvants souvenirs. Tantôt nous marchions sans rencontrer d'obstacles par les chemins qui la coupaient en tous sens, tantôt nous cherchions à gagner les devants de la chasse en prenant d'étroits sentiers fréquentés seulement par le fauve, et tantôt aussi nous nous glissions sous les gaulis épais, afin d'arriver plus vite sur un point où mon guide savait d'avance que le chevreuil allait sauter de nouveau. Jamais l'intelligent et vigoureux vieillard ne se trompait, ni pour la distance, ni pour l'instant précis d'un petit incident de chasse. Ses bassets, dont il avait tout à fait cessé de s'occuper, se conduisaient comme des soldats d'élite qui n'ont pas besoin d'un officier pour les mener au feu. Ils démêlaient, avec une merveilleuse sûreté d'instinct, toutes les ruses de leur animal, de sorte qu'avec eux les défauts ne duraient jamais plus de quelques minutes. Leurs voix, de quatre timbres différents, formaient une harmonie délicieuse, et il serait difficile de se représenter quelque chose de plus complet en ce genre que le parfait ensemble de leur menée. Il n'y avait rien d'extraordinaire chez eux comme vitesse d'allure, mais ils étaient si droits, si bien collés à la voie toujours, et si habiles à pénétrer les malices de notre brocard,

que celui-ci, encore qu'il eût fait à plusieurs reprises des pointes assez longues et très-rapides, n'était pas parvenu, au bout d'une heure et demie de refuite non interrompue, à les devancer d'une manière un peu notable.

Cette chasse, si modeste qu'elle fût, m'intéressait vivement par elle-même, et cependant le plaisir que j'y prenais n'était que bien peu de chose en comparaison de l'étonnement mêlé d'admiration que me causait l'élasticité vigoureuse de mon vieux compagnon Pied-Léger. Plus nous faisions de chemin, et plus il me semblait agile et dispos. Ses enjambées énormes et précipitées m'obligeaient à courir pour le suivre ; si nous nous arrêtions pour écouter ou attendre, son souffle était aussi égal que celui d'un homme bien portant qui dort ; ce que je ne pouvais pas voir, il le découvrait sans peine, et les sons qu'il m'était impossible d'entendre, il les percevait à la minute même avec ses oreilles âgées de trente-deux ans de plus que les miennes. Dans ma jeunesse j'avais connu et suivi souvent les plus intrépides marcheurs de ma chère Bourgogne, mais aucun d'eux, autant que je peux m'en souvenir, ne possédait cette tenue dans la vélocité de la locomotion, et encore moins cette prodigieuse haleine. A qui m'eût conté tout ce que je

voyais, j'aurais certainement montré malgré moi un peu d'incrédulité.

Il y avait environ trois heures que nous parcourions les routes, sentiers et faux-fuyant de la forêt de Fernemont, lorsque mon guide, sur les talons duquel je soufflais comme un phoque que la marée a laissé à sec sur le sable en se retirant, me dit :

— Quand vous en aurez assez, monsieur le marquis, nous finirons. Voilà notre animal qui commence à raccourcir ses *randonnées :* avant dix minutes je m'engage à vous le faire tirer.

— Si je n'accepte pas votre offre, vos chiens le forceront-ils?

— Ce ne serait pas la première fois, et pour peu que vous soyez curieux de voir ce miracle d'un vieux brocard porté bas par quatre misérables bassets, je tenterai volontiers l'aventure... Voyons! tâtez vos jambes, et décidez. Seulement, je vous avertis d'avance qu'il nous faudra peut-être *trimer* encore aussi longtemps que nous avons *trimé* déjà.

— Il ne sera pas dit que j'aurai refusé une proposition semblable dans les bois de la vaillante comtesse Diane de Brého! — m'écriai-je. — Et quand je devrais me mettre au lit en rentrant chez

vous, et y demeurer huit jours sans remuer ni pieds ni pattes, je ne me dédirais pas.

— Vous êtes bien le digne fils de votre père ! — s'écria à son tour le vieux piqueur avec une vivacité égale à celle que je venais de lui montrer. — En route donc, et que le bienheureux saint Hubert nous soit propice !

Si court qu'eût été notre colloque, comme nous nous étions arrêtés pour échanger les quelques phrases que je viens de rapporter, la chasse avait eu le temps de s'éloigner de nous d'une manière assez sensible. Pour le moment elle nous tournait le dos, et s'il n'y avait pas un retour prochain, il était fort à craindre que nous n'eussions beaucoup de chemin à faire pour la retrouver.

L'événement trompa mon attente, grâce à la profonde sagacité de mon compagnon ; car nous n'avions pas cheminé plus d'un gros quart d'heure, qu'il s'arrêta de nouveau en me faisant signe de rester immobile et silencieux comme lui.

Il écouta d'abord sans bouger de place ; puis, s'étant bientôt aperçu que le bruit de ma respiration le gênait, il s'éloigna de moi d'une vingtaine de pas, et il se remit à prêter l'oreille.

— Je savais bien, —me dit-il en me rejoignant au bout de deux ou trois minutes, — que notre

patron ne nous abandonnerait pas aujourd'hui. La chasse est dans les rochers de Barival, ce qui signifie pour un vieux routier de mon espèce que vous aurez un des plus beaux spectacles qu'un veneur comme vous puisse souhaiter... Suivez-moi, monsieur le marquis.

Et, sans s'expliquer davantage, Pied-Léger s'élança d'un bond dans une petite coulée que je n'avais pas aperçue jusqu'à ce moment, et nous voilà tous deux à courir plus vite encore que nous n'avions fait depuis le matin.

Nous arrivâmes ainsi, sans repos et même sans ralentissement dans notre course, jusqu'à un point très-élevé de la forêt de Fernemont, du haut duquel l'œil découvrait une vaste étendue de pays. Devant nous, mais séparé de l'endroit où nous nous trouvions par une vallée profonde, se dressait fièrement un mamelon immense, couvert de sa base à son sommet de petites roches grises et de broussailles d'un vert sombre, de l'effet le plus pittoresque.

Le site avait un aspect austère, grandiose et mélancolique, qui me causa une vive impression.

Un sentier très-étroit et à pic, qui commençait justement devant nos pieds, conduisait en ligne

droite au fond de la vallée, et serpentait ensuite en zig-zag sur le flanc du mamelon, lequel était beaucoup plus abrupt encore que la pente, qui n'était qu'à quelques pas de nous et que nous allions sans doute descendre.

Mon compagnon s'était arrêté brusquement, pour promener autour de lui son vieil œil de faucon expérimenté, et probablement aussi pour prêter l'oreille ; puis, tournant vers moi un regard qui brillait d'une satisfaction extraordinaire, il me dit, en me montrant de la main une gigantesque pierre plate qui couronnait, comme une terrasse naturelle, la montagne dont je viens de parler :

— Il ne s'agit plus que de grimper bravement là-haut. Une fois que nous y serons parvenus, ce qui ne sera ni aussi long ni aussi dur que vous le supposez peut-être, nous pourrons voir tout le reste de notre chasse, les bras croisés, comme à la comédie... Ma foi ! monsieur le marquis, je vous répéterai encore que vous avez de la chance, car il y a bien vingt ans que pareille bonne affaire ne m'est arrivée... Un vieux brocard sur ses fins dans la vallée de Barival !

Ici Pied-Léger, dégageant prestement sa trompe, dont il n'avait plus fait usage depuis le lancer, ainsi que je l'ai dit, ce me semble, se mit à sonner

plusieurs *bien-aller* aussi vigoureux que s'ils eussent été poussés par le souffle puissant d'un homme robuste dans toute la force de sa virilité.

Les nombreux échos de la vallée nous renvoyèrent à l'instant même et de toutes les directions, ces notes réjouissantes pour l'oreille du chasseur bien organisé.

Quand il eut fini, j'entendis très-nettement les voix harmonieuses des quatre bassets. Ces vaillants chiens criaient comme des endiablés de l'autre côté du mamelon. On eût dit par moment qu'ils étaient vingt, tant ils menaient beau bruit et tant leur musique était favorisée par la disposition du sol.

Ma fatigue avait disparu complètement, ou du moins je ne la sentais plus dans aucun de mes membres, et pour le démontrer sans retard à mon compagnon, qui me *guignait* du coin de l'œil, je m'élançai dans le sentier à pic, sans attendre qu'il me donnât l'exemple et sans me laisser cette fois devancer par lui, ce qui n'était pas arrivé depuis le matin.

Mon ardeur était telle, que je marchai aussi vite à la montée qu'à la descente, lorsque nous eûmes atteint, nous suivant de près, le fond de la vallée.

Installés au bout de quelques minutes sur la fameuse pierre plate formant terrasse, je ne pus re-

tenir une exclamation de bonheur et d'enthousiasme, à laquelle le vieux piqueur répondit aussitôt par l'enivrante fanfare de la *vue*.

A deux ou trois cents pieds seulement au-dessous de nous, on apercevait distinctement le brocard rusant de son mieux parmi les rochers et les broussailles, et derrière lui, à une portée de pistolet ou deux au plus, la petite meute qui le suivait avec un acharnement merveilleux.

L'animal paraissait tout à fait sur ses fins, et un chasseur bien moins novice que moi n'aurait pas eu de peine à reconnaître que le moment suprême de l'hallali ne pouvait plus être très-éloigné. A chaque instant le chevreuil se relaissait dans les broussailles, d'où il ne repartait ensuite que quand le vieux Nestor venait mettre le nez dans son buisson.

Pied-Léger ne se possédait plus. Il chantait, dansait, sonnait, battait des mains et envoyait à son patron saint Hubert les actions de grâces les plus comiques. A le voir et à l'entendre, cette chasse avec quatre pauvres petits bassets n'était ni moins belle ni moins glorieuse que toutes celles qu'il avait faites à l'époque où il tenait sous son fouet les quatre-vingts Ardennais de la comtesse Diane de Brého.

Nous eûmes pendant trois quarts d'heure, du haut de notre rocher, le spectacle de l'hallali courant le plus mouvementé et le plus amusant qu'on puisse imaginer. Notre brocard ne quitta pas une seconde le fond de la vallée, laquelle faisait tout le tour du mamelon dont nous occupions le sommet, de sorte que nous ne perdîmes pas une seule des mille petites circonstances de l'événement, sans autre peine que celle de nous porter sur les différents points de notre terrasse. Cette chasse en panorama est la plus curieuse chose que j'aie jamais vue.

Las de tourner toujours sur lui-même dans la gorge circulaire où il s'était imprudemment engagé, notre animal, la tête tout à fait perdue, se décida à se jeter dans la montagne. Nous le vîmes monter péniblement, serré de près par les chiens, et tomber roide mort devant eux à une vingtaine de pas de nous.

La curée faite, nous grimpâmes sur notre rocher, et là le vieux piqueur me dit :

— Je vous avais promis deux choses, monsieur le marquis ; une chasse et une histoire. Vous avez eu l'une, et vous allez avoir l'autre aussitôt que

nous aurons déjeuné. Feu M. l'abbé Bataillard, l'aumonier de pauvre défunte madame la comtesse, prétendait qu'il dirait bien mieux la messe s'il pouvait prendre une légère réfection avant de la commencer.

III

Le récit.

La table de notre festin de halte n'eut pas besoin de bien longs préparatifs, puisque c'était la grande pierre plate du haut de laquelle nous avions eu le spectacle enivrant de cette fin de chasse à nulle autre pareille, qui devait nous en servir.

Il ne restait donc plus à Pied-Léger qu'à la couvrir des différents *harnois de gueule* qu'il pouvait avoir apportés avec lui, ce qu'il fit en un tour de main, grâce à tout ce que contenaient les immenses et nombreuses poches de sa large veste de

toile. A ma grande surprise, il en tira successivement, avec la prestesse d'un escamoteur de profession, un pain frais qui sentait bon comme le souffle de Madeleine, un morceau de lard fumé, des fruits, la moitié d'un fromage et une bouteille de vin d'un calibre très-respectable.

Son service ainsi dressé, il s'en alla, en se frottant les mains de contentement, chercher, l'un après l'autre et dans le voisinage, deux quartiers de roc destinés à remplacer d'une manière plus ou moins agréable pour les convives les siéges absents.

Notre promenade de quatre ou cinq heures à travers la forêt de Fernemont, et plus encore peut-être l'extrême vivacité de l'air que l'on respirait sur le point élevé où nous nous trouvions depuis quelque temps déjà, m'avaient donné un formidable appétit; mais ma curiosité l'emportait encore, s'il est possible, sur ma faim, de sorte qu'aussitôt que les plus impérieuses nécessités de celle-ci furent à peu près satisfaites, mon désir de savoir reprit tout son empire. En conséquence, j'attachai sur mon vieux compagnon un long regard d'une expression suppliante, pour lui rappeler d'une façon discrète le second des deux engagements qu'il avait contractés envers moi.

Le chevreuil promis était étendu mort sous nos yeux, après un hallali qui m'avait procuré des jouissances plus vives que si j'eusse tué le pauvre animal de ma main : il me fallait maintenant l'explication historique des deux toiles de Fragonard.

Pied-Léger comprit sans doute ce muet langage, car il me dit immédiatement, en versant dans ma tasse de cuir le fond de la grosse bouteille, que nous avions déjà eu le temps de vider aux trois quarts dans notre expéditif déjeuner :

— Je vois que vous êtes pressé, monsieur le marquis... Ma parole d'honneur ! ça me flatte..... Eh bien ! vous n'attendrez pas une minute de plus. Si l'oreille vous démange, il en est de même de ma langue.

Il fit claquer ses doigts et ses lèvres en même temps, avec un mélange de jovialité et de résolution, qualités qui formaient la base de son caractère, et, se posant carrément sur son quartier de roc, les mains appuyées sur ses genoux, il commença en ces termes :

« C'était en 1782, et, par conséquent, quatre années après la visite de M. le comte, votre père, au château de Fernemont. Vous savez l'histoire puisque c'est vous qui l'avez écrite.

« Madame la comtesse de Brého avait passé tout le mois de juillet aux eaux de Spa, et à son retour, dans les premiers jours d'août, le bruit s'était répandu parmi nous autres de la vénerie, toujours à l'affût de ces nouvelles-là, que les chasses de la saison prochaine seraient beaucoup plus belles et débuteraient bien plus tôt que de coutume. La raison de ce changement était que notre maîtresse avait rencontré aux Eaux plusieurs veneurs français et étrangers, qui devaient s'arrêter chez elle en revenant à leur tour de Spa.

« Il faut d'abord vous apprendre, monsieur le marquis, que madame, depuis son veuvage, ne voyait pas grand monde. Si elle avait reçu M. votre père et ses deux amis, c'était à la considération de sa parenté avec le marquis de Bologne, qu'elle aimait de tout son cœur, ainsi que je l'ai entendu raconter dans les temps par le vieux Laforêt, notre chef d'équipage. Tout naturellement, sur cette rumeur qu'il allait y avoir nombreuse compagnie de beaux seigneurs au château et grande chasse pour fêter leur arrivée, nous nous dîmes comme ça, les uns aux autres, — les domestiques, ça ne peut pas s'empêcher de causer sur les maîtres, — nous nous dîmes donc, — *c'est bien sûr que madame la comtesse a envie de se remarier, et*

elle ne rassemble tous ces fameux veneurs autour d'elle que pour choisir le plus savant et le plus intrépide, après les avoir vus tous à l'ouvrage pendant quelques jours.

« En attendant, tout était en remue-ménage à Fernemont, comme ça ne s'était jamais vu depuis les premières noces de madame. On faisait venir des fermes tous les élèves capables d'entrer vaillamment en chasse, pour remplacer les vieux qui commençaient à baisser de pied et à radoter de la gueule; on amenait du haras dans les écuries de service du château, les poulains en âge de fournir de longues courses, et, tous les soirs, les vingt gardes de la forêt étaient obligés de faire un rapport à madame la comtesse elle-même, sur les différents cantons où se tenaient le fauve, les bandes de sangliers et les portées de loups, dont il y avait bon nombre cette année-là, encore que nous en ayons pris ou tué soixante-quatre dans la campagne précédente. En outre, tous les jours, aussitôt après le lever du soleil, Madame conduisait en personne ses chiens à l'ébat dans les jeunes tailles, pour juger par ses propres yeux des dispositions des nouveaux et de l'état des anciens. Je me trouvais toujours là avec le père Laforêt et les autres, parce que j'étais passé tout récemment des fonctions de

valet de chiens à celles de sous-piqueur, et, quoique je ne fusse pas encore très-expérimenté à cette époque, je ne pouvais me lasser d'admirer le coup d'œil de notre maîtresse. Quand elle avait dit d'un élève, — *en voilà un qui ira bien*, — et d'un vieux serviteur, — *il faut l'envoyer aux Invalides*, — elle nous démontrait clair comme le jour qu'elle en savait autant que nous, qui passions notre vie au chenil avec tous ces braves animaux. J'ajouterai, monsieur le marquis, que jamais madame la comtesse ne nous avait paru à tous aussi belle et aussi vaillante. Quand elle vous lançait un regard, on fermait involontairement les yeux, comme si on avait reçu un éclair à brûle-pourpoint dans la figure. Elle était fraîche comme une rose au point du jour, légère comme un écureuil dans la saison où le gland mûrit, et, quand rien ne la mettait en malice, gaie comme un pinson qui voit le soleil. Lorsqu'elle apprenait qu'un de ses poulains au dressage montrait une mauvaise tête, elle lui faisait mettre une selle à piquet sur le dos, et au bout d'une heure ou deux de promenade dans les chemins les plus difficiles et les terres labourées, elle vous le ramenait blanc d'écume de la tête à la queue, tout sillonné de coups de gaule sur les flancs, et si doux, si doux, qu'un curé de campagne au-

rait pu porter le bon Dieu dessus le lendemain. Les soirs, au clair de lune, elle montait en haut de la tour des Chevaliers, et là elle sonnait de la trompe sans désemparer jusqu'à minuit et par de là. Tout y passait, depuis les simples tons pour chiens jusqu'aux dernières plus belles fanfares de Sa Majesté Louis XV et de M. le comte de Dampierre. On n'a jamais rien vu de pareil dans le monde. »

— N'est-ce pas, monsieur le marquis — continua Pied-Léger en quittant passagèrement le ton du récit pour prendre celui de la conversation familière — que si vous aviez pu voir madame la comtesse se donner tant de mouvement pendant le jour, et veiller si tard la nuit pour s'amuser à déranger le sommeil des échos de ses bois et de ses montagnes, vous auriez pensé, de même que le vieux Laforêt et moi, qu'elle commençait à être lasse de ses six ans de veuvage.

— C'est assez probable, — répondis-je à mon hôte, en souriant de la naïveté de sa question; — mais il paraît que nous nous serions lourdement trompés tous les deux, puisque, en définitive, elle est restée veuve.

Pied-Léger cligna malicieusement de l'œil, ce qui était son tic favori.

— Aimait-elle beaucoup son premier mari ? — repris-je.

— Ah ! vous pouvez bien le dire ! Un homme qui vous aurait traversé tout nu cent arpents d'épines noires pour suivre ses chiens ? Ils s'étaient épousés par amour... Mais revenons à notre histoire, car j'en ai encore long à vous conter.

« Le 15 septembre au soir — je me rappelle si bien toute cette affaire, que je pourrais vous dire comment le soleil se couchait ce jour-là — la vénerie de madame la comtesse était rassemblée au complet dans la cour d'honneur du château, en grande tenue, cheveux poudrés à blanc sous le tricorne galonné, couteau de chasse sur la cuisse et trompe à la main, ni plus ni moins que si c'était le roi qu'on eût attendu. Depuis l'avant veille, les cuisiniers et marmitons n'avaient pas quitté un seul instant les fourneaux, sans compter que M. l'abbé Bataillard était descendu plus de cinq cents fois de sa bibliothèque dans les cuisines, pour plonger son regard au fond de toutes les casseroles et daubières, et tremper le bout de son doigt dans toutes les sauces. Un fier homme encore que celui-là !

« Au coup de sept heures, nous entendîmes dans le lointain des claquements de fouets et des tinte-

ments de grelots, et, peu de minutes après, nous vîmes déboucher de la longue avenue aboutissant, sur la lisière de la forêt, à la route des Pays-Bas, comme on appellait la Belgique à cette époque, nous vîmes déboucher — dis-je — six chaises de poste qui se suivaient au triple galop.

« C'étaient les invités de notre maîtresse.

« Sur le signal de notre chef, Laforêt, que nous ne quittions pas du regard, nous entonnâmes tous ensemble une superbe fanfare composée par un musicien allemand, nommé Mozart, avec lequel madame la comtesse s'était rencontrée aux eaux de Spa une autre année. Il l'avait faite tout exprès pour elle, et nous la nommions — *la Diane de Brého.*

« Cependant les six chaises de poste s'étaient arrêtées, à la file, au bas du grand perron, et six beaux seigneurs venaient d'en descendre en costume de chasse. Le plus âgé n'avait pas plus de trente ans, j'en suis sûr, et le moins bien tourné aurait encore fait mourir de jalousie les plus jolis garçons de ce temps-là.

« Ce fut l'abbé Bataillard, qui cumulait les fonctions de majordome, de maître des cérémonies et d'aumônier, qui reçut les illustres visiteurs et les conduisit auprès de Madame.

« Il y avait un prince polonais, un baron prussien, un mylord d'Irlande, un marquis français, un comte italien et un chevalier espagnol.

« Le soir, au moment du dessert du souper, on nous fit monter tous, pour sonner encore de la trompe, dans une tribune qui dominait la table de la salle à manger. Je pus alors regarder tout à mon aise les six prétendus de madame la comtesse, — c'est ainsi que nous les nommions déjà — que je n'avais fait qu'apercevoir au moment où ils s'étaient élancés du fond de leurs voitures sur les marches du grand perron.

« Je pus juger mieux encore qu'il était impossible de voir des seigneurs de meilleure mine et de tournure plus élégante. Le prince polonais avait une physionomie impertinente et spirituelle qui plaisait au premier abord, bien qu'elle fît penser de lui qu'il ne devait pas être très-commode à vivre ; le baron prussien se tenait droit comme un cierge, ce qui lui donnait l'air fort noble ; le mylord d'Irlande était frais à faire envie à une jeune fille, et quand il souriait à la mode de son pays, c'est-à-dire d'une façon un peu triste, il montrait trente-deux dents plus blanches que celles d'un chien de six mois qui n'a pas encore mangé de viande ; le marquis français avait la bouche en

cœur, l'œil en coulisse, la main fine sous ses manchettes de dentelle, et il vous débitait des histoires sans queue ni tête qui faisaient rire à gorge déployée ma pauvre maîtresse et M. l'abbé Bataillard ; le comte italien, lui, ne parlait que du regard, mais, ma foi ! ses grandes prunelles fauves disaient de si jolies choses, que si j'avais été femme je n'aurais peut-être écouté que lui ; quant au chevalier espagnol, il n'était pas aussi beau que les autres, mais l'expression de son visage, l'abondance de sa chevelure luisante, noire et naturellement bouclée, qu'il portait sans poudre malgré la mode du temps, sa haute taille, svelte et vigoureuse à la fois, en faisaient..... »

— Mais c'est le portrait du cavalier qui poursuit la comtesse dans le premier tableau de Fragonard ! — m'écriai-je.

— Je ne dis pas le contraire, monsieur le marquis, — repartit Pied-Léger — un gaillard qui n'avait pas froid aux yeux, croyez-moi, et m'est avis que madame la comtesse a joliment bien fait de ne pas l'épouser.

— Ceci commence à devenir très-intéressant — repris-je — continuez, je vous prie, mon vieux camarade : je tâcherai de ne plus vous interrompre.

« Le lendemain — poursuivit Pied-Léger — il y eut grande chasse au sanglier avec notre équipage de mâtins, et ce fut une preuve de plus pour chacun de nous que madame la comtesse voulait débuter par mettre à l'épreuve le courage de ses prétendus. Vous êtes trop bon veneur, monsieur le marquis, pour ne pas savoir que cette manière d'attaquer le sanglier est la plus dangereuse de toutes pour les hommes et pour les chiens. Pendant la journée, qui commença de bonne heure et finit tard, il y eut au moins vingt batailles terribles, durant lesquelles chacun de ces messieurs trouva l'occasion de se montrer intrépide à sa manière. Le Polonais se jetait dans la mêlée avec l'insouciance d'un fou; le Prussien y arrivait à pas comptés, mais quand il avait posé son pied dans la bagarre, il y restait aussi ferme que la montagne qui nous porte; l'Irlandais souriait aux plus farouches solitaires, comme il eût souri à madame la comtesse ou à M. l'abbé Bataillard; le Français, quand l'ennemi fondait sur lui, faisait un entrechat de côté pour avoir le temps de dégaîner son couteau de chasse, puis, par un autre entrechat, il se rapprochait de l'animal, et il vous lui perçait le cœur aussi gentiment qu'il eût piqué un papillon contre une tapisserie avec une épingle; l'Italien,

brave et prudent tout ensemble, rusait avec son adversaire, et finissait toujours par l'assassiner traîtreusement; l'Espagnol, au contraire, n'attaquait jamais son sanglier, si méchant qu'il fût, qu'après l'avoir loyalement provoqué à la lutte par ses menaces et par ses injures. Les honneurs de cette première journée furent pour lui et le marquis de Séricourt, le seigneur français. Chacun d'eux tua à l'arme blanche trois grands animaux, qui nous avaient éventré d'abord une demi-douzaine de nos meilleurs mâtins.

« Le jour suivant, le père Laforêt remit dans les Fonds-Perdus, un de nos cantons de bois les plus difficiles, un vieux dix-cors que nous avions chassé déjà plus de cent fois sans pouvoir le prendre, tant il connaissait bien les endroits de la forêt où il était impossible aux piqueurs de le suivre pour appuyer les chiens. Je ne sais pas si madame la comtesse avait recommandé d'avance à son piqueur-chef de lui détourner cet animal de préférence à tous les autres qu'il pourrait rencontrer dans sa quête, mais je me souviens parfaitement que quand elle eut la certitude qu'il était rembûché, ses belles joues blanches et roses devinrent subitement rouges comme le feu, preuve qu'elle était joliment contente. Elle prévint sur-le-champ ces messieurs

qu'ils allaient assister à une chasse comme ils n'avaient jamais pu en voir de leur vie, et elle fit aussitôt ses dispositions pour l'attaque et le placement des relais, avec la fermeté et l'aplomb d'un vieux général.

« Comme j'avais été envoyé avec douze chiens de grand pied sur une des refuites habituelles de notre cerf, je ne vis ni la quête, ni le lancer, ni le premier débucher en plaine, que je sus plus tard avoir été magnifique, ni le retour en forêt. Il y avait déjà deux heures que j'étais à mon poste, prêtant l'oreille à tous les bruits, pour savoir si le vent du Nord, qui soufflait ce jour-là, ne m'apporterait pas bientôt un son de trompe ou un cri de chien, lorsque je crus enfin entendre l'un et l'autre presque en même temps, mais à une distance assez considérable encore.

« Mon relais avait sans doute entendu aussi, et même avant moi, car il manifestait, depuis quelques instants déjà, beaucoup plus d'impatience de sa longue inaction.

« Le point que nous occupions ensemble était justement celui vers lequel notre vieux madré de cerf ne manquait jamais de se diriger quand il voulait mettre un terme à la poursuite des veneurs, afin d'avoir ensuite moins de difficulté à se débar-

rasser de la meute. Tout à l'heure, en retournant au château, nous passerons par là, monsieur le marquis, et vous n'aurez pas de peine à reconnaître que pour s'y risquer à cheval, il faudrait ne plus être en possession de la plus petite parcelle de son bon sens ou avoir le diable au corps. Figurez-vous, en attendant, une gorge de trois lieues de long repliée sur elle-même quatre ou cinq fois comme une couleuvre qui dort au soleil, et dont le sol est une tourbière hérissée de roches aussi pointues que des pains de sucre et aussi glissantes que des miroirs. Dans le terrain mou, les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail et souvent plus haut; ailleurs ils culbutaient à chaque mouvement ainsi que des chats qu'on aurait lâchés sur la glace après leur avoir attaché des coquilles de noix aux pattes. Le dix-cors, qui, lui, n'était ni ferré, ni chargé, sautait d'une roche à l'autre, et ordinairement, avant d'être arrivé au milieu de la gorge, il n'avait plus un seul de nos chiens à ses trousses, et il pouvait se considérer comme hors d'affaire pour cette fois.

« Quoique madame la comtesse de Brého fût la plus intrépide femme qui ait jamais existé, comme elle avait encore plus d'humanité que de courage, elle s'était décidée depuis longtemps à donner, une

fois pour toutes, l'ordre aux gens à cheval de cesser immédiatement de suivre quand la chasse prendrait cette direction. Elle-même, encore qu'il lui en coûtât extrêmement, se conformait rigoureusement à la consigne; mais je dois avouer que, ces jours-là, il s'en fallait de beaucoup que la chère dame fût d'aussi gracieuse humeur que de coutume.

« Que fera-t-elle aujourd'hui, me disais-je en moi-même, tout en écoutant les sons joyeux des trompes et les cris réjouissants des chiens qui se rapprochaient de minute en minute. Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude, comme vous allez le voir, monsieur le marquis.

« Le cerf, robuste encore et galoppant d'assurance, ainsi qu'un animal qui croit n'avoir rien à craindre, déboucha d'un taillis et se dirigea en ligne droite vers la gorge à l'entrée de laquelle j'étais placé avec mes douze chiens, prêts à être découplés et frémissants d'impatience.

« A une demi portée de fusil seulement derrière lui, venait en masse compacte la meute au grand complet encore, puis à la suite de celle-ci et presque sur ses jarrets, un groupe de cavaliers, en tête desquels je reconnus ma maîtresse entre M. le marquis de Séricourt et M. le chevalier de

Miraflorès, c'était le nom du seigneur espagnol qui s'était battu si bravement la veille contre les sangliers.

« Le dix-cors s'élança résolûment d'un bond dans la gorge, et moi, je découplai mon relais, que j'appuyai alternativement de la voix et de la trompe, tout en examinant ce qui allait se passer.

« Je vous ai dit que quand la chasse prenait cette direction, tout ce qui était à cheval avait défense de suivre, et, dans ces circonstances-là, le premier cavalier arrivé sur le terrain sonnait la retraite manquée pour avertir les autres. Or, comme Laforêt n'avait pas reçu de contre-ordre, il se conforma à la consigne.

« Il avait à peine lancé dans l'espace trois notes de la lugubre fanfare, que madame la comtesse, se retournant sur sa selle, lui cria d'une voix retentissante, avec un geste terrible. — *La vue* et *le bien-aller !*

« Et, poussant son cheval, elle sauta à son tour dans la gorge, que l'équipage remplissait de ses brillantes clameurs.

« Tous les veneurs qui la suivaient firent comme elle, mais tous ne se relevèrent pas pour se ranger de nouveau à ses côtés.

« Seuls, le marquis et le chevalier, soit hasard,

soit habileté plus grande dans le choix du terrain, purent continuer à courir sur ses traces.

« Elle, monsieur le marquis, accomplissait des miracles de courage et d'adresse. Ce n'était plus une femme, c'était un démon à qui tout réussissait ! Tantôt elle sautait d'une roche à l'autre aussi légèrement que le dix-cors qui la précédait, et tantôt elle s'en allait par bonds furieux dans les plus dangereux passages de la partie tourbeuse du sol. Rien qu'à la regarder du haut des sentiers que je suivais à pied pour côtoyer la chasse, j'en avais le vertige. A chaque instant je m'attendais à la voir s'écraser contre les pierres ou disparaître dans la boue ; mais elle continuait toujours son chemin, la tête haute, l'œil en feu, sonnant, criant et causant avec ses compagnons, quand l'un d'eux parvenait à la rejoindre au péril de sa vie. Les autres et Laforêt étaient définitivemet restés en arrière, et je ne savais pas du tout ce qui avait pu leur arriver au moment de leur culbute dans la gorge.

« Celle-ci, comme je crois vous l'avoir conté, se repliait plusieurs fois sur elle-même. Il en résulta qu'il y eut un moment où, ayant dû couper au court pour gagner les devants de la chasse et étudier les ruses du cerf, je perdis de vue madame la comtesse et ses deux compagnons. Quand ils reparurent de

nouveau à mes regards, M. le marquis de Séricourt ne faisait plus partie de la bande, de sorte que M. le chevalier de Miraflorès avait beaucoup de chances d'être le héros de cette seconde journée, comme il avait été déjà celui de la première, si toutefois il ne se cassait pas le cou avant le dénouement.

« Le dix-cors, poursuivi plus vigoureusement qu'il ne l'avait jamais été depuis que nous le chassions, commençait à donner des signes visibles de frayeur et de fatigue. Il se rasait maladroitement à peu de distance des chiens et presque à leur vue, ne repartait qu'à la dernière extrémité, et perdait toujours un peu de terrain après chacune de ses tentatives désespérées pour se tirer d'affaire. Madame, qui avait fini par se trouver au milieu de l'équipage, le dirigeait maintenant elle-même, et vous pouvez juger, monsieur le marquis, quels nouveaux tours de force elle accomplisssait sous mes yeux, excitée qu'elle était par la certitude d'un hallali prochain, hallali plus beau et plus périlleux que tous ceux auxquels elle avait assisté jusqu'à ce jour. Monsieur le chevalier était encore avec elle, mais dans quel état, bon Dieu ! Son brillant costume avait disparu sous une épaisse couche de boue verdâtre, sans compter qu'il était déchiré en plusieurs

endroits, il avait perdu son chapeau, un de ses éperons et le fourreau de son couteau de chasse, dont la lame nue étincelait à son côté. De plus, sa main gauche devait avoir été maléficiée dans quelque chute, car il la cachait sous le revers de son habit. Son cheval me sembla encore plus maltraité que lui, s'il est possible. Il était écorché à vif par devant, depuis le toupet jusqu'aux paturons ; ses flancs et ses jarrets portaient aussi de nombreuses blessures, évidemment faites par les aspérités aiguës des roches sur lesquelles le pauvre animal avait chaviré. Eh bien ! monsieur le marquis, ce chevalier de Miraflorès, ainsi vêtu et ainsi monté, était encore le plus beau, le plus fier et le plus intrépide veneur que j'eusse rencontré ! Feu M. le comte de Brého n'était qu'un chasseur d'alouettes en comparaison de lui ; aussi, vous comprenez bien que je me disais tout bas, en le voyant travailler de la sorte — *c'est lui, bien sûr, qui épousera madame la comtesse*, — et vous en auriez certainement pensé autant si vous aviez été à ma place.

« Notre cerf, tout fatigué et tout effrayé qu'il était, suivit pourtant dans tous ses tours et détours, la gorge jusqu'au bout. Là, il fallait grimper sur des cailloux roulants une montagne à pic, revenir sur ses pas à travers toutes les difficultés déjà bra-

vées, ou tenir l'hallali tout de bon : notre animal, à bout de force et de courage, se décida pour ce dernier parti.

« — Pied-Léger ! — me cria madame la comtesse en mettant pied à terre — viens prendre mon cheval et garde-toi de te mêler de ce qui va se passer !

« Je me hâtai d'obéir, et madame, qui avait déjà dégaîné, avec la promptitude qu'elle mettait à toutes ses actions de chasse, se jeta au milieu des chiens rangés en demi-cercle autour de notre cerf, qui les tenait en respect en leur présentant ses vingt andouillers.

« Le chevalier de Miraflorès, qui était aussi descendu de sa pauvre monture, fut en un clin d'œil à côté de ma maîtresse.

« Le dix-cors, en les voyant tous deux, se précipita tête baissée sur madame la comtesse qui marchait la première et il la renversa ! je la crus morte, et je poussai un cri de désespoir !

« Comme l'animal revenait sur ses pas pour la fouler au pieds, il se trouva face à face avec le chevalier, la dague au poing.

« Alors, monsieur le marquis, je fus témoin d'un combat magnifique, et quand je vivrais aussi longtemps encore que j'ai vécu, je n'en oublierais pas la plus petite circonstance. Ma maîtresse, qui n'avait

pas tardé à se relever, était venue se ranger auprès de l'Espagnol, et tous deux frappaient d'estoc et de taille, lui comme un mari qui défend sa femme, elle comme une femme qui défend son mari. C'était superbe ! Enfin le cerf tomba criblé de blessures, sans qu'il m'eût été possible de voir qui lui avait porté le coup dont il mourait.

« Je ne puis vous dire ce qui se passa tout de suite après cet événement, car madame m'ordonna de prendre son cheval pour aller m'informer de ce qui était arrivé aux autres veneurs et leur annoncer sa victoire sur le cerf invincible jusqu'à ce jour. Personne n'était mort, mais je trouvai successivement tout le monde plus ou moins éclopé. Le premier que je rencontrai, bien entendu, fut M. le marquis de Séricourt. qui s'était tiré d'abord sain et sauf de la bagarre. Il n'avait qu'une légère foulure au poignet gauche ; mais sa monture, une des plus belles bêtes du haras, rendait le dernier soupir, le corps enfoncé dans la boue jusqu'aux naseaux. A l'entrée de la gorge, où tous les cavaliers avaient sauté derrière madame, le gros de la petite troupe attendait piteusement des nouvelles de la chasse, en se lamentant sur les dangers que devait courir l'intrépide comtesse. L'Irlandais s'était cassé trois dents sur le devant de la bouche ; le Polonais

avait un œil poché ; le Prussien cachait dans son mouchoir de poche son nez aplati comme une pomme cuite, et l'Italien lavait dans une fontaine sa joue écorchée au vif depuis la tempe jusqu'au menton. Jamais je n'avais vu spectacle plus triste. Eh bien ! je dois rendre cette justice à tous ces brillants seigneurs si défigurés, que quand je leur eus appris que madame la comtesse n'avait pas même une égratignure, ils se mirent à battre des mains et à pousser des cris de joie. Seulement, quand j'eus ajouté que M. le chevalier de Miraflorès n'avait pas quitté ma maîtresse pendant tout le temps de la chasse, et que je les avais laissés ensemble sur le théâtre de l'hallali, tous les visages redevinrent sombres, et chacun se remit à panser ses plaies.

« Alors le vieux Laforêt, qui ne s'était pas fait grand mal dans sa chute, proposa à ces messieurs de les ramener à Fernemont par le chemin le plus court, ce qu'ils acceptèrent tous avec empressement.

« Moi je retournai sur le champ de bataille, et j'y trouvai M. le marquis de Séricourt qui venait de s'y rendre bravement à pied. Madame la comtesse lui faisait de grands compliments sur son courage, et lui disait qu'il aurait été digne d'être aussi

présent à l'hallali de son dix-cors, le plus terrible dont elle ait été témoin. A sa place, après le succès complet de M. le chevalier de Miraflorès, je ne me serais guère contenté de cette aumône de bonnes paroles ; mais lui, toujours insouciant ou sûr de son fait, gambadait et jacassait comme s'il eût été dans le grand salon du château, et je le surpris deux ou trois fois ramenant coquettement sur ses mains ses manchettes de dentelle couvertes de boue.

« Comme il n'avait plus de cheval, madame la comtesse l'engagea gracieusement à faire route avec moi et l'équipage, puis elle se dirigea, suivie de l'Espagnol, vers un sentier qui conduisait de la gorge dans les bois.

— Vous comprenez bien, monsieur le marquis, qu'en ce moment j'étais plus convaincu encore que la veille et le matin, que ce vaillant veneur serait notre maître avant peu... Je ne savais pas alors à quel point les femmes sont drôles... Je reprends le fil ou plutôt *la voie* de mon histoire.

IV

Le récit.

(SUITE.)

« Madame la comtesse de Brého et M. le chevalier de Miraflorès, qui, cette fois, n'avait partagé avec aucun de ses rivaux les honneurs de cette seconde journée, étaient déjà de retour au château, — continua le vieux Pied-Léger, — quand nous y arrivâmes, M. le marquis de Séricourt et moi, rapportant, suspendus à une perche posée sur nos épaules, le *massacre* et la *nappe* de notre dix-cors,

si glorieusement forcé, grâce à l'énergie extraordinaire de ma maîtresse. Quant aux autres veneurs, au nombre de quatre, rentrés aussi avant nous, après avoir été maltraités, comme je vous l'ai dit, au moment de leur culbute dans la fameuse gorge, j'entendis raconter à M. l'abbé Bataillard, envoyé à notre rencontre par Madame, qu'ils s'étaient tous retirés de fort mauvaise humeur dans leurs chambres pour se faire soigner par le chirurgien du château, et qu'il y avait très-grande apparence qu'ils ne reparaîtraient pas de tout le reste du jour ni à la salle à manger ni au salon.

« Le soir, il n'y eut pas de fanfares pendant le souper, et le lendemain, au lieu d'une belle chasse de vieux loups avec notre équipage de lévriers d'Ecosse, on se borna à prendre une portée de louvards à l'aide d'une dizaine de couples de nos jeunes élèves. Ma maîtresse, dont le cœur était excellent dans l'occasion, en avait décidé ainsi, afin de ne pas trop chagriner ceux de ces pauvres messieurs qui ne se croyaient pas encore en état de soutenir la concurrence contre leurs deux compagnons plus favorisés par le sort.

« Rien de remarquable ne se passa à cette troisième chasse, les animaux sur lesquels nous avions

découplé étant trop jeunes et trop faibles pour faire une défense un peu brillante et prendre de longues refuites. Madame la comtesse suivit tout le temps au petit galop de promenade, ayant M. le marquis à sa droite et M. le chevalier à sa gauche, et, à la voir causer aussi librement avec le premier qu'avec le second, bien fin, ma foi, eût été celui qui aurait pu dire lequel des deux elle préférait déjà et épouserait plus tard.

« Moi, monsieur le marquis, j'avais toujours dans l'idée que la girouette était tournée au beau fixe du côté de l'Espagnol. Il ne se donnait pas autant de mouvement pour plaire que le Français, que son échec de la veille n'avait nullement découragé, mais il s'était fait une manière d'incliner majestueusement la tête, lorsque madame la comtesse lui parlait, qui témoignait plus de respect que les profonds saluts de l'autre, et des regards brûlants d'un feu à demi couvert qui en disaient bien plus que toutes les paroles galantes du seigneur fançais. Comme je conduisais l'équipage ce jour-là à la place de mon maître Laforêt, aussi un peu éclopé depuis la veille, j'eus plus d'une fois l'occasion de faire mes petites remarques, et, tout bien considéré, j'en revins à ma pensée première que, en fin de

compte, ce serait M. de Miraflorès qui deviendrait prochainement notre maître, autant qu'on pouvait l'être, toutefois, avec une femme aussi crâne que madame la comtesse Diane de Brého.

« Pendant les premières quarante-huit heures qui suivirent notre chasse de louvards, nous ne pûmes rien savoir, nous autres gens de la vénerie qui ne fréquentions les hôtes de madame qu'en forêt, nous ne pûmes rien savoir, — dis-je, — de ce qui se passait au château; mais le troisième jour, au matin, nous vîmes partir au petit pas quatre des six chaises de poste arrivées ventre à terre le 15 septembre, puis une cinquième sur le soir, de sorte qu'il ne nous fut pas bien difficile de calculer qu'il n'en restait plus qu'une sous les remises de Fernemont.

« J'eus encore moins de peine à deviner à qui pouvait appartenir la sixième, puisque j'avais reconnu très-distinctement les quatre maîtres de celle du matin, et que celui de la dernière s'était arrêté devant la porte de mon logis pour me dire adieu gracieusement et me glisser deux doubles louis dans la main : c'était M. de Séricourt.

« Lui, monsieur le marquis, n'était pas du tout déconcerté de battre ainsi en retraite devant le pré-

tendu qui restait définitivement le maître du terrain, suivant du moins ce que nous pensions tous, et ce fut de l'air le plus dégagé du monde qu'il me dit après m'avoir fait son généreux présent :

« — Nous nous reverrons, mon brave Pied-Léger... Pas tout de suite, mais au commencement de la campagne prochaine, quand il y aura déjà un an que ta maîtresse sera mariée... Porte-toi bien, mon garçon, et, si tu peux, ne te laisse jamais jouer par les femmes.

« Le Polonais, le Prussien, l'Irlandais et l'Italien, que j'avais eu tout le temps d'examiner à loisir pendant qu'ils défilaient lentement devant nous, ne me semblèrent pas à beaucoup près avoir pris aussi bien leur parti de la mésaventure qui leur était arrivée. Le prince portait un large emplâtre sur son œil poché ; le baron, un cataplasme sur son nez en compote ; le mylord cachait sous son mouchoir sa bouche veuve de ces trois plus belles incisives, et l'Italien, sa joue sous un épais bandeau de taffetas noir, en signe du deuil de son cœur probablement. Tous les quatre avaient des figures massacrantes et nous lancèrent des regards de fureur en passant, comme si nous étions la cause de leur déconvenue... Je ris encore quand j'y

pense ! A dix-huit ans que j'avais alors, on est si gai et on a si mauvais cœur.

« D'après tout cela, nous nous attendions tous à ce que M. l'abbé Bataillard viendrait prochainement nous annoncer le jour de la noce. M. le chevalier inspectait le chenil tous les matins, se rendait ensuite au haras, où il examinait tout dans les plus petits détails, et il ne s'écoulait guère d'après-midi qu'il ne sortît en compagnie de madame la comtesse, soit à cheval pour se promener dans la forêt, soit à pied pour aller tirer des perdreaux dans la plaine. Quant à la chasse à courre, il n'en était plus question... *Dame! c'est tout simple*, — me disais-je, — *une jolie veuve qui va se remarier ne se soucie pas de se crever un œil en courant sous les gaulis, ou de se casser un membre en sautant un ravin de vingt pieds de large*. Mais quand je communiquais mes réflexions ou d'autres semblables au père Laforêt, un vieux malin qui voyait tout sans jamais rien dire, il me tournait le dos en haussant les épaules, et je n'en étais pas plus avancé qu'auparavant.

« Un soir, comme je m'en revenais au clair de lune de Chauvirey, un petit village à deux lieues d'ici, où je courtisais une *jeunesse* de mon âge, en

me souvenant de mon mieux des bons conseils de M. le marquis de Séricourt, j'entendis causer entre haut et bas sous la grande charmille qui longeait les bâtiments de la vénerie.

« Je prêtai l'oreille — je l'avais fine et bonne dans ce temps-là, — et je reconnus la voix de madame la comtesse.

« — Vous êtes certainement un fort aimable gentilhomme, monsieur le chevalier, — disait-elle, — et, en outre, le plus intrépide veneur que j'aie jamais rencontré ; mais, je vous le répète encore, j'ai fait vœu de ne pas me remarier.

« — Cependant, madame la comtesse, — répondait M. Miraflorès, — je croyais...

« — Il ne s'agit pas de ce que vous croyez, monsieur, — interrompit-elle d'un ton sec et résolu, — mais de ce qui est. Je vous trouve d'une société très-agréable, je serais charmée de vous avoir encore pour compagnon de chasse, une autre année, si l'occasion s'en présente ; seulement, je ne veux pas de maître.

« — Je ne serai jamais que votre esclave, madame.

« — L'expérience m'a appris ce que valent de

semblables paroles, chevalier..... Prenez votre parti en homme de courage que vous êtes, et quittez-moi demain, comme je vous l'ai demandé.

« — Encore un jour, comtesse !

« — A quoi bon un jour ? Il sera si vite passé..... C'est de l'enfantillage indigne de vous et de moi.

« — Je voudrais une fois de plus vous admirer à la suite de votre vaillant équipage ; m'enivrer encore du bonheur de vous voir braver les périls avec ce mépris superbe de la mort, qui fait de vous une femme à nulle autre pareille..... Ne me refusez pas cette dernière grâce, je vous en conjure !

« — Partirez-vous après ? — demanda ma maîtresse d'une voix douce et presque tendre.

« — Oui, sur mon honneur ! l'honneur d'un Castillan, qui n'a jamais failli à sa parole.

« — Eh bien ! nous chasserons demain, et le soir même vous reprendrez la route des Pays-Bas... Voilà mon dernier mot, chevalier.

« Ils s'éloignèrent tous deux, et moi je me hâta de gagner la maison du père Laforêt, afin d'être

présent lorsqu'on nous ferait appeler l'un et l'autre, ce qui ne pouvait pas tarder, d'après ce que je venais d'entendre.

« Effectivement, il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que j'étais réuni à mon chef, lequel s'amusait, sans prononcer une parole, suivant sa coutume, à empailler une nichée d'écureuils, lorsque M. l'abbé Bataillard accourut, tout essoufflé, pour nous dire que madame la comtesse nous demandait sur-le-champ.

« Nous la trouvâmes dans son grand vestibule, en compagnie de M. le chevalier, qui avait la figure bouleversée d'un homme qui médite un mauvais coup ou que l'on va pendre pour l'avoir déjà fait.

« Quant à ma maîtresse, il n'y avait aucun changement en elle, si ce n'est peut-être un peu plus de fierté qu'à l'ordinaire dans sa physionomie.

« — Pourras-tu nous donner demain une voie de grand loup? — dit-elle à Laforêt.

« — On fera en sorte, madame la comtesse..... J'en ai reconnu plusieurs ce matin; mais ces animaux sont très-sujets à voyager, et...

« — Où mets-tu le rendez-vous, d'après les connaissances que tu as ? — interrompit brusquement ma maîtresse.

« — Au carrefour de la *Fille mal gardée.*

« — C'est bien. Nous y serons à huit heures. Quarante chiens d'attaque, deux relais de dix, conduits par Lafeuille et Lépine, et un de vingt sur la refuite la plus probable. C'est toi, Pied-Léger, qui seras chargé de ce dernier. C'est un poste de confiance que je te donne-là, mon garçon, tâche de t'en montrer digne, afin que je sache si tu seras un jour un bon chef d'équipage, Bonsoir, mes enfants.

« Le lendemain, au petit jour, Laforêt partit, avec ses deux aides et nos trois meilleurs limiers, pour faire le bois. Une heure et demie après, Lafeuille, Lépine et moi nous nous mîmes en route à notre tour, conduisant toute la meute pour le loup, divisée d'avance en quatre hardes, ainsi que madame la comtesse l'avait ordonné. Bêtes et gens, nous étions tous pleins d'ardeur et bien portants.

« Madame la comtesse et M. le chevalier nous uivirent de près, et il y avait à peine dix minutes qu'ils étaient au carrefour de la *Fille mal gardée,*

lorsque Laforêt et ses deux hommes arrivèrent de leur quête.

« Chacun d'eux avait un grand loup dont la voie était de bon temps. Le rapport fait et écouté avec une religieuse attention, comme madame écoutait toujours, elle se décida pour la brisée de son chef d'équipage, qui lui signalait une vieille louve très-robuste, à en juger par ses allures et la longueur de sa maraude commencée à *la brune* de la veille, et terminée seulement un peu avant le lever du soleil.

« Au moment où la détermination de madame fut prise, je jetai un coup d'œil sur elle, et, vrai, monsieur le marquis, il ne me sembla pas l'avoir vue ni aussi belle ni aussi fière depuis que j'étais à son service. Il y avait comme un rayon de lumière sur tout son visage, et principalement sur la partie de son front que son petit tricorne galonné laissait à découvert ; ses narines roses étaient dilatées ainsi que celles d'un cheval généreux qui se prépare à dévorer l'espace ; un sourire de joie et d'orgueil relevait sa lèvre et montrait ses dents serrées les unes contre les autres par la contrainte qu'elle s'imposait pour contenir son impatience ; enfin, de la place où j'étais, j'entendis distinctement crier

la baleine de son fouet sous la pression puissante de ses doigts mignons aux muscles d'acier.

« — Ça va chauffer dur aujourd'hui, — me dis-je en moi-même ; — et si nous n'avons pas de noce, nous aurons une fameuse chasse.

« Là-dessus, je partis au grand trot, suivi de mon relais de vingt chiens, pour le poste qui m'avait été indiqué par le père Laforêt, et qui était à trois quarts d'heure de distance environ du point d'attaque. J'avais l'ordre de me porter plus loin si la chasse ne prenait pas, dès le début, la direction prévue par mon chef d'équipage.

« Chemin faisant, les bruits du *rapprocher* arrivèrent à plusieurs reprises à mes oreilles, et je pus reconnaître que le *lancer* était certain, car les quarante chiens découplés donnaient avec une chaleur toujours croissante. C'était magnifique, malgré l'éloignement où je me trouvais du théâtre de l'action, et je pensais à part moi que madame la comtesse devait être bien contente de faire d'aussi beaux adieux à son soupirant congédié.

« Suivant les calculs de Laforêt, qui connaissait les loups comme s'il avait été loup lui-même pendant la moitié de sa vie, notre vieille louve devait

faire une pointe de quatre ou cinq lieues vers le nord, revenir par un détour à son *lancer*, là se laisser battre et rebattre dans des fourrés épineux, demeures habituelles de ses pareils, et ensuite se diriger vers moi, pour débûcher en plaine et gagner les grandes masses boisées des bords de la Meuse.

V

Le récit.

(SUITE ET FIN.)

« Je vous ai dit, monsieur le marquis — continua le brave Pied-Léger après quelques courts instants de silence, — que j'avais entendu de la manière la plus distincte le *rapprocher* de notre vieille louve, *rapprocher* si prompt, si chaud et si soutenu, que j'en avais tout naturellement auguré que le *lancer* de l'animal ne se ferait pas attendre bien longtemps désormais.

« Effectivement, la joyeuse fanfare qui l'annonçait avec certitude ne tarda pas à arriver à mon oreille d'une façon non moins nette que les cris de l'équipage, et je fus plus convaincu que jamais que nous aurions une chasse magnifique ce jour-là.

« Mais, peu de moments après, la louve ayant sans doute pris, dès le début, le grand parti prévu par l'expérience et la sagacité de mon chef, le père Laforêt, le vent cessa tout à coup de m'apporter le bruit de la voix des chiens et celui du son des trompes.

« Je n'en restai pas moins sur le qui-vive, comme le doit faire tout bon veneur qui ne veut pas se laisser surprendre, et je continuai à surveiller attentivement toutes les directions par lesquelles la chasse pouvait venir de mon côté avant de regagner le *lancer*, si la louve était de cet avis.

« Deux grandes heures s'écoulèrent de la sorte. Mes chiens, à la longue, fatigués de demeurer sur leurs pattes sans rien faire, s'étaient étendus, couple par couple, sur l'herbe, et moi, l'oreille aux aguets, j'avais fini par me comporter comme eux, quoique madame la comtesse m'eût plus d'une fois répété qu'un veneur qui s'asseoit autre part

que sur une chaise et se couche ailleurs que dans un lit, deux meubles que l'on ne rencontre guère dans les bois, mérite d'être cassé aux gages.

« Je profitai de ce moment de repos forcé pour repasser encore dans ma cervelle la petite scène entre ma maîtresse et le chevalier de Miraflorès, dont j'avais surpris le secret, la veille, sous la charmille qui longeait les bâtiments de la vénerie, et je me dis qu'il fallait vraiment que madame la comtesse ne fût pas du tout une femme comme une autre, puisqu'elle avait si résolûment refusé le cœur et la main d'un aussi charmant cavalier et d'un aussi intrépide disciple de saint Hubert que le bel Espagnol. Qu'elle eût congédié les cinq autres, cela se concevait encore ; mais celui-là, qui était si amoureux d'elle et dont le courage à la chasse égalait le sien, voilà ce que je ne pouvais comprendre, à moins cependant que madame la comtesse ne se fût engagée par serment envers M. le comte défunt à ne jamais convoler en secondes noces. Mais, dans ce cas, je la trouvais bien hardie de s'exposer à la tentation en recevant sous son toit une demi-douzaine de seigneurs dont le moins bien tourné aurait encore été capable de rendre folle d'amour la plus fière demoiselle de toute la province des Ardennes.

« A l'âge que j'avais alors, lorsque l'esprit est occupé de certaines choses, on tombe facilement en distraction. Je croyais toujours veiller à ce qui se passait au loin, concernant la chasse, et il n'en était rien, sans doute, car je fus brusquement surpris par les cris de nos chiens, qui n'étaient guère qu'à un petit quart de lieue de moi.

« J'avouerai même à ma honte que je ne m'étais pas aperçu des avertissements qui m'avaient été donnés par mon relais. Les dix couples de chiens dont il était composé avaient quitté leur pose nonchalante sur le gazon, que je gardais encore la mienne, et il fallut qu'ils me tirassent violemment par le bras, pour me rappeler tout à fait à moi-même.

« Une fois debout, je ne manquai à rien de ce qui m'était commandé par la circonstance. Je remontai d'abord à cheval pour gagner rapidement le point vers lequel la chasse semblait se diriger, et j'eus le bonheur de l'atteindre quelques secondes avant la louve.

« Celle-ci sauta à une petite portée de pistolet de moi, et aussitôt que notre grande meute, qui la serrait de près, se fut aussi montrée à mes regards dans l'endroit découvert où je m'étais porté pour

l'attendre, je donnai mon relais, et la poursuite, déjà très-vigoureuse, reprit une vigueur nouvelle. C'était une superbe et vaillante bête que notre louve. Elle avait le poil tout gris, comme la chevelure d'une vieille femme ; elle était haut montée sur ses pattes, peu chargée de chair, mais bien musclée, et tout en elle annonçait l'agilité unie à la force. Dès que j'eus découplé mes chiens, je sonnai successivement la *vue* et la fanfare du loup, après quoi je me lançai au grand galop à la suite de notre équipage, en l'encourageant par des *bien aller* répétés.

« A ma grande surprise, aucune trompe ne répondit à la mienne, et lorsque je rentrai en forêt, après avoir traversé le découvert dont je vous ai parlé, je n'aperçus personne derrière moi. Jamais, à ma connaissance, il n'était arrivé que madame la comtesse ne fût pas à la suite de ses chiens aussi bien après deux heures de chasse qu'à l'attaque, et il me vint à l'esprit que quelque chose d'extraordinaire pouvait bien s'être passé. Mais, à tout prendre, cela ne me regardait pas, et, comme en l'absence de mon chef Laforêt, resté en arrière aussi, j'avais de grands devoirs à remplir, j'ajournai ma curiosité à un autre moment et je ne m'occupai plus que de mon affaire.

« J'avais fait la réflexion très-sage, que si le succès de cette chasse m'était attribué par ma maîtresse, elle ne manquerait pas de m'accorder un jour la survivance du père Laforêt.

« Une heure environ avant le coucher du soleil, j'étais encore seul derrière nos chiens, et nous nous trouvions au moins à quatre lieues du *lancer*, bien que notre louve n'eût pas quitté les vastes bois de Fernemont. Elle les parcourait en tous sens, tantôt galopant avec une vitesse prodigieuse sous les futaies, et tantôt se faisant battre dans des fourrés, où nos chiens avaient plus de peine à la suivre. Nulle trace de fatigue ne se montrait encore en elle. Quand je me rencontrais sur son passage, la trompe à la main, elle relevait fièrement sa lourde queue traînante, et sa prunelle, fauve comme un éclair, me lançait un regard de menace et de défi, en réponse à la fanfare que je ne manquais jamais de lui décocher, dans l'espoir de la contraindre à rebrousser chemin.

« Depuis près de onze ans que je faisais partie de la vénerie du château de Fernemont, c'était la première fois que je dirigeais seul une grande chasse. J'en étais si fier, vous le comprendrez sans peine,

monsieur le marquis, que je ne songeais plus à autre chose. Quand je ne sonnais pas à faire éclater les veines de mon front, je parlais à mes chiens pour les exciter, et lorsque je me séparais un moment des plus acharnés, dont l'ardeur n'avait pas besoin d'être soutenue, c'était pour courir rallier ceux qui rabâchaient sur les derrières. Le père Laforêt lui-même n'aurait pas mieux fait à ma place.

« Je touche au dénouement de l'histoire en question, monsieur le marquis. Après un débûcher très-animé à travers la plaine qui se trouve au centre de la forêt de Fernemont, notre louve entra dans des taillis épineux et marécageux, et là il y eut un assez long défaut que je ne pus relever qu'en cheminant à pied au milieu de mes chiens.

«Ceux-ci quêtaient dispersés autour de moi, fouillant chaque buisson, interrogeant le sol, couvert d'eau presque partout, et donnant de temps en temps quelques coups de gueule plus ou moins chauds quand ils rencontraient la voie de notre animal. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une vaste clairière coupée de distance en distance par des

bouquets de chênes et de hêtres gitantesques, les plus beaux peut-être de toute la forêt. Là, notre vieux Mandrin, chien de tête qui n'avait jamais menti, s'élança en avant en criant comme un possédé, toute la meute se rallia à lui en un clin d'œil, et je vis la louve détaler grand train.

« Au moment où je mettais le pied à l'étrier pour la suivre, j'entendis sur ma gauche et un peu en arrière de la place où j'étais, le galop rapide de deux chevaux. Tout naturellement, je tournai la tête de ce côté, et j'aperçus en même temps madame la comtesse et M. le chevalier de Miraflorès.

« Ni l'un ni l'autre ne semblait songer à la chasse, qu'ils pouvaient cependant entendre aussi distinctement que moi. Ma maîtresse fuyait à toute bride, et le bel Espagnol la serrait de près. Pourquoi vous en dirais-je davantage ? Ils étaient tous les deux exactement comme sur le tableau qui a piqué si vivement votre curiosité, et il ne me fut pas difficile de comprendre que cette terrible poursuite durait depuis longtemps déjà, et qu'elle n'était pas le moins du monde du goût de madame.

« Ils eurent bientôt disparu, me laissant, cela va sans dire, stupéfait d'un spectacle auquel j'étais si loin de m'attendre. J'eus d'abord la pensée de me précipiter sur leurs traces ; mais, comme madame la comtesse avait dû m'apercevoir et qu'elle s'était abstenue de m'appeler à son aide, je renonçai à la suivre, et je repris ma course dans la direction où j'entendais la chasse.

« Mais, quelque diligence que je fisse, il me fut impossible de rejoindre celle-ci, et à la chute du jour je ne savais plus de quel côté elle pouvait être. En errant à droite et à gauche pour chercher à en avoir connaissance, des ébrouements de chevaux arrivèrent à mon oreille. Je courus vers ce bruit, et je découvris la monture de ma maîtresse et celle de M. le chevalier qui broutaient côte à côte sur la lisière d'un épais taillis. »

Ici Pied-Léger s'arrêta court, et je vis, à l'expression de sa physionomie, qu'il n'était nullement disposé à s'ouvrir franchement à moi sur les premières pensées qu'une semblable découverte avait dû faire naître dans son esprit, si peu expérimenté qu'il fût alors des choses de la vie.

Je respectai sa discrétion pendant une dizaine de minutes environ, puis, je lui dis :

— Et que se passa-t-il ensuite ?

— Ce qui se passe toujours en pareil cas, monsieur le marquis. Je me mis à la recherche de mes chiens, ainsi que tout bon piqueur le doit faire ; je rencontrai, tard dans la nuit, le père Laforêt qui remplissait le même devoir de son côté, et dont je ne pus obtenir aucun renseignement, si ce n'est que, trompé par un faux avis de M. le chevalier de Miraflorès, il avait perdu la chasse, une heure après le *lancer*, et qu'il ne faisait que de la retrouver, grâce à mes appels. Le lendemain matin, il nous manquait encore treize de nos chiens les plus ardents, que notre endiablée de louve avait entraînés à sa suite. Comme nous ne voulions pas rentrer au château sans les avoir, nous nous remîmes de nouveau à battre la forêt, si bien que nous ne pûmes reprendre le chemin de Fernemont que dans l'après-midi.

— Madame la comtesse y était-elle de retour ? — demandai-je.

— Très-certainement, monsieur le marquis ; et même elle vint à notre rencontre sur le grand mail.

— Seule ?

— Non... M. l'abbé Bataillard l'accompagnait. Quoique son visage fût sombre et irrité, elle me fit un très-bon accueil ; mais quand le vieux Laforêt essaya de lui expliquer que ce n'était pas tout à fait de sa faute s'il avait perdu la chasse dès le commencement, elle lui renfonça ses paroles dans le gosier par un regard foudroyant, et elle lui dit d'un ton de mépris et de colère que, quand un homme de son âge, au lieu de se laisser guider par son expérience, écoute les bavardages du premier venu, il n'est plus bon qu'à rester au coin de son feu.

— Et M. le chevalier de Miraflorès ?

— Il n'était plus au château, et jamais je n'y ai entendu prononcer son nom depuis ce jour. Pendant un an, madame la comtesse ne reçut personne , et quand, plus tard, elle recommença à

ouvrir sa porte à de nouveaux visiteurs, ceux-ci étaient tous des gens, ayant passé la cinquantaine, qui n'aimaient la chasse que pour la chasse elle-même.

— Mais les deux tableaux? — repris-je avec impatience.

— Les deux tableaux étaient dans le cabinet de madame, la première fois que j'y entrai pour prendre ses ordres en qualité de son chef d'équipage, et, depuis, je les y ai toujours vus jusqu'au jour de l'incendie et du pillage du château, si bien que je les croyais dévorés par le feu ou emportés par les bandits... Foi de chasseur, monsieur le marquis, je n'en sais pas davantage.

Et le vieux Pied-Léger se leva brusquement, comme pour me faire comprendre qu'il n'avait plus rien à me dire ou qu'il ne voulait plus répondre à mes questions. Nous retournâmes lentement à Fernemont, et, chemin faisant, quoiqu'il fût aussi causant que d'habitude et qu'il me montrât plusieurs sites curieux de la forêt, illustrés par des faits de chasse extraordinaires, je ne pus jamais ramener l'entretien sur le sujet qui nous avait occupés une grande partie de la matinée.

Le lendemain lorsque je pris congé de lui et que je cherchai dans ma chambre les deux petites toiles de Fragonard pour les emporter avec moi, elles avaient disparu.

FIN.

TABLE

UNE DÉROUTE DE SOUDARDS.

COMMENT LA COMTESSE DIANE DE RRÉHO FUT, UN JOUR, FORCÉE.

FIN DE LA TABLE.

Sceaux, imprimerie de E. Dépée.

COLLECTION A 1 FRANC

PREMIÈRE SÉRIE. — FORMAT IN-16.

XAVIER DE MONTÉPIN.

Les Viveurs de Paris.

1re Série. Le roi de la mode. . . . . 1 vol.
2e — Club des hirondelles . . . . 1 vol.
3e — Les fils de famille. . . . . 1 vol.
4e — Le fil d'Ariane. . . . . 1 vol.

Les Chevaliers du Lansquenet.

1re Série. Le loup et l'agneau. . . . . 1 vol.
2e — Perdrita. . . . . 1 vol.
3e — Danae . . . . 1 vol.
4e — Courtisane et duchesse. . . . . 1 vol.
5e — et dernière, Frère et sœur. . . . 1 vol.

Les Pécheresses. Pivoine et Mignonne. . . . 2 vol.

Les Amours d'un fou. . . . . 1 vol.

Geneviève Galliot. . . . . 1 vol.

PAUL DUPLESSIS.

Les Boucaniers.

1re Série. LE CHEVALIER DE MORVAN. . . . . 1 vol.
2e — NATIVA. . . . . 1 vol.
3e — MONTBARS. . . . . 1 vol.
4e — et dernière. LE BEAU LAURENT. . . 1 vol.

La Sonora. . . . . 2 vol.

MARQUIS DE FOUDRAS.

Les Gentilshommes chasseurs. . . . . . 1 vol.
La comtesse Alvinzi. . . . . 1 vol.
Madame de Miremont. . . . . 1 vol.

A. DE GONDRECOURT.

Le dernier des Kerven. . . . . 2 vol.
Médine. . . . . 2 vol.

ÉLIE BERTHET.

Antonia. . . . . 1 vol.
Le Nid de Cigognes. . . . . 1 vol.
L'Étang de Précigny. . . . . 1 vol.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

La Recherche de l'Inconnue. . . . . . . 1 vol.
Le comte de Mansfeld. . . . . 1 vol.

HENRI DE KOCK.

La Tribu des Gêneurs. . . . . 1 vol.
Brin d'amour. . . . . 1 vol.
Minette . . . . 1 vol.

DIVERS.

Sophie Printemps, par ALEXANDRE DUMAS, fils. 1 vol.

Une vieille Maîtresse, par BARBEY D'AUREVILLY. . . . . 1 vol.

Le Mendiant noir, par PAUL FÉVAL. . . . . 1 vol.

Contes d'un Marin, par G. de LALANDELLE. . 1 vol.

La Succession Lecamus, par CHAMPFLEURY. 1 vol.

Chasses et pêches de l'autre monde, par BÉNÉDICT RÉVOIL. . . . . 1 vol.

Rachel, par LÉON BEAUVALLET. . . . . 1 vol.

Léandres et Isabelles, par ADRIEN ROBERT. 1 vol.

Les Inutiles, par ANGELO DE SORR. . . . . . . 1 vol.

Six mois à Eupatoria, par LÉOPOLD PALLU. 1 vol.

Une Famille Parisienne, par madame ANCELOT . . . . 1 vol.

Une histoire de soldat, par madame LOUISE COLET . . . . 1 vol.

Simples Récits, par CHARLES DESLYS . . . . 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-18 CHARPENTIER.

Xavier de Montépin. — La Sirène. . . . . 1 vol.
— Brelan de Dames. . 1 vol.

A. de Gondrecourt. — Les Péchés mignons. . 2 vol.
— Le Bout de L'oreille.
1re Série. La Galoppe . . . . . 1 vol.
2e — La Marquise de Trèbes. 1 vol.
3e — Pierre Leborgne. . . 1 vol.

Alex. Dumas fils. — Tristan le Roux . . . . 1 vol.

Marquis de Foudras. — Jacques de Brancion . . . . 2 vol.

Paul Féval. — Les Couteaux d'or. . . . . . . 1 vol.

Louis Beaufils. — Les Secrets du Hasard. . . 1 vol.

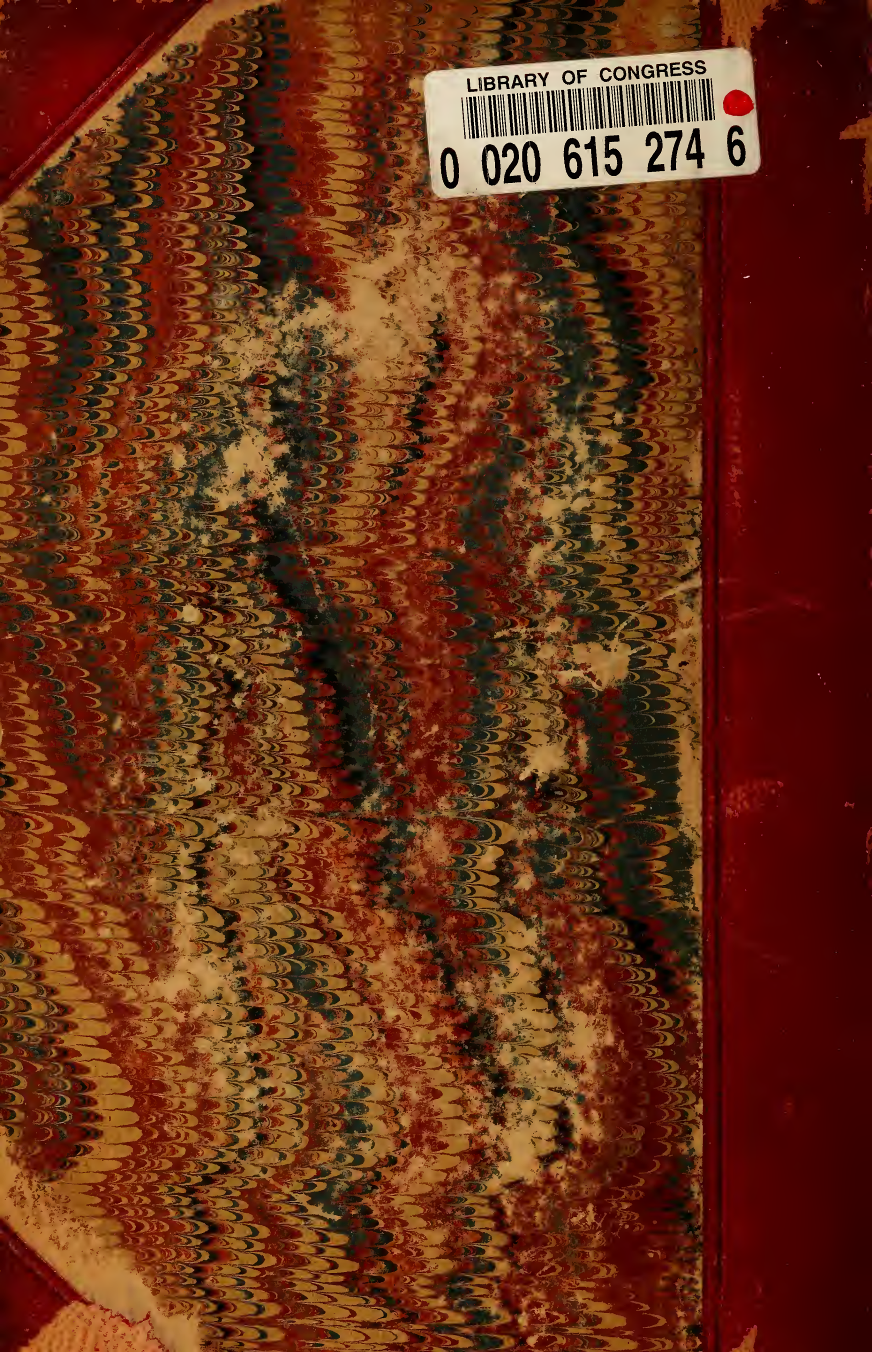
Adrien Robert. — Jean qui pleure et Jean qui rit. . . . . 1 vol.

LE BATTEUR D'ESTRADE, par Paul Duplessis, 2 gros vol. in-18. . . . . 6 fr.

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.


Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111




LIBRARY OF CONGRESS
0 020 615 274 6